



HAL
open science

Monuments contre-révolutionnaires en Vendée, 1815-1832

Jean-Claude Garcias, Jean-Jacques Treuttel, Jérôme Treuttel

► **To cite this version:**

Jean-Claude Garcias, Jean-Jacques Treuttel, Jérôme Treuttel. Monuments contre-révolutionnaires en Vendée, 1815-1832. [Rapport de recherche] 286/85, Ministère de l'urbanisme et du logement / Secrétariat de la recherche architecturale (SRA); Ministère de l'industrie et de la recherche; Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes / Centre de recherches méthodologiques d'architecture (CERMA). 1985. hal-01894220

HAL Id: hal-01894220

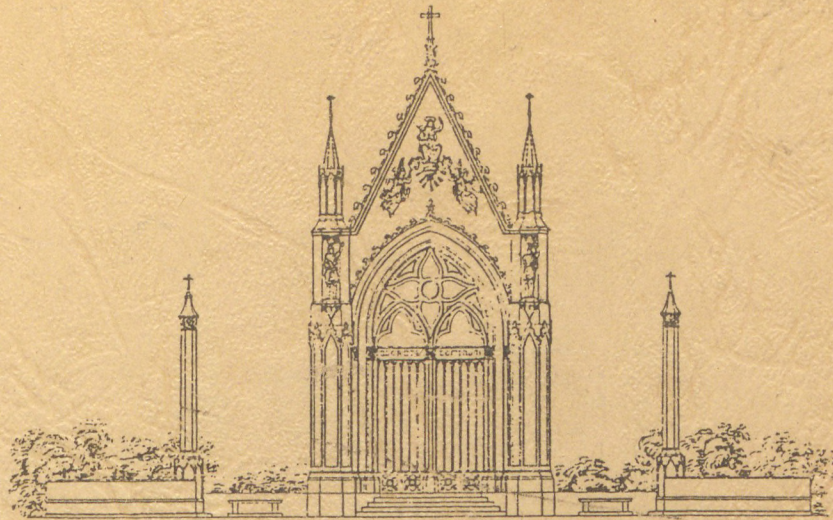
<https://hal.science/hal-01894220>

Submitted on 12 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

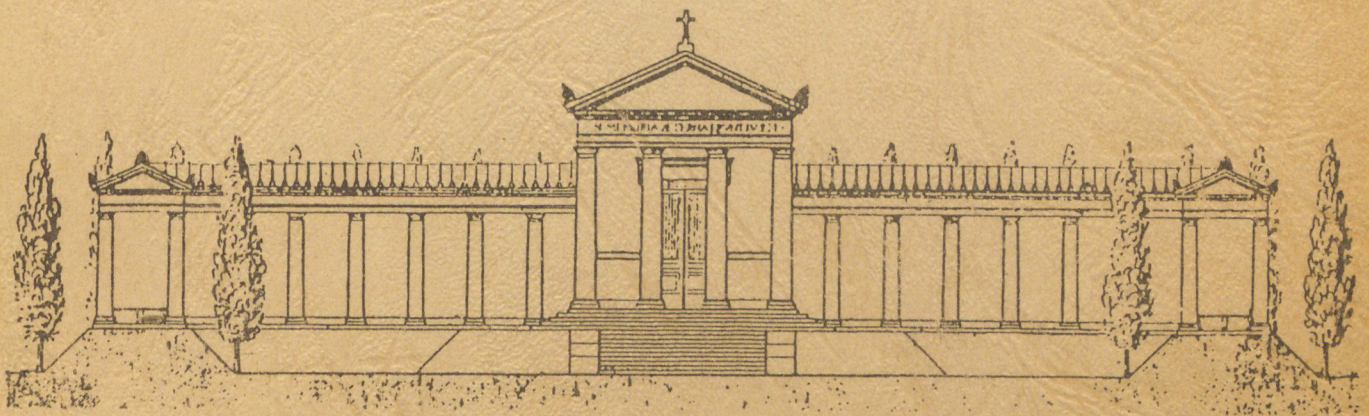
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

286⁸⁶



MONUMENTS CONTRE-REVOLUTIONNAIRES

EN VENDEE 1815-1832



1985

MONUMENTS CONTRE-REVOLUTIONNAIRES EN VENDEE: 1815-1832

Jean Claude Garcias, Jean Jacques Treuttel, Jérôme Treuttel

avec la collaboration de Claude Cosneau

Rapport CERMA N° 60

Le présent document constitue le rapport final d'une recherche remise au Secrétariat de la Recherche Architecturale en exécution du programme général de recherche mené par le Ministère de l'Urbanisme et du Logement avec le Ministère de l'Industrie et de la Recherche. Les jugements et opinions émis par les responsables de la recherche n'engagent que leurs auteurs.

C.E.R.M.A.

Association de recherche agréée

de l'Ecole d'Architecture de Nantes

Rue Massenet, 44300Q Nantes

(40) 59. 43. 24

Ministère de l'Urbanisme et du

Logement

Direction de l'Architecture

Contrat N° 83 01313 00 223 75 01

Juin 1985

Introduction

"J'ai médité longtemps assis sur les tombeaux..."

Delille, L'imagination.

Ce travail s'inscrit dans la continuité de nos recherches sur l'invention de la "monumentalité historique" dans la première moitié du XIX^{ème} siècle en France. L'examen des fondements théoriques de la pratique des Monuments Historiques, qui prétendent depuis les 3 glorieuses enraciner dans la pierre des édifices reconstitués une histoire nationale, nous a conduits à douter de la neutralité de l'institution et de la scientificité de ses activités. Il nous a alors semblé qu'une analyse concrète des utilisations directement politiques de l'architecture passait par l'étude monumentale des périodes les plus conflictuelles de l'histoire nationale. Peut-être pourra-t-on vérifier sur l'exemple précis de la Vendée militaire le renforcement du concept d'architecture "parlante" pendant les époques de lutte intense pour le pouvoir (révolution, guerres civiles). Ou analyser dans la pierre et le plâtre des monuments contre-révolutionnaires les avatars successifs de la "signification" architecturale.

Les limites spatio-temporelles assignées à cette étude sont floues. La Vendée dont nous parlerons couvre en fait la vallée de la Loire des Ponts de Cé à l'embouchure, le marais breton, les Mauges, et partiellement le bocage

vendéen. On sait en effet que la guerre "de Vendée" s'est essentiellement déroulée en Maine-et-Loire et en Loire-Atlantique. Les dates retenues (1815-1832) comportent aussi une bonne part d'arbitraire. Les premiers monuments contre-révolutionnaires officiels ne sont apparus qu'avec la restauration, mais il a fallu attendre la fin des années 1820 pour qu'une campagne sérieuse de construction se développe. Nous avons retenu la date de 1832, marquée par l'équipée de la duchesse de Berry, comme terme de cette étude. Au plan monumental les conséquences de cette insurrection légitimiste ont été l'arrêt définitif de toute construction contre-révolutionnaire officielle, et la destruction, par les "bleus" ou "phillippistes", de monuments à peine achevés ou en construction. Les 3 glorieuses et l'instauration de la monarchie bourgeoise ont porté le coup de grâce à l'entreprise de quadrillage idéologico-monumental de la France de l'ouest. Mais l'histoire de ces tombes, calvaires, chapelles ou statues ne s'est évidemment pas arrêtée en 1832: en témoignent par exemple l'érection par les ligues ultras de la statue du "Vendéen" de Maxime Réal del Sarte en 1936, et son dynamitage par les milices patriotiques de Cholet en 1944, ou plus près de nous l'achèvement en juin 1968 de la chapelle du mont des Alouettes commencée un siècle et demi plus tôt. La date de 1832 signifie simplement le désengagement de l'état dans la commémoration contre-révolutionnaire.

Une recherche architecturale n'a pas vocation à refaire l'histoire de la Vendée militaire, qui est par ailleurs un de nos mythes nationaux les plus vivaces et les plus controversés (1). Nous rappellerons simplement les grandes orientations historiographiques depuis près de deux siècles, avant de présenter une chronologie sommaire des "événements" commémorés par les monuments étudiés. Il existe schématiquement deux versions des guerres de Vendée, constamment remaniées au gré des fluctuations politiques, la blanche et la bleue. Des dizaines de livres et des milliers d'articles n'ont pas encore permis de dégager un consensus historique moyennement scientifique; et il est peu vraisemblable qu'on y parvienne de sitôt tant les luttes armées d'hier sont liées aux combats politiques d'aujourd'hui. Plus étranges encore sont les divergences d'interprétation à l'intérieur de chaque camp. Chez les blancs par exemple, c'est-à-dire chez les ultras, royalistes et légitimistes, les "vendéens" de la marquise de La Rochejaquelein (2) n'ont pas grand chose à voir avec ceux du chanoine Billaud (3), ou avec ceux du spectacle son et lumière des Epesses (4). Chez les bleus ou républicains, la "Vendée" de Michelet (5) n'entretient que des rapports lointains

(1) Voir Bibliographie.

(2) Mémoires de 1815, rédigés en fait par le baron de Barante.

(3) La Guerre de Vendée, à l'usage des écoles catholiques, 1945.

(4) Depuis les années 1970 au château du Puy du Fou.

(5) Histoire de la Révolution française, 1847-1853.

avec celle de Chassin (6) ou de Mazauric (7). Il semble que la double version manichéenne (celle des blancs et des braves paysans fidèles à Dieu et au Roy, celle des bleus et des rustiques dévoyés par les complots des prêtres et par l'or anglais) ne soit pas près d'être remplacée dans l'inconscient collectif. Il existe certes une "problématique nouvelle" (8) qui voit dans les guerres de Vendée une "révolte ambiguë": mi combat d'arrière-garde pour l'ancien ordre féodal, mi lutte d'avenir contre le nouvel ordre bourgeois. La présente étude s'inscrit grosso modo dans la tradition bleue, renouvelée nous l'espérons par la problématique nouvelle.

La forme même des combats en Vendée (absence de "front", multiples foyers de guerrilla, bourgades prises et reprises sans cesse, imbrication des bandes armées, zones "libérées" mouvantes) rend assez vaine la tentative d'établir une chronologie précise. On verra d'ailleurs que le désordre dans l'implantation des monuments commémoratifs reflète le caractère éclaté de la guerre. Nous distinguerons pour simplifier quelques étapes, aux contours flous et imprécis: tel chef de bande peut signer un armistice tandis que son rival et voisin poursuit la lutte armée; telle paroisse peut se livrer à un baroud d'honneur quand la voisine dépose les armes; tel général bleu peut "pacifier" par le feu, quand son collègue préfère la persuasion.

1: La grande guerre et la virée de Galerne.

De mars 1793 à décembre 1793 une "Armée Catholique et Royale" de plusieurs dizaines de milliers d'hommes menace sérieusement la république. Les blancs chassent les bleus de dizaines de villages ou bourgades, s'emparent de villes importantes, et passent la Loire pour "ouvrir un port aux Anglais" sur la Manche. Cette expédition militaire tient aussi de l'exode, avec 50 carrosses chargés de femmes nobles, et plusieurs milliers de femmes vendéennes accompagnant les combattants à pied. Repoussée à Granville, la grande armée blanche rebrousse chemin, reflue en désordre sur la Loire qu'elle ne parvient pas à franchir, oblique à droite vers le golfe du Morbihan, et est écrasée par les bleus à Savenay près de la grande Brière. Cette virée de Galerne marque à la fois l'apogée et le commencement de la fin de l'insurrection de masse. Elle marque le seul moment où la quasi-totalité des insurgés s'est trouvée réunie en corps d'armée.

2: La guerre de guerrilla

De 1794 à 1800 la petite guerre se poursuit en Vendée, sans que les changements

(6) La Vendée patriote, 4 Vol., 1893-1895.

(7) "Vendée et chouannerie" in Sur la Révolution française, 1970.

(8) D'après l'expression de Petitfrère, La vendée et les Vendéens, Paris 1981. Voir bibliographie: P. Bois, C. Tilly, G. Godechot, M. Faucheux.

d'orientation ou de régime à Paris (thermidor, directoire, fructidor, 18 brumaire) en changeant sensiblement les données. Les chefs de bandes royalistes espèrent toujours un débarquement anglais, une "parution des princes" ou l'assassinat de Buonaparte, et continuent le combat, entrecoupé de suspensions d'armes, d'armistices et de négociations. Les colonnes infernales, l'or du directoire, la mort des dirigeants de l'insurrection et surtout la signature du concordat aboutissent à la cessation des hostilités.

3: La reconstruction

De 1801 à 1815, la Vendée au sens large reçoit un traitement de faveur qui permet une reconstruction rapide: exemptions d'impôts et de conscription, nouveau réseau routier, construction de Napoléon-ville (La Roche sur Yon), modernisation de l'agriculture, stabilisation politique et économique.

4: L'insurrection pendant les cent jours

En mai-juin 1815 quelques dizaines de nobles et quelques centaines de paysans reprennent les armes en Vendée contre "l'usurpateur". Ils sont balayés par les forces bonapartistes qui reprennent spontanément l'appellation de "bleus", et sont commandées par le général Lamarque, un crypto-républicain qui jouera un rôle important sous la monarchie de juillet.

5: Les tournées princières

Dans une tentative symbolique de reprise de possession de la France de l'Ouest, les "princes" font des tournées en Vendée. Le duc d'Angoulême visite la région pendant la première restauration en 1814, et la seconde en 1817. Sa femme prend la relève en 1821. Après 1824, l'accession de Charles X et le virage à droite, la duchesse de Berry, chef de file des ultras, fait en Vendée une tournée qu'elle imagine triomphale.

6: la campagne de construction des monuments commémoratifs

Liée aux tournées princières, une campagne de construction de monuments contre-révolutionnaires s'engage dans les années 20, accélérée par l'arrivée au pouvoir des ultras. Se posent alors les problèmes de commémoration (quels événements célébrer?), de localisation (où ?), et de style (néo-classique ou néo-gothique ?).

7: le vandalisme bleu ou "philippiste"

Charles X est renversé par l'insurrection parisienne, la monarchie "légitime" remplacée par la dynastie bourgeoise d'Orléans, le drapeau tricolore rétabli. La construction des monuments contre-révolutionnaires en Vendée est stoppée, certains

monuments achevés sont détruits. Persuadée que les Vendéens vont à nouveau se soulever pour la branche aînée des Bourbons, la duchesse de Berry arrive dans l'Ouest en 1832 pour une équipée qui sombre dans le ridicule: quelques dizaines de morts et le soulèvement s'effondre. La romantique duchesse est discréditée par une grossesse inexplicable. Les bleus en profitent pour démolir quelques monuments contre-révolutionnaires des années 20 qui avaient échappé aux destructions de 1830.

On voit que de 1793 à 1832 l'histoire en Vendée militaire ne se contente pas de se répéter: elle bégaie. Et on n'insistera jamais assez sur la césure politico-stylistique entre la date des affrontements et leur commémoration monumentale: 1793-95 et 1823-25 environ, soit une génération. Que l'on songe à ce qu'eût représenté, au plan de la statuaire et de l'architecture, une commémoration de la guerre de 14-18 dans les années 40, ou de la guerre 39-45 dans les années 70... Outre ce fossé historique qui complique la commémoration, il faut bien voir aussi que les légitimistes et les ultras de la restauration n'ont jamais très bien su ce qu'il convenait de célébrer en Vendée: les combats héroïques de la contre-révolution, la mort des chefs contre-révolutionnaires, le retour (apparent) au statu quo ante, ou le génocide de la paysannerie vendéenne? On remarquera que les "atrocités" bleues sont apparues assez tard au XIXème siècle, avec les "martyrologes" ou listes de victimes paysannes dressées par les curés de village sous Napoléon III, deux générations après les faits (9).

Nous dirons pour simplifier que les détenteurs du pouvoir politique de 1815 à 1830 ont essentiellement choisi de commémorer en Vendée le "sacrifice" des Vendéens, et qu'ils n'ont pu le faire qu'en liant les souvenirs déjà lointains de la guerre et de la guerrilla aux "passages" des ducs et des duchesses. Les monuments vendéens commémorent des morts, d'abord celle des dirigeants, ensuite celle des combattants anonymes. D'où l'âpreté des controverses macabres entre historiens blancs et bleus sur le body count: là où certains blancs ont vu plus de 600.000 morts, soit davantage que la population totale de la Vendée, certains bleus n'en ont vu que quelques dizaines de milliers. Michel Ragon donne une fourchette moyenne avec 260.000 cadavres en 7 ans: 180.000 blancs, parmi lesquels des combattants, mais surtout des victimes civiles, et 80.000 bleus, dont une minorité de soldats. Le caractère de guerre civile locale (ou de lutte de classes) est en effet attesté par le fait que les blancs massacraient systématiquement les bleus de Vendée, mais relâchaient les prisonniers républicains venus d'autres régions. Les bleus quant à eux pratiquaient une forme primitive de la contre-guerrilla: politique de la terre brûlée, déplacements de populations, massacres de villages entiers pour faire des "exemples" (10).

(9) Voir par exemple Le massacre des Lucs-sur-Boulogne et le martyrologe du Curé Barbedette, par M.A. Huchet, La Roche-sur-Yon, 1983. Le massacre date de 1794, et le martyrologe ne fut très opportunément découvert qu'en 1874.

(10) L'espace de la mort, Paris, 1981, p. 205.

Qu'est-il advenu de ces centaines de milliers de corps ? De quelle commémoration ont-ils été l'objet ? On sait qu'en ville le XVIIIème siècle marque un lent mouvement vers la ségrégation spatiale entre morts et vivants, et le rejet des corps hors des lieux de culte et des sites urbains (11). A Paris par exemple les années 1780 voient le grand déménagement des cimetières, et le curetage du cimetière des Innocents (12). Excellent indicateur de la pensée réactionnaire, Chateaubriand s'insurge au début du XIXème siècle contre le paléo-hygiénisme de la bourgeoisie: il voit dans la présence des cadavres au milieu des vivants une assurance de pérennité et de santé morale:

"Lycurgue n'avait pas craint d'établir des tombeaux au milieu de Lacédémone; il avait pensé, comme notre religion, que la cendre des pères, loin d'abrèger les jours des fils, prolonge en effet leur existence, en leur enseignant la modération et la vertu, qui conduisent les hommes à une heureuse vieillesse; les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines sont bien loin d'être convaincantes." (13)

L'imbrication des demeures des vivants et des "sépultures" et autres "mausolées", de préférence "moussus" et "rugueux", semble donc être une caractéristique de l'idéologie blanche et ultra. Le rejet des cadavres hors les lieux fréquentés par les vivants, formalisé par le code Napoléon, serait au contraire une topique bleue. Mais les choses sont loin d'être aussi simples: il peut y avoir contamination de l'idéologie contre-révolutionnaire par l'idéologie révolutionnaire, et vice-versa. La nouvelle croyance commune de la fin du XVIIIème siècle pourrait bien être celle de "l'éternité des morts dans la mémoire des vivants" (14). Si les morts continuent à vivre tant que les vivants connaissent leurs noms, on voit l'importance considérable assumée par les monuments commémoratifs. Mais l'égalité entre les morts est toute de façade, chez les bleus comme chez les blancs. Les deux camps semblent avoir eu une double attitude vis à vis des cadavres: des tombeaux pour les personnages exceptionnels (le Panthéon pour les bleus, les monuments funéraires pour les blancs) et la fosse commune pour le vulgum pecus. A l'égalitarisme et au matérialisme de certains révolutionnaires correspond paradoxalement l'idéalisme hiérarchique de certains contre-révolutionnaires. La mort des paysans blancs n'a pas plus d'importance que celle des volontaires bleus, tous à la fosse commune:

"Commencez enfin le règne de la pure philosophie.
Français, détruisez les tombeaux." (15)

De cette idéologie anti-funéraire participe la supplique de Sade, dont la (fausse) modestie exige que sa "dépouille" disparaisse à jamais: il demande à

(11) Voir sur ce point P. Ariès, L'homme devant la mort, Paris, Seuil, 1977. Les grands idéologues du transfert des corps sont C. Wren (Parentalia, vers 1710) Voltaire (Dictionnaire philosophique, 1764) ou S. Mercier (Tableau de Paris, 1781).

(12) Voir Ariès ou Ragon, op. cit..

(13) Le génie du christianisme, 1801.

(14) M. Ragon, op. cit., p. 230.

(15) Lequinio, Préjugés détruits, 1792.

être enterré dans le bois d'Epernon

"dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite... La fosse une fois recouverte, il sera semé au dessus des glands afin que les traces de ma tombe disparaissent de dessus la terre." (16)

Retenons ce que ces attitudes paradoxales peuvent avoir de commun: on cherche tantôt à concentrer les restes de quelques grands hommes (la phratrie La Rochejaquelein par exemple), et tantôt à disséminer les cendres des hommes illustres dans la nature (les "mânes" de Cathelineau dit "le saint de l'Anjou". Nous reviendrons sur l'opposition entre les "sépultures particulières" en plein champ pour la masse des combattants et pour certains corps célèbres introuvables, et les "mausolées somptueux" commémorant la mort des chefs dont la dépouille aurait été retrouvée vingt ans après leur mort. La restauration en effet recherche fébrilement les cendres des martyrs de la contre-révolution, avec des fortunes diverses, pour les réenfouir instantanément: ainsi les "cendres" de Louis XVI et de Marie-Antoinette, retrouvées dans la fosse commune du cimetière de la Madeleine, et transférées en grande pompe à Saint Denis. Après 1830 les bleus, bonapartistes et "philippistes" traiteront semblablement le corps de Napoléon...

L'érection des monuments contre-révolutionnaires vendéens pose essentiellement trois problèmes: celui de la commémoration savante d'un soulèvement populaire; celui d'une architecture parlante et militante; celui du choix d'un style. N'y a-t-il pas en effet impossibilité à enraciner par la pierre, par tous les moyens du conformisme architectural, ce qui était avant tout un soulèvement populaire? Comment une duchesse, un maréchal, un roi ou un simple propriétaire terrien peuvent-ils commémorer une guerre de guerrilla? Comment la statuaire et l'architecture, arts essentiellement urbains, peuvent-ils célébrer une guerre de paysans? Comment rendre dans la pierre, de façon unanime, un soulèvement fragmenté et contradictoire dont les chefs se haïssaient, se trahissaient ou se fusillaient entre eux? On verra aussi que le culte des héros, et beaucoup plus tard celui des masses, sont liés au XIX^{ème} siècle à la présence physique des "princes" et à leurs tournées politiques: le paradoxe ici veut que l'architecture "parlante" le soit beaucoup moins que la présence du sang bleu (!) sur les lieux de sacrifice des vendéens. Le mythe de la Vendée, de ses chefs et de ses martyrs, fonctionne depuis près de deux siècles comme illustration majeure de l'idéologie de droite et d'extrême droite. Or les forces politiques ultras n'ont réellement été au pouvoir, et à l'intérieur de certaines limites, que de 1825 à 1830 et de 1940 à 1944. Laps de temps dont on verra qu'il a été insuffisant, sans même parler des financements,

(16) Cité par M. Ragon, op. cit.. Nul besoin d'être grand clerc ès psychanalyse pour voir l'importance des glands et des chênes centenaires qui ne sauraient manquer de pousser sur le corps du divin marquis.

pour créer un véritable quadrillage d'architecture parlante: les blancs ont été incapables de conserver des souvenirs publics de la guerre, comme la "cosse de chêne" devant laquelle fut capturé Charette. Ils ont à plus forte raison été incapables d'envisager l'érection d'un panthéon contre-révolutionnaire central: d'où la prolifération anarchique des croix, chapelles et mémoriaux, plus ou moins spontanés et concurrentiels, comme le soulèvement et les diverses bandes royalistes.

La tâche des historiens de la Vendée monumentale est encore compliquée par des raisons directement politiques: bien commun des diverses factions royalistes, de droite ou d'extrême-droite, le mythe de la Vendée exige pour fonctionner beaucoup de flou historique. Les ennemis d'hier se réconcilient contre le nouvel ennemi commun (légitimistes et orléanistes contre bonapartistes, puis royalistes et bonapartistes contre républicains, puis royalistes-bonapartistes-républicains de droite contre républicains socialisants, voire royalistes ultras, ultra-gauchistes et communistes contre "bourgeois capitalistes") l'histoire mythique de la Vendée fait une forte consommation de discours enflammés mais creux (au plan des faits s'entend). Elle se réfère constamment à des épisodes imaginaires, grâce à une rhétorique de tribuns héritée du XVIIIème siècle, et dont ne sont exempts ni Berryer, ni Daudet, ni Billaud, ni Michelet ni Chassin. Nous espérons montrer qu'il y a à la limite contradiction entre le flou artistique nécessaire au fonctionnement de toutes les idéologies "vendéennes", et la présence matérielle et architecturale de monuments commémoratifs d'évènements largement imaginaires. Et que le monument à Charette n'est pas sans danger pour le mythe de Charette... Nous analyserons enfin le problème du "style", supposé le mieux à même de frapper de stupeur et de respect les habitants de la Vendée et les touristes. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'opposition entre néo-classique et néo-gothique masque partiellement une mutation autrement importante. La période et le corpus étudiés recourent l'instant privilégié où l'architecture cesse d'être un moyen de communication de masse pour être remplacé par l'écrit: journaux plus ou moins "populaires", romans de Balzac ou de Hugo. "Ceci tuera cela." La présente étude peut être lue comme l'histoire d'un échec: celui de l'architecture parlante à la campagne, dans un pays de plus en plus urbanisé et alphabétisé.

La restauration, la bataille d'idées et le mouvement artistique

On peut lire l'histoire de la restauration comme celle d'une revanche, mais une revanche incomplète et finalement avortée. Le régime ramené par deux fois dans les fourgons de l'étranger "reposait sur une équivoque" (1). Les royalistes avaient fini par s'intoxiquer de leur propre propagande, et s'imaginer de bonne foi que la France profonde était derrière eux, prête à revenir au statu quo ante. Le soulèvement vendéen de 1793 était justement la seule preuve tangible d'une adhésion des masses rurales aux valeurs traditionnelles, et la commémoration de la Vendée militaire en revêtait d'autant plus d'importance. Dans une première étape cependant, cette commémoration resta modeste: Louis XVIII devait certes satisfaire les hobereaux ultras, mais sans trop mécontenter pour autant les libéraux ou les acheteurs de biens nationaux. A tel point qu'on a pu parler de "l'ingratitude des Bourbons" (2). Il fallut près de 10 ans aux peintres officiels du régime pour produire 10 tableaux de chefs vendéens, ensuite popularisés par la gravure (3). Les paysans insurgés survivants quant à eux durent se satisfaire de 3.000 pensions, 1.400 lettres de remerciement, moins de 800 "armes d'honneur" et quelques centaines de "décorations du lys", attribuées "aux sujets du Royaume qui avaient donné des preuves d'affection et de dévouement" (4). Après les règlements de comptes de 1815 ou terreur blanche, un certain calme politique semble avoir régné en Vendée, malgré l'insatisfaction latente des anciens blancs insurgés.

(1) J. Vidalenc, La restauration, Paris, PUF, 1983, p. 123.

(2) Les traces des guerres de Vendée dans la mémoire collective, collectif, Les Sablés d'Olonne 1984, p. 33.

(3) Ibid. p. 24.

(4) Ibid. p. 33.

Ce n'est qu'après 1820, date de l'assassinat du duc de Berry (5) qu'on peut parler de deuxième terreur blanche. On assiste en effet à une dérive droitière du régime, une réaction nobiliaire et une tentative de "retour aux privilèges d'autrefois" (6). Les ministres ont recours au système des dépouilles, à la colonisation de la fonction publique, aidés en cela par la constitution de la pairie et des majorats. Il est même question de créer de nouveaux évêchés. Les conspirations bonaparto-républicaines sont sévèrement réprimées: les 4 sergents de la Rochelle montent à la guillotine en 1822. La réaction s'accélère avec l'accession de Charles X, symboliquement sacré à Reims, et en style gothique sur lequel nous reviendrons. Le pouvoir met à la retraite d'office les généraux de l'empire, fait voter la loi sur le sacrilège punissant de mort "les profanateurs d'objets consacrés" (7), multiplie les fondations pieuses destinées à encadrer le bon peuple. Lois contre la presse, contre "les offenses à la morale religieuse catholique", abolition du divorce, même pour les non-catholiques, cérémonies "expiatoires", censure, autodafés, ce régime semblait multiplier à plaisir les provocations anti-libérales. Il suffit de se souvenir de la haine qu'inspiraient à Stendhal les ultras et le parti-prêtre, ou les imprécations contre-révolutionnaires des Montalembert, De Maistre et autres Bonald. La fin des années 20 semble marquée par une hystérie blanche et catholique, à laquelle appartient l'érection de multiples croix, calvaires, monuments expiatoires et commémoratifs:

"Les manifestations des missions du P. Rauzan, les publications de l'abbé Liautard, des prédications apocalyptiques, souvent exaltées, parfois mal comprises, faisaient craindre la reconstitution d'un ordre du clergé, le retour à la dîme, la remise en cause de la propriété des biens nationaux d'origine ecclésiastique, celle de la liberté de religion et de conscience. Le rôle croissant des jésuites s'efforçant de moderniser la propagande et d'encadrer les diverses catégories sociales, de la société des bonnes oeuvres pour les étudiants jusqu'à l'oeuvre des petits savoyards, alarmait les royalistes gallicans et ceux qui redoutaient de voir une agitation cléricale compromettre les Bourbons." (8)

De cette réaction nobiliaire et religieuse participe l'érection en Vendée militaire, pendant le très court règne de Charles X, de nombreux monuments commémoratifs. Il s'agit aussi d'encadrer la paysannerie, de renouer avec la tradition, et plus ou moins consciemment de se ménager en France de l'ouest un "sanctuaire" ou "nid d'aigle" où se réfugier en cas de nouvelle secousse révolutionnaire: la duchesse de Berry devait succomber à ce mythe ultra-royaliste en 1832.

(5). Le meurtrier Louvel croyait ainsi supprimer la branche aînée des Bourbons. Mais Marie-Caroline de Berry devait donner naissance à un fils posthume du duc, "l'enfant du miracle" pour les ultras, le futur "Henri V".

(6) Vidalenc, op. cit., p. 88.

(7) Même Chateaubriand considérait cette loi comme dangereuse. Félicité de Lamennais, qui n'avait pas encore viré à gauche et qui était représentant notoire des ultras, trouvait au contraire qu'elle n'allait pas assez loin, puisqu'elle mettait sur le même pied les meubles et la vaisselle sacrée de toutes les religions, la vraie comme les fausses... Voir De la Religion considérée dans ses rapports avec l'Ordre politique et civil, Paris 1827.

(8) Vidalenc, op. cit., p. 75.

Et pour renouer avec la vieille tradition de la monarchie, quoi de plus spectaculaire que de faire sacrer Charles X à Reims, après une demi-siècle d'interruption, puisque le dernier sacre s'était opéré à Notre Dame de Paris ? Les architectes des Menus (Plaisirs) J.J. Hittorf et Lecointre préparèrent à Reims "une pompe gothique" provisoire, dont l'installation exigea paradoxalement la destruction des corniches de la cathédrale (9). Il semble que ce vandalisme anti-gothique ultra au nom du néo-gothicisme se soit aussi expliqué en termes de sécurité: on craignait que les vieilles statues "moussues" de la façade, ébranlées par les coups de canon rituels, ne s'écroulassent sur le cortège officiel. La cérémonie proprement dite avait dû subir quelques retouches. C'est ainsi que le monarque ne jurait plus, à l'instar de ses prédécesseurs, de combattre l'hydre de l'hérésie: il avait été remis sur le trône par le tsar orthodoxe et le roi d'Angleterre anglican... Le sacre comportait aussi quelques éléments modernes, puisque la charte octroyée en 1814 y était mentionnée avec les vieux rites mérovingiens. L'opposition libérale voulut y voir un symbole de réaction, outre un gaspillage des deniers publics. Victor Hugo, alors encore ultra, y assistait avec Charles Nodier, et décrit en ces termes d'abord la cathédrale, ensuite le rituel:

"Le vieux pays des Francs, parmi ses métropoles,
Compte une église illustre, où venaient tous nos rois,
De ce pas triomphant dont tremblent les deux pôles,
S'humilier devant la croix.
Le peuple en racontait cent prodiges antiques;
Ce temple a des voûtes gothiques,
Dont les saints aimaient les détours...
C'est là que pour la fête on dresse les trophées.
L'or, la moire et l'azur parent les noirs piliers,
Comme un de ces palais où voltigeaient les fées,
Dans les rêves des chevaliers.
D'un trône et d'un autel les splendeurs s'y répondent;
Des festons de flambeaux confondent
Leurs rayons purs dans le saint lieu.
Le lys royal s'enlace aux arches tutélaires;
Le soleil, à travers les vitreaux circulaires,
Mêle aux fleurs des roses de feu...
Voici que le cortège à pas égaux s'avance.
Le pontife au guerrier demande CHARLES DIX.
L'autel de Reims renvoie l'oriflamme de France
Retrouvée aux murs de Cadix (10)...
Entre, ô peuple ! - Sonnez, clairons, tambours, fanfares !
Le Prince est sur le trône, il est grand et sacré !
Sur la foule ondoyante il brille comme un phare
Des flots d'une mer entouré." (11)

(9) L. Hauteceur, Histoire de l'architecture classique, tome 6, p. 230. Hittorf aurait été contraint par le "vif scandale" de "se retirer quelque temps en Angleterre"...

(10) Allusion à l'expédition d'Espagne, lancée par les ultras pour rétablir l'absolutisme outre Pyrénées.

(11) Le sacre de Charles X, 1825. Souligné par nous.

On voit que le gothicisme et le romantisme des années 20 étaient des mouvements bien-pensants. Le même Victor Hugo devait commettre aussi une Ode à la Vendée (en 1819, à 17 ans), une ode à Quiberon (1821), à Louis XVII. Il devait pleurer La mort du Duc de Berry, et célébrer La naissance du Duc de Bordeaux, puis Le baptême du même. Il s'en explique d'ailleurs avec beaucoup de panache dans la préface de l'édition ne varietur de 1853:

"Monter d'une échoppe à un palais, c'est rare et beau, si vous voulez; monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare et c'est plus beau... Murat aurait pu montrer avec quelque orgueil son fouet de postillon à côté de son sceptre de roi, et dire: Je suis parti de là ! C'est avec un orgueil plus légitime, certes, et avec une conscience plus satisfaite, qu'on peut montrer ces odes royalistes d'enfant et d'adolescent à côté des poèmes et des livres démocratiques de l'homme fait..." (12)

Le rôle ultérieur de Hugo et d'autres grands romantiques tend ainsi à éclipser un peu les origines ultras du romantisme, auquel appartiennent les monuments de Vendée. Le romantisme est né à Toulouse, ville blanche, avec les "maîtres des jeux floraux" Laroumet et Guiraud, premiers admirateurs de Victor Hugo. Il s'est d'abord exprimé dans Le Conservateur Littéraire, (tout un programme), La Muse Française et Le Drapeau Blanc de Charles Nodier. Le "prince des romantiques" des années 20 était un certain vicomte d'Arincourt, auteur du Solitaire, et protégé de la duchesse de Berry, qui descendait chez lui pour les bains de mer à Dieppe, et avait lancé la mode de la coiffure "à l'Ipsiboé" du nom d'une de ses héroïnes (13). Et s'il est vrai que la Marion Delorme de Victor Hugo a été censurée par le ministère ultra, encore faut-il rappeler que Charles^X fit en compensation augmenter la pension officielle de l'auteur, et lui permit d'organiser (victorieusement) la bataille d'Hernani contre les vieilles barbes néo-classiques et paléo-républicaines. Contre l'optimisme révolutionnaire du droit au bonheur ("le bonheur est une idée neuve en Europe") s'était donc développé un pessimisme réactionnaire, que P. Barberis nomme fort justement le "romantisme des vaincus" (14). Devenu doctrine officielle avec la restauration des Bourbons il a été célébré littérairement par Hugo, architecturalement par les constructeurs néo-gothiques. Mais dès les 3 glorieuses les littérateurs ont donné à ce "romantisme aristocratique" une toute autre signification: d'abord "littérature de fossoyeurs", le romantisme se transforme bientôt en "littérature de la jeunesse, à mesure que se révèleront les difficultés du nouveau monde" (15). Et ce romantisme littéraire nouvelle manière, devait

(12) Préface de Odes et Ballades, Paris 1853, p. 5.

(13) Vidalenc, *op. cit.*, p. 63.

(14) "Structures et dynamisme du romantisme", in Histoire littéraire de la France, tome 7, p. 351.

(15) Ibidem, p. 352. Barberis développe aussi une théorie anti "libérale" et anti-Michelet de la restauration et de la monarchie de juillet: dans "Juillet comme banc d'essai: trois réactions et leurs suites", in 1830, Paris 1980, pp.257 et suivantes. Il démonte les "trucages lyrico-démocratiques" de Michelet et de son école, et démontre que "l'aristocratie" de Stendhal, Chateaubriand et Balzac est beaucoup populiste au bout du compte que le "républicanisme" bourgeois dont les manuels scolaires sont de nos jours encore les héritiers.

devenir, en dépit ou à cause de ses origines réactionnaires et conformistes sous l'empire et la restauration, un mouvement de plus en plus anti-conformiste, et partiellement anti-bourgeois, sous la monarchie de juillet, la seconde république et le second empire. Il existe donc bien des romantismes successifs et contradictoires selon l'origine de classe des artistes et des commanditaires (aristocrates ou bourgeois), selon les générations (marquées tantôt par 1789, 1815, 1830, 1848), selon les champs artistiques (belles-lettres ou beaux-arts, celles-là anticipant généralement sur l'évolution, ceux-ci retardant généralement d'une vingtaine d'années ou d'une génération), et même selon l'aire géographique (la capitale ou la France profonde).

Dans la mesure où ils relèvent bien du grand courant "romantique", les monuments vendéens néo-gothiques de la restauration doivent être considérés comme faisant partie du premier romantisme, du "romantisme de fossoyeurs" d'une noblesse provinciale brisée en 1789, inquiète et désenchantée malgré son retour au pouvoir. La paradoxe veut que le romantisme littéraire ait évolué vers un anti-conformisme croissant sous la monarchie de juillet, tandis que le romantisme architectural sombre, rugueux ou moussu se recroquevillait sur son conformisme néo-gothique. Malgré les efforts de Vitet ou de Viollet-le-Duc en France, de William Morris en Angleterre, le néo-gothique de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle devait rester ce qu'il était déjà chez le jeune Hugo: un art de propagande réactionnaire, supposé mieux "parler" au peuple que le néo-classique. Pour le meilleur et pour le pire, le néo-gothique Charles X veut marquer la liaison étroite entre le trône et l'autel, le triomphe du parti-prêtre. Ce n'est pas politiser abusivement le débat que de rappeler la simple concomittance entre l'érection de chapelles et calvaires gothiques, et les manifestations politico-religieuses des ultras, les cérémonies "expiatoires", les processions "jubilaires" auxquelles tous les fonctionnaires étaient contraints d'assister. C'est ainsi que de mars à mai 1826 quatre processions se succédèrent dans Paris, avec famille royale, aristocratie, corps constitués. La dernière procession, à laquelle la famille d'Orléans se dispense d'assister, est marquée par la pose de la première pierre d'un nouveau monument à Louis XVI qui ne sera jamais construit (16). Charles X y paraît en costume violet, couleur du "deuil royal", ce qui fait dire au peuple de Paris qu'il est devenu évêque, et en dit long sur le respect dont il jouit, et sur la prétention des ultras à contrôler la presse et le mouvement des idées (17).

Consciemment conformiste, sinon totalement réactionnaire, le néo-gothique troubadour est menacé sur sa gauche par les sarcasmes des républicains ou des philippistes (Stendhal ou Vitet). Mais il est paradoxalement menacé sur sa droite par le conformisme lui-même, par sa propre popularité. En se popularisant et en se laïcisant, c'est-à-dire en devenant victime de la "mode", le néo-gothique se

(16) Vidalenc, op. cit., p. 91.

(17) Ibidem.

vide de tout contenu distinctif et surtout idéologique. C'est une fois de plus un ultra et conformiste à tout crin, Montalembert, qui dégage le mieux les risques mortels que sa popularité fait courir au gothique, et donne une liste de ses ennemis:

"Posons en premier lieu ... les hommes de la mode, de cette mode ignoble parodie de l'art, et qui en est la mortelle ennemie; de cette mode qui a mis le gothique en encriers et en écrans, qui daigne assister aux produits de l'art chrétien une place dans ses préférences, à côté des pendules de Boule (sic) et des bergères en porcelaine du temps de Louis XV; de cette mode enfin, qui inspire à un certain nombre de peintres des tableaux où les moeurs et les croyances du moyen âge sont représentées avec autant de fidélité que dans cette foule de pitoyables romans qui inondaient naguère notre littérature (18). Heureusement le bon sens public a déjà fait justice de ces charges du moyen âge, de cette prétendue étude du passé, sans goût, sans science et sans foi. Ma mode du gothique est à la veille d'être enterrée; et les pieux efforts des hommes qui se sont dévoués à l'oeuvre de la régénération seront bientôt à l'abrid'une confusion humiliante avec l'exploitation de ceux qui spéculent sur la vogue et sur toutes les débauches de l'esprit." (19)

Texte admirable, qui s'en prend aux marchands de néo-gothique, sans voir que les "régénérateurs" de "l'art chrétien" ne pratiquent pas autrement: mais les premiers veulent "exploiter" et "spéculer", les seconds répandre le "fanatisme". Reconnaissons au comte de Montalembert une certaine logique ultra: il ne prétend nullement régenter "l'art en général, mais uniquement l'art consacré à reproduire certaines idées et certains faits enseignés par la religion" (20):

"Nous ne prétendons en rien intervenir dans les grandes transformations, dans le rôle humanitaire que divers critiques et philosophes assignent à l'art, d'abord parce que nous n'y croyons pas, ensuite parce que nous n'y comprenons rien, enfin et surtout parce qu'il n'y a rien de commun entre tout cela et le catholicisme. En effet le catholicisme n'a rien d'humanitaire, il n'est que divin à ce que nous croyons; en outre il n'est nullement progressif, il est encroûté, pour me servir d'un terme familier emprunté à l'atelier; d'où il suit que les oeuvres d'art qu'il est censé inspirer ne doivent et ne peuvent être qu'encroûtées comme lui... Nous ne nous réservons absolument que le droit de parler sur le tout petit coin qui est laissé à l'art religieux, ou, pour parler la langue du jour, à l'art concentré dans le domaine du fanatisme et de la superstition." (21)

On pourrait difficilement faire plus ultra. Mais Montalembert raisonne déjà en vaincu: tout d'abord le gothique médiéval embrassait tous les domaines de la vie quotidienne, comme Viollet-le-Duc et Morris le répèteront inlassablement, et il paraît curieux d'exclure justement les objets d'usage courant du champ d'application du néo-gothique; ensuite la revendication pour l'art religieux d'un "tout petit coin" conduit à enfermer artistes et croyants dans un ghetto, dont on peut se demander s'ils ^{en} sont jamais sortis. La revendication de Montalembert est en fait paradoxalement celle d'un art totalitaire en marge.

(18) Obscure allusion à la mode littéraire gothique, et peut-être à l'opéra gothique par excellence, Robert le Diable, créé en 1831.

(19) De l'art religieux en France, Paris 1837, p. 185 de l'édition de 1861.

(20) Ibidem, p. 178.

(21) Ibidem p. 167.

Outre les "hommes de la mode" Montalembert vitupère les académiciens néo-classiques ("les concours de Rome les tueront..."), la "ligue mauvaise" des critiques d'art, et le clergé lui-même. Il s'en prend violemment aux "restaurateurs" architecturaux et aux "replâtres", en des termes qui permettent d'ailleurs de replacer dans un contexte plus vaste la blancheur hygiéniste de l'architecture "moderne", d'appréhender la "loi" corbuséenne du ripolin comme continuité plutôt que rupture. Montalembert fait s'exprimer ainsi un curé qui croyait bien faire:

Sus donc, mettons leur (aux églises) du rouge, du bleu, du vert, du blanc, surtout du blanc; c'est ce qui coûte le moins, et puis c'est la couleur de la dynastie des Bourbons. Blanchissons donc, regrattons, peignons, fardons, donnons à tout cela l'éblouissante parure du goût moderne." (22)

Et d'ajouter en note que cette "horrible manie" est d'origine suisse:

Il n'y a pas une église des cantons catholiques qui ne soit déshonorée par le lait de chaux. Nous avons lu dans la description de Schwitz par un statisticien éclairé ... que ce blanc de chaux est un symbole de la candeur et de la pureté des dogmes catholiques ! Il faut noter que ce symboliste est lui-même protestant." (23)

Dans un contexte légèrement différent on retrouve chez Pugin, Ruskin, les Préraphaélites ou Morris la même détestation du grattage, du ravalement et du récurage des bâtiments anciens, la même phobie de la blancheur et du badigeon. Fondée par Morris en 1877 pour lutter contre les restaurateurs abusifs, la "Société pour la Protection des Bâtiments Anciens" ou SPAB s'appelait familièrement Antiscrape ou "Antigratte". Chez Morris au moins le refus de la blancheur signifiait la réprobation devant la société marchande, et il est juste d'ajouter que chez Montalembert aussi la blancheur néo-classique immaculée connote la "boutique" ou le capitalisme. Mais l'anti-capitalisme de monsieur le comte est un anti-capitalisme de droite:

"On est parvenu à mettre nos plus beaux bâtiments religieux en état de lutter en blancheur avec la Bourse, et en élégante légèreté avec les arcades de la rue de Rivoli. Mais encore une fois, à quoi bon ces feintes et ces enjolivements ? Ministres du Seigneur, puisque les calamités du temps ne vous ont laissé que des temples de bois et de rudes pierres, laissez voir ce bois et cette pierre, et n'allez pas rougir de cette noble indigence !" (24)

Contre le blanc de chaux suisse, Montalembert prend logiquement le parti de la poutre apparente et de la pierre grossièrement appareillée...

On voit que les affrontements culturels sous la restauration n'étaient pas simples, et ne recoupaient pas schématiquement les clivages politiques. Les tenants du drapeau blanc pouvaient vénérer le rugueux et l'obscur, ceux du drapeau tricolore le lisse et le blanc. Idéologie de conservation sociale et de réaction à ses débuts, le romantisme a pu signifier par la suite contestation et re-

(22) Du vandalisme en France, ou "Lettre à Victor Hugo", 1er mars 1833, p. 44 du tome 6 des Oeuvres de Montalembert.

(23) Ibid.

(24) Ibid.

fus de l'ordre établi. Son expression architecturale majeure, le néo-gothique, s'est quant à elle révélée incapable d'échapper à ses caractéristiques originelles, malgré les tentatives pour la "nationaliser" ou la "populariser". Il convient aussi d'ajouter que la restauration, et surtout la seconde terreur blanche, ont trop peu duré pour dégager un corps de doctrine culturelle cohérent: les textes de Montalembert auxquels nous empruntons si largement datent en fait de la monarchie de juillet. Il est évidemment facile aujourd'hui de soutenir que la tentative de réaction sociale et culturelle de la restauration était vouée à l'échec dès le premier jour. Les ultras ont avancé par la suite qu'ils auraient pu rester au pouvoir s'ils avaient "noyé les suffrages d'une bourgeoisie au loyalisme douteux sous ceux de masses rurales dociles encadrées par la noblesse et le clergé" (25). Mais ce machiavélisme a posteriori était en fait impensable par des gens qui n'avaient rien appris ni rien oublié, et qui voulaient limiter encore le suffrage et non pas l'élargir: le vote censitaire de 1815, restreint aux contribuables payant plus de 300 francs d'impôts directs, fut encore renforcé en 1820 par le "deuxième vote" accordé au quart le plus imposé. Plus fort encore, les ultras exonèrent d'impôt les électeurs soupçonnés de sympathies libérales, les privant ainsi du droit de vote. Et les ordonnances de 1830 proposaient tout bonnement d'exclure la patente du calcul du cens, ce qui aurait privé de vote capitalistes et commerçants, et "limité la représentation du pays à une oligarchie terrienne" (26). Les 3 glorieuses vinrent à bout de ce régime anachronique, au prix de 1.000 morts environ, dont 800 parmi les insurgés. Charles X prit la fuite par la Normandie, où ses derniers fidèles vinrent "conduire le convoi funèbre de la monarchie".

Le personnel politique de la restauration craignait (à juste titre) la bourgeoisie urbaine. Il ignorait ou méprisait trop le peuple des campagnes pour en faire un agent politique actif. Absente du débat politique, la paysannerie vendéenne l'était aussi du paysage culturel, et a dû voir s'élever les monuments contre-révolutionnaires, néo-classiques ou néo-gothiques, avec une certaine perplexité. Remarquons enfin que dans les années 1820 la tonalité politique ou la "pesanteur sociologique" de la vendée n'étaient pas fixées. Le député de La Roche était le libéral Manuel (27), "paradoxalement élu de la bourgeoisie vendéenne contre le candidat de la noblesse rurale" (28).

(25) Vidalenc, op. cit., p. 123.

(26) Ibidem.

(27) Jacques-Antoine Manuel, 1775-1827. Avocat, député pendant les 100 jours, puis député libéral en 1818 et chef carbonaro. Fait un violent discours en 1823 contre l'expédition d'Espagne et est exclu de la chambre.

(28) Vidalenc, p. 82.

Tourisme politique et invention des reliques vendéennes

Le rétablissement de la monarchie en 1814 et en 1815 est marqué en France de l'Ouest par un certain nombre de voyages princiers, sorte de tournées politiques visant à rétablir le lien direct entre princes du sang et sujets, rompu pendant l'intermède révolutionnaire et napoléonien. Une "descente des princes" avait d'ailleurs été la grande revendication politique des insurgés blancs de la fin du XVIIIème, à laquelle les princes s'étaient abstenus de répondre. Le comte d'Artois futur Charles X s'était contenté d'un mois de tourisme militaire à l'île d'Yeu, sous protection anglaise. Avec la première restauration le duc d'Angoulême fait un tour de Vendée en juillet-août 1814, avec entrées solennelles, processions, arcs de triomphe temporaires, selon l'antique tradition du "progrès royal". Il visite Beaupréau et Cholet (1) pendant son voyage de Nantes, où il avait débarqué venant d'Angleterre, jusqu'à son fief d'Angoulême. Il passe aussi au "champ des martyrs" d'Auray le 1er juillet 1814 (2). Le 6 juillet 1814 il est reçu à la mairie de Bourbon-Vendée. Son attitude est jugée distante par les chroniqueurs légitimistes eux-mêmes: il faut dire que l'accueil des citoyens est tiède, et que

(1) "Fête et commémoration en Vendée militaire", par C. Petitfrère, in Annales Historiques de la Révolution Française, Juillet-septembre 1982, p. 479.

(2) Les martyrs de Quiberon, 1795, par E. Daniel, Paris 1928, p. 65.

l'enthousiasme des paysans recrutés aux environs semble de commande (3). Ce premier "retour des lys" est interrompu par la nouvelle du débarquement de "l'ogre de Corse" et le duc d'Angoulême se rend à marches forcées dans la vallée du Rhône où ils tente vainement d'arrêter Napoléon (4). Le duc fait une seconde tournée en Vendée après la terreur blanche, pendant l'été 1817. Il visite la manufacture d'armes de Cholet, et à nouveau Bourbon-Vendée: la bourgeoisie libérale lui fait bon accueil, ce qui mécontente naturellement les ultras. Il prêche la réconciliation nationale et "l'oubli", et fait distribuer sur son passage des lys commémoratifs en argent. Les extrémistes blancs l'affublent alors du sobriquet de "marchand d'oublis", par analogie avec les pâtisseries traditionnelles ou "oublies" immortalisées par les Rêveries de Rousseau.

La duchesse d'Angoulême, sa femme et fille de Louis XVI, prend le relais en 1823 et visite Saint Florent le Vieil (où la grande armée catholique et royale avait traversé la Loire et où Bonchamps avait fait grâce aux prisonniers bleus) en septembre. Elle opère une traversée symbolique du fleuve, en compagnie des anciens combattants blancs. Elle est ensuite reçue au mont des Alouettes par un survivant des "chefs", le général Sapineau, avec défilé, revue des anciens insurgés au nombre de 30.000 (?) et déjeuner champêtre (5). Elle aurait exprimé le désir de voir élever une chapelle sur le mont, et se proclame première souscriptrice. Laite chapelle sera achevée un siècle et demi plus tard. La duchesse d'Angoulême pose aussi la première pierre du monument de Quiberon, à la fois pour commémorer le "martyre" des émigrés en 1795 et le "passage" de son mari en 1814. C. Petitfrère parle à ce propos de "processus cumulatif": les princes visitent des lieux particulièrement signifiants de la Vendée militaire, et posent des premières pierres, et reviennent inaugurer le bâtiment lorsqu'il est achevé (6). De façon générale les tournées des Angoulême ont suscité un enthousiasme relatif: dûment chapitrés par Louis XVIII qui leur prodigue des conseils de modération, ils ne plaisent que modérément aux ultras. Et la psychologie individuelle des Angoulême, élément politique décisif dans un régime qui se veut traditionnel, ne joue guère en leur faveur: le duc est "maladroit", la duchesse "maussade" (7).

La situation politique change considérablement après 1824 et l'accession de Charles X: le régime se durcit à droite, et envoie en Vendée une vedette ultra, la duchesse de Berry. Le ministère réactionnaire de Villèle utilise en effet la duchesse comme argument politique: jolie fille, d'abord facile, de convictions ul-

(3) "Visites souveraines et princières à La Roche sur Yon", Revue du Bas Poitou, 1897, par E. Louis, pp. 119 à 145.

(4) Vidalenc, op. cit., p. 12.

(5) "La chapelle des Alouettes", par J. de Maupeou, Revue du Bas poitou, 1945, pp. 241-43.

(6) Loc. cit., p. 483.

(7) Vidalenc, op. cit., p. 10.

tras, mère du duc de Bordeaux-prince héritier alors âgé de 8 ans, appelée selon toute vraisemblance à devenir régente du royaume, Marie-Caroline de Berry est un des plus hauts personnages de l'état (8). La maison de Berry entretient des liens étroits avec la Vendée militaire: lorsque les nouvelles cloches de la bourgade de Jallais, où l'insurrection des Mauges avait débuté en mars 1793, sont baptisées en 1821, le parrain et la marraine par procuration en sont le duc de Bordeaux âgé de treize mois et sa mère la duchesse. Il en va de même en 1826 pour le baptême des cloches de Saint Florent-le-Vieil (9). Utilisées par les blancs pour sonner le tocsin et rameuter les bandes armées, les cloches avaient évidemment été démontées ou fondues par les bleus. Les rapports entre les Berry et la Vendée militaire sont aussi semi-familiaux, par le truchement de la maison de Charette. Emigré à Londres, le jeune duc de Berry Y avait épousé en premières noces une anglaise, dont il avait eu deux filles, et que la famille royale le fit ensuite répudier pour lui permettre d'épouser Marie-Caroline de Bourbon. Le baron de Charette, neveu du chef blanc, devait épouser à son tour une des filles semi-légitimes du duc de Berry, et participer à l'équipée de 1832 aux côtés de la duchesse, seconde femme de son beau-père (10). On voit que la tournée de la duchesse, préparée de longue date, était une affaire d'état:

"La tournée qu'effectuait SAR la Duchesse de Berry n'était qu'un coup de sonde au milieu de populations acquises à la cause de la légitimité... Dans quelle mesure, le pouvoir étant menacé et la révolution montant, la Vendée pourrait-elle servir de point d'appui pour la Couronne ?" (11)

A la tête d'un groupe de personnalités comprenant la duchesse de Reggio, née de Coucy et femme Oudinot (12), "la charmante Marquise de Podenas", et le comte de Mesnard, émigré vendéen et conseiller politique, Marie-Caroline de Berry visite la quasi-totalité des hauts-lieux vendéens dont elle fixe presque définitivement l'importance. Elle prend le bateau à Saint Florent-le-Viel, et descend le fleuve jusqu'à Savenay, où elle se recueille devant la croix élevée en 1825 (soit un an après l'accession au trône de son beau-père ultra) pour commémorer la bataille de décembre 1793 qui avait vu la déroute complète de l'armée

(8) Née à Palerme en 1798, morte en Suisse en 1870. Fille aînée de François 1er de Naples, épouse le fils de Charles X, duc de Berry, dont elle a 2 enfants: la future duchesse de Parme et "l'enfant du miracle", duc de Bordeaux, puis comte de Chambord, le futur "Henri V" des légitimistes. En 1830 elle suit son beau-père en exil, puis passe en Italie pour préparer une "descente en France". Débarque en 1832 dans le midi, où personne ne la suit. Remonte en vendée, où le soulèvement est aussi un échec. Arrêtée à Nantes par les "philippistes", enfermée à Bordeaux, elle accouche en prison en mai 1833 d'une fille qu'elle déclare fruit d'un mariage secret. Le régime orléaniste la considère comme "deshonorée" et s'empresse de la relâcher, puisqu'elle ne représente plus aucun danger politique. Ne fait plus parler d'elle par la suite.

(9) Petitfrère, loc. cit., p. 481.

(10) Nommé pair en 1823, suit Charles X et Marie-Caroline en exil, participe au soulèvement de 1832, repart en exil, rentre en 1837. Son fils devait s'engager en 1860 dans les "zouaves pontificaux" qui prétendaient "maintenir Pie IX dans ses états".

blanche, et le massacre par les bleus de centaines de fuyards. Elle se rend ensuite à Sainte Anne d'Auray, et visite la chapelle expiatoire de Quiberon avant de repartir pour le sud "à travers châteaux et paroisses et monuments commémoratifs élevés sur tout le territoire" (13); le 2 juillet elle visite à Légé le monument à Charette, "le grand brigand"; le 6 juillet celui de Torfou, qui rappelle la première victoire blanche importante sur les Mayençais. Elle va ensuite s'agenouiller aux Mathes à l'endroit où Louis de La Rochejaquelein a été tué pendant les 100 jours; elle pose aux Quatre-Chemins, enjeu de combats en 1794 et en 1814, la première pierre d'un oratoire néo-gothique; à Beaupréau nouvelle pose d'une première pierre, celle d'un monument à d'Elbée qui ne sera jamais construit; autre première pierre dans le cimetière de Saint Aubin de Baubigné, pour une chapelle funéraire destinée aux frères La Rochejaquelein, à Ilescure et à Donnissan. L'itinéraire en zigzag de la duchesse la conduit aussi à Bourbon-Vendée, où elle visite l'église en construction, au Pin des Mauges où elle s'arrête devant la statue de Cathelineau, "le saint de l'Anjou", et à Maulévrier devant la pyramide élevée en mémoire de Stofflet. Cette tournée princière semble avoir été un succès: 4.000 invités au repas du château du Couboureau à Torfou, affluence paysanne, revues d'anciens combattants. Marie-Caroline devait en tirer des conclusions hâtives sur le dévouement des "Vendéens" à sa personne et à la cause de la légitimité.

La tournée de la duchesse était éminemment fonctionnelle: renforcer le respect que "les populations" vouaient au château et à l'église, "ces deux piliers du régime" (14). D'où le rôle de premier plan joué par les prêtres dans l'organisation du voyage, et surtout les visites à presque toutes les grandes familles de propriétaires terriens qui s'étaient illustrées dans les combats de la fin du XVIIIème siècle. Si la Vendée et son mythe devaient jouer un rôle décisif dans les querelles entre légitimistes et orléanistes, puis entre divers courants légitimistes, pendant tout le XIXème siècle, c'est en partie à la tournée de la duchesse de Berry de 1828 qu'ils le doivent. Il en va ainsi de l'équipée de ladite duchesse en 1832, préparée par son propre voyage et par ceux de ses cousins d'Angoulême, et surtout de la mise en avant des noms de "chefs", essentiellement Charette et les La Rochejaquelein, dans des luttes politiques qui n'avaient guère de rapports avec 93. On pourrait même dire de la famille de La

(11) "Il y a cent ans..." par M. du Fontenieux, Revue du Bas Poitou, suite de quatre articles consacrés au voyage de Marie-Caroline, dans les quatre livraisons de 1932. Page 200.

(12) Nicolas-Charles Oudinot, 1767-1847, maréchal et duc d'empire, rallié à la restauration, chancelier de la légion d'honneur, gouverneur des Invalides. La présence de sa femme dans la suite de la duchesse signifiait hautement le ralliement des "impérialistes" aux ultras.

(13) Du Fontenieux, loc. cit., p. 201.

(14) Petitfrère, loc. cit., p. 482.

Rochejaquelein qu'elle est au centre du dispositif légitimiste pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle. Elle dispose d'abord d'une assise foncière colossale (La Durbellière et Saint Aubin de Baubigné dans les Deux-Sèvres, le château de Clisson hérité de Lescure en Loire-Atlantique), donc d'une clientèle potentielle de centaines de tenanciers. Elle est toute auréolée ensuite du sacrifice de ses enfants pendant les soulèvements successifs. Qu'on en juge: deux fils, Henri (15) et Louis (16), tués au combat contre-révolutionnaire "pour Dieu et pour le Roi" à 20 ans d'intervalle; la marquise née Dennissan (17), veuve une première fois de Lescure, et une seconde de Louis, réunissant sur sa personne la fortune foncière de la famille, considérée comme historienne légitimiste officielle de l'insurrection; le troisième fils Auguste (18), officier d'empire mais aussi insurgé de 1815 et de 1832; le neveu Henri (19) pair de France à 20 ans, chef de la faction populiste (ou cynique ?) du parti légitimiste en 1848. Il soutenait en effet alors que, les orléanistes ayant été renversés, il était possible de faire une concession aux principes révolutionnaires et de présenter "l'enfant du miracle", devenu entretemps comte de Chambord, aux élections présidentielles (!), avant de le proclamer roi (20). On comprend que le légitimiste conséquent qu'était Berryer se soit insurgé contre pareille suggestion...

Dans le petit monde du légitimisme, les morts des combats de 1793, 1815 ou 1832 devaient servir d'arguments politiques imparables: comment contredire tel chef de famille ou telle veuve dont les enfants ou le mari étaient tombés pour

(15) Né à Chatillon en 1772, tué près de Cholet en 1794. Généralissime de l'armée blanche à la fin 1793. Le plus grand nom de la noblesse blanche, autour duquel s'est créée l'image chevaleresque de "Monsieur Henri".

(16) Né à Saint Aubin de Baubigné, tué aux Mathes en 1815. Emigré, combat dans l'armée de Condé, puis avec les anglais "contre les nègres de Saint Domingue". Rentre d'exil en 1801, considéré comme "l'âme de tous les complots royalistes dans l'ouest".

(17) Marie-Louise Dennissan ou Donnissan. Publie dès 1815 des Mémoires qui popularisent la version blanche des événements de Vendée. Il s'agissait en partie d'un genre littéraire, la rédaction par sa veuve ou sa femme des hauts faits d'un chef blanc. Voir les Mémoires de la marquise de Bonchamps, réécrites par la comtesse de Genlis et publiées en 1823, ou les Mémoires de Madame Sapinaud de 1824. Madame de La Rochejaquelein avait sur elles l'avantage d'être veuve de deux chefs.

(18) 1783-1868. Emigre à la mort de Louis XVI, rentre en 1801. N'a pas pris part au soulèvement. Officier de l'armée impériale. Participe à l'insurrection pendant les 100 jours, blessé au combat. Mis à la retraite d'office en 1830. Participe au soulèvement en 1832, condamné à mort en 1833, mais acquitté en 1834.

(19) Né en Gironde en 1805, fait pair en 1825, doit hériter de la fortune familiale. Se démet en 1830, participe avec son oncle et la duchesse de Berry au soulèvement de 1832. Devient chef du parti légitimiste "qui voulait réconcilier la monarchie avec la souveraineté du peuple". Finira par se rallier au second empire.

(20) Né en 1820, 7 mois après l'assassinat de son père. Reçoit le domaine de Chambord acheté par souscription nationale. Part en exil en 1830 avec son grand-père Charles X et sa mère duchesse de Berry. Devient "chef" du parti légitimiste à la mort de Charles X en 1836. Après la Commune de Paris de 1871 les factions orléanistes et légitimistes se réunifient sur son nom. L'espoir de restauration achoppe à nouveau, sur la question du drapeau blanc. Mort en 1883.

le drapeau blanc. Mais encore fallait-il retrouver, authentifier, et mettre architecturalement en valeur les "dépouilles" de ces morts illustres. Avant d'ériger des monuments contre-révolutionnaires, il fallait procéder à l'invention des reliques vendéennes.

C'est à dessein que nous utilisons le terme de dépouilles: dans la guerre traditionnelle dont relèvent encore celles de Vendée, les armes et l'équipement des morts appartiennent de droit à ceux qui les ont tués. Les corps des soldats bleus et des paysans blancs, et plus encore ceux des officiers républicains et des chefs royalistes dont le linge et les bottes avaient davantage de valeur, étaient généralement abandonnés nus sur le champ de bataille, avant d'être enterrés sommairement dans des fosses communes. On voit les difficultés d'identification posées à partir de 1815, lorsque les royalistes voulurent magnifier les morts célèbres de 1793: les squelettes entremêlés ne portaient aucun signe distinctif, et le risque était grand de confondre le blanc et le bleu. Il faut aussi souligner que dans une guerre de partisans les "dépouilles" ou les "cendres" des dirigeants sont un enjeu politique important: la légende du chef peut souvent lui survivre, et ses troupes combattre avec plus d'ardeur si elles le croient toujours vivant. D'où l'intérêt qu'ont les forces de l'ordre à exhiber le corps ou au moins la tête du chef de partisans tué au combat, ou à l'exécuter avec le maximum de publicité après sa capture. Les partisans ont inversement intérêt à cacher la mort d'un chef "dont le nom seul répand la terreur chez l'ennemi". La structure de classe de l'armée blanche renforçait encore un tel phénomène, puisque les généraux en étaient majoritairement des propriétaires fonciers, dont la mort déliait les tenanciers qui les avaient suivis au combat de l'obligation de poursuivre la lutte. D'où la tentation à laquelle succombait l'état-major noble de camoufler la mort de tel ou tel chef à "ses" paysans(21). C'est ainsi que le corps de Lescure (22) s'est volatilisé pendant la virée de Galerne. Gravement blessé à Cholet à la mi-octobre 1793, le marquis est placé dans un carosse qui franchit la Loire avec le reste de l'armée catholique et royale. Il est ensuite brinqueballé pendant trois semaines sur de mauvaises routes avant de mourir début novembre entre Dol et Avranches:

"Sans égard pour les prières de sa veuve, le marquis de Donnissan beau-père du défunt, s'empresse de faire disparaître le cadavre, afin d'éviter que les soldats n'apprennent le décès d'un général profondément respecté." (23)

(21) La nature des rapports entre chefs et soldats blancs est complexe et fort controversée. La version blanche de l'histoire vendéenne a presque réussi à accréditer la version de l'enthousiasme contre-révolutionnaire des paysans qui auraient contraint les nobles à se mettre à leur tête. Les choses ne sont pas si simples, comme en témoignent les désertions en masse après la mort ou la disparition du nobliau local.

(22) Lescure était très pieux: "On l'appellera le saint du Poitou. Pour rester fidèle à son idéal (?) il avance au plus fort de la mêlée, pistolets non chargés, son sabre pendu au bras. Il a une armée très importante constituée par les gars de ses immenses domaines." Chanoine Billaud, La Guerre de Vendée, 1945.

(23) M. Lidove, Les Vendéens de 93, Paris 1971, p. 139. La fille n'en tint pas rigueur à son père, guillotiné en 1794, dont le nom figure avec celui de Lescure et des deux La Rochejaquelein sur le monument de Saint Aubin.

Tout aussi vraisemblable est l'exhumation par les bleus des corps des chefs blancs, cérémonie macabre destinée à s'assurer de la disparition finale d'un ennemi généralement insaisissable. Narrée par les publicistes ou peintres blancs, une telle exhumation prend des allures de "profanation", terme favori dans le discours blanc, et présente l'avantage de démontrer que les bleus ne respectent rien, "pas même la mort": Jean David de Sauzea présente ainsi au Salon de Paris de 1884 un tableau au titre révélateur: "Les Bleus exhument le Marquis de Bonchamps et lui tranchent la tête qu'ils envoient à la Convention". L'érudition contemporaine porte un jugement sévère sur le sujet du tableau, sans trop mesurer l'importance de ses implications politiques; si la tête de Bonchamps a été envoyée à la Convention, elle a peu de chances de se trouver dans le monument de Saint-Florent:

"L'artiste représente ici une scène légendaire et l'accrédite. Après la mort de Bonchamps le faux bruit courut en effet qu'en rentrant dans Varades les républicains profanèrent la sépulture du chef vendéen et envoyèrent sa tête à la Convention." (24)

Schématiquement résumées, les tribulations de la dépouille de Bonchamps semblent être les suivantes. Blessé comme Lescure aux environs de Cholet, il est transporté mourant de l'autre côté de la Loire. Il y apprend que les blancs veulent exterminer 4.000 ou 5.000 prisonniers bleus enfermés dans l'abbaye de Saint Florent-le-Vieil et s'y oppose par un ordre écrit (25). Il meurt à La Meilleraie et est enterré à Varades le 18 octobre 1793. Il faut attendre octobre 1817 pour que son corps soit exhumé par les soins de son gendre, le comte de Bouillé; sa dépouille traverse alors la Loire en grande pompe après la tournée du duc d'Angoulême en Vendée :

"Qu'on imagine le lugubre bateau traversant lentement la Loire, le cercueil porté par les Vendéens dont les larmes trahissaient l'émotion, le convoi qui progresse vers l'église dans un silence pesant rompu par intervalles de roulements de tambour, les chants funèbres du clergé, les stations de prières où tous les assistants se mettent à genoux. N'atteint-on pas ici un des sommets de la fête baroque ?" (26)

On dépose provisoirement le corps dans l'église de La Chapelle-Saint-Florent, en attendant l'achèvement du monument de David d'Angers dans l'église de Saint Florent-le-Vieil. La translation nouvelle et finale (?) de sa dépouille se fait en grande cérémonie le 11 juillet 1825 (27). On voit qu'il a fallu 32 ans après les faits et 10 ans après la restauration pour que la dépouille généralement considérée comme authentique d'un chef blanc généralement considéré comme ma-

(24) La trace des guerres..., p. 79. Les auteurs renvoient au livre de J.F. Chiappe, La Vendée en armes, 1793, Paris 1982, 3 vol..

(25) Voir le tableau de T. Degeorge de 1829, au musée de Clermont-Ferrand.

(26) Petitfrère, loc. cit., p. 479. Voir aussi E. Gabory, "La gloire et la paix vendéennes, 1815-1830", in Revue du Bas-Poitou, 3ème trim. 1916, pp. 168-180, et Chanoine Uzeau, "Inauguration du monument de Bonchamps à Saint Florent", in L'Anjou Historique, tome IV, pp. 51-70.

(27) Petitfrère, loc. cit. p. 479. David d'Angers assiste à l'inauguration et en profite pour faire le portrait de 28 anciens combattants blancs.

gnanime et peu impliqué dans les querelles intestines de la grande armée, puisse enfin servir de support "matériel" à un monument. Le courage et l'humanité de Bonchamps sont généralement reconnus par ses adversaires, ce qui en faisait en 1815 un héros blanc beaucoup plus présentable que Charette par exemple. C'est ainsi que David d'Angers écrit à B. Fillon en 1854:

"(Bonchamps) a légué une leçon de générosité à tous les partis qui se dévorent dans les guerres civiles. Mon père lui a dû la vie. Car il était l'un des prisonniers républicains enfermés dans l'église de Saint Florent, avec le Régulus nantais Haudaudine... Après le combat, il n'y a plus d'ennemis, les vaincus sont des frères. D'ailleurs nous autres artistes, nous sommes les historiens des traits; les questions de parti ne sauraient nous toucher. Artiste j'ai du marbre et du bronze pour le génie, la vertu, le courage héroïque, je n'en ai point pour les tyrans et les Rothschild." (28)

On voit que le républicanisme et l'anticapitalisme de David d'Angers, exilé après le 2 décembre, le rendaient paradoxalement plus proche d'un aristocrate angevin de la fin du XVIIIème siècle comme Bonchamps. Grand admirateur du monument de Bonchamps, Pierre Larousse n'en est pas moins le seul à notre connaissance à jeter un doute sur la magnanimité de Bonchamps: il aurait été inconscient et "ce trait lui aurait été attribué par les autres chefs blancs pour sauver madame Bonchamps prisonnière à Nantes" (29). Acceptable par les républicains eux-mêmes comme modèle du héros blanc, Bonchamps l'était aussi par les royalistes, ce qui était paradoxalement plus difficile. On sait que depuis près de deux siècles la controverse essentielle porte sur le fait de savoir si les blancs "ont bien fait" de passer la Loire. Héros ultra, Charette s'y est obstinément refusé. D'Elbée, Lescure, La Rochejaquelein, Stofflet n'étaient pas enthousiastes. Seul Talmont était violemment pour, soutenu semble-t-il par Donnissan. Bonchamps semble avoir occupé dans le débat une position centriste: il aurait dû faire une manoeuvre de diversion au nord du fleuve à Varades pour renforcer les chouans en Bretagne (30). Personnage incontesté dans l'ensemble, Bonchamps a longtemps attendu son monument. Rien d'étonnant à ce que le processus de la découverte, de la période probatoire et de la construction du "mausolée" se soit avéré plus long encore pour les dépouilles suspectes (H. La Rochejaquelein) et les personnalités contestées à l'intérieur de leur propre camp, comme Charette, Marigny, Talmont ou Louis de La Rochejaquelein.

(28) Lettre à Fillon, citée dans *Les traces des Guerres...*, p. 28.

(29) *Dictionnaire universel du XIXème siècle*, entrée Bonchamps.

(30) Voir A. Montagnon, op. cit., p. 138 et suivantes. Les dirigeants les plus acharnés à remonter sur le nord (Talmont, Bernier) sont généralement peu appréciés des historiens blancs. Il semble aussi qu'un conflit de classes ait agité la grande armée: s'emparer d'un port et faire la jonction avec les anglais, c'était permettre aux femmes nobles qui accompagnaient l'armée avec toilettes et bijoux d'émigrer. Rester en Vendée faisait davantage l'affaire des paysannes.

Le corps de Louis de La Rochejaquelein est en effet le premier à avoir été transféré de sa sépulture originelle à la bourgade de Saint Aubin de Baubigné, centre de la puissance foncière et militaire de sa famille. Ce transfert marque donc un précédent, mais fige en quelque sorte les exhumations-inhumations à venir: les La Rochejaquelein sont des ultras, et considèrent (sans doute à bon droit) que Louis a été trahi ou "poignardé dans le dos" par les autres insurgés royalistes. En transférant ses cendres le plus tôt possible, et en publiant presque instantanément les Mémoires de sa veuve, ils imposent une lecture ultra dessoulèvements de 1815 et de 1793. Après le retour de Napoléon en effet, Louis XVIII envoie le prince de Bourbon dans l'ouest pour organiser la résistance légale du régime. Le prince quitte bientôt Angers dont la bourgeoisie lui est hostile, pour s'installer dans l'ancienne place-forte blanche de Beaupréau, fief de la famille d'Elbée. Menacé par les bonapartistes il finit par quitter la France pour l'Espagne fin mars 1815 (31). Restent les chefs locaux, les propriétaires ultras, qui agitent leurs paysans et décident de déclencher l'insurrection le 15 mai. Les "impérialistes", Fouché à Paris, le général Lamarque sur place, manient habilement la carotte et le bâton: ils ouvrent les négociations avec les insurgés les moins radicaux, tout en pourchassant les irréductibles. Fin mai 1815 les "chefs" Suzannet, Autichamp et Sapinaud écrivent à Louis de La Rochejaquelein la Lettre de Falleron, dans laquelle ils lui indiquent tout de go qu'ils ne le soutiendront pas, car "les soldats ne veulent pas marcher après la fatigue qu'ils viennent d'éprouver", et lui conseillent de prendre "ses dispositions pour opérer la retraite du Marais et revenir dans son pays..." (32). Lâché par ses pairs La Rochejaquelein est accroché par les bleus-bonapartistes au Perrier des Mathes, près de Saint-Gilles-Croix-de-Vie où il surveillait un débarquement d'armes anglaises, le 4 juin 1815. Les blancs cèdent et s'échappent vers Le Perrier:

"Le marquis a beau leur crier que l'ennemi est perdu, que les gens du Marais vont attaquer en queue, ils n'écoutent rien et continuent à détalier. Transporté de colère le marquis distribue force coups de plat avec son sabre pour en ramener quelques-uns au combat." (33)

Abandonné par les siens, il est tué par un gendarme vers midi, et immédiatement dépouillé de ses vêtements, de ses papiers et de la Lettre de Falleron (34). Il semble qu'il ait été ensuite enterré par les forces de l'ordre. Dans l'affolement général les blancs ne se sont même pas aperçus de sa disparition. Ils reviennent

(31) Montagnon, op. cit., p. 293.

(32) Lettre citée par Montagnon, pp. 309-311. Le faible enthousiasme des tenanciers est aussi attesté par le général Lamarque, qui parle de recrutement forcé: "Quand le tocsin avait sonné, les gardes-chasses, les maîtres d'école, quelques mauvais sujets payés pour cette besogne, parcouraient les fermes et faisaient payer à ceux qui n'avaient pas rejoint un louis, deux louis d'amende...". Cité par B. Lasserre, Les Cent-jours en Vendée, Paris 1906, p. 52.

(33) Ibidem, p. 184.

(34) Ibid. p. 186. La lettre est immédiatement publiée au Moniteur pour décourager et diviser les insurgés.

à la nuit, exhument le cadavre, le transportent au Perrier et le ré-enterrent au cimetière, "au pied de la croix sous une pierre brute" (35). Cette mort marque la fin symbolique de la prise d'armes de 1815. Comme celle de Cathelineau devant Nantes 20 ans plus tôt, la disparition du chef entraîne la dispersion des troupes.

Avec la terreur blanche de la fin de 1815 et du début de 1816 se fait jour chez les ultras un projet de transport généralisé des dépouilles de chefs blancs. Un professeur de Toulouse, ville blanche et romantique, formalise ce désir dans une pétition à la chambre des députés. Il est remarquable que la liste des morts célèbres qu'il est le premier à fournir ait si peu varié depuis:

"O France, rassemble dans des monuments pieux et modestes les ossements vénérables des Cathelineau, des Stofflet, des Lescure, des Bonchamp, des Charette, des La Rochejaquelein ensevelis sans honneur dans les champs fidèles du Poitou, de l'Anjou et de la Bretagne." (36)

Il ne semble pas que le reste du pays ait participé aux exhumations-transferts des cendres, qui restèrent des affaires strictement locales, et il n'est même pas sûr que l'appareil d'état en tant que tel y ait participé. C'est sur l'initiative de sa veuve que la dépouille de Louis de La Rochejaquelein est exhumée à nouveau du cimetière du Perrier pour être transférée à Saint Aubin. Tout est fait pour exalter la mémoire du héros, impressionner les paysans, et accessoirement rappeler leur couardise aux autres chefs blancs. Le retour des cendres comporte 3 services religieux, au Perrier, à Bourbon-Vendée et à Saint-Aubin:

"Le 8 février 1816, au point du jour, les cloches du Marais annoncèrent aux paysans que le héros, qui dormait dans le modeste cimetière du Perrier, allait être exhumé. On accourut de tous côtés. dans l'après-midi le convoi funèbre se mit en marche, remontant vers le Bocage, par les canaux étroits qui quadrillent le pays, puis par les routes mauvaises. Le 10 au matin le cortège innombrable atteignit Bourbon, où l'armée rendit les honneurs. Autour du catafalque ardaient mille bougies... Les restes de Louis traversèrent ensuite l'immense bocage, entre deux haies de soldats Vendéens; ils passèrent aux Essarts, aux Herbiers, aux Quatre-Chemins, à Châtillon. Le préfet des Deux-Sèvres, les sous-préfets de Bressuire et de Beaupréau attendaient à Saint-Aubin-de-Baubigné. L'église fut trop étroite. Après la cérémonie funèbre les soldats, défilant devant le cercueil, déchargèrent leurs armes. Le guerrier fut enterré au bruit de la mousqueterie." (37)

Restée 7 mois au Perrier, la dépouille de Louis devait rester plusieurs lustres au cimetière de Saint Aubin, avant d'être transférée dans le monument familial à Donnissan, Lescure et aux deux La Rochejaquelein, dont la première pierre fut posée par la duchesse de Berry lors de son passage de 1828.

Le transfert des cendres de Louis posait un problème politique, celui de la tiédeur ou de la lâcheté des autres chefs blancs, problème réglé pour une génération au moins à l'avantage des ultras et de la famille La Rochejaquelein. La ques-

(35) B. Lasserre, op. cit., p. 186.

(36) Lafond-Gouzi, Janvier 1816, texte cité dans l'Anjou Historique, 1902, p. 669, et par E. Gabory, loc. cit..

(37) "La gloire et la paix vendéennes" par E. Gabory, RBP, 3ème trim. 1916, p. 169.

tion posée par la dépouille de "Monsieur Henri" était plus complexe, car elle relevait à la fois de la politique et de l'authenticité. La politique d'abord: le généralissime avait-il eu raison d'abord de passer la Loire vers le nord avec son armée, ensuite de la repasser vers le sud en abandonnant son armée en déroute après le désastre du Mans ? Les historiens blancs ne se lassent pas de répéter qu'il n'a en cela fait qu'anticiper sur la conduite de Napoléon à Moscou, et qu'il avait "l'espoir de soulever les hommes encore valides restés en Vendée" (38). Il leur faut pourtant admettre qu'après la virée de Galerne La Rochejaquelein et son adjoint Stofflet étaient repassés en Vendée, laissant sans chefs les milliers d'insurgés qui devaient être massacrés à Savenay:

"Si le courage et le dévouement de Monsieur Henri ne peuvent être mis en cause, il faut bien reconnaître que cette décision était malheureuse et anormale. La place d'un commandant en chef est avec le gros de ses hommes, non à la tête de quelques éclaireurs." (39)

Il est donc permis de voir dans le transfert tardif des cendres de Henri, postérieur de 14 mois à celui de la dépouille de Louis, la reconnaissance implicite de son erreur: l'ardeur au combat manifestée par Louis en 1815 rachetant pour ainsi dire la timidité de son frère en 1793. Il n'est pas sûr d'ailleurs que les contemporains aient jugée condamnable la conduite des chefs abandonnant leur armée défaite. Dans une logique hiérarchique et profondément inégalitaire -et que n'étaient pas loin de partager les bleus- la vie d'un chef blanc vaut effectivement celle de milliers de paysans. L'érection des monuments contre-révolutionnaires le marque assez. Et l'on pourrait peut-être mesurer la pénétration des idées démocratiques chez les générations successives d'historiens blancs à la gêne qu'ils éprouvent devant les actes d'imposture ("l'évêque d'Agra"), de brutalité (Stofflet), d'immoralité (Charette) ou de prudence ("Monsieur Henri") commis par leurs héros.

Mais le problème politique des "mânes" de La Rochejaquelein restait secondaire par rapport au problème de leur authentification. Car la mort du généralissime, marquant symboliquement la fin de la grande armée et de la grande guerre, a été consciemment entourée de mystère par les blancs qui en furent les témoins. Peut-être peut-on partir du texte d'un historien blanc du milieu du XIXème, prétexte à un tableau (bleu ?) de 1889, "La mort de Henri de La Rochejaquelein, 10 pluviôse An II", par A. Bloch:

"A droite de la route de Nuaille à Cholet, La Rochejaquelein en poursuivant un bleu, fut mortellement blessé d'une balle à la tête; son corps fut transporté dans un champ écarté, et précipitamment enseveli... Les Vendéens témoins de cette scène

(38) Montagnon, op. cit., p. 172.

(39) Ibidem, p. 171.

se retirent, gardant le plus profond silence sur une mort qui peut décourager tout le pays." (40)

On trouve dans cette description, postérieure aux faits de près d'un demi-siècle, deux des trois éléments essentiels de la mort du chef blanc: sa témérité juvénile d'une part (il avait 22 ans), le silence fait sur sa mort, donc sur le lieu exact de sa sépulture, de l'autre. Il ne manque que le rôle (détestable) généralement assigné à Stofflet, dont on n'est même pas sûr qu'il ait été sur les lieux. Mais idéologiquement, pour les bleus comme pour les blancs, la mort de "Monsieur Henri" signifie la fin de la direction aristocratique de l'insurrection, le début de la guerre de guerrilla (le "brigandage" ou la "chouannerie" diront les bleus), dirigée par Stofflet le garde-chasse, et Charette, noble certes, mais cadet. A la mort du marquis doit symboliquement assister le garde-chasse des Colbert. Il est vain aujourd'hui de prétendre reconstituer (après deux siècles) les circonstances exactes de la mort de La Rochejaquelein: les sources se contredisent d'un camp l'autre, voire à l'intérieur du même camp, pour des raisons qui tiennent davantage à la situation politique de l'historien qu'à la vérité historique. Ces contradictions démontrent assez l'importance de l'enjeu, c'est-à-dire la possibilité d'authentification des reliques du chef le plus populaire de l'insurrection.

Nous dirons simplement que le 29 janvier 1794 l'ex-général en chef La Rochejaquelein, qui a joint ses maigres forces à celle de Stofflet (quelques centaines d'hommes au total) rencontre un détachement de volontaires républicains à cheval. La précision a son importance, car l'attitude des blancs envers les volontaires est fort différente de celle qu'ils adoptent envers les bleus locaux: ils se contentent généralement de désarmer ceux-là, ils massacrent le plus souvent ceux-ci. Au point que le machiavélisme d'un général républicain le conduit à faire revêtir aux volontaires l'uniforme de la garde nationale locale, pour que les blancs ne leur fassent pas de quartier, donc pour mieux les motiver à combattre (41). La Rochejaquelein charge les bleus, et les met en fuite. Il rejoint un attardé auquel il crie de se rendre. Acculé, le bleu met en joue un compagnon de La Rochejaquelein, puis se ravise à la vue du chapeau décoré du chef et l'abat d'une balle dans le crâne. Le volontaire bleu est alors sabré par les blancs (42). Les versions divergent ensuite, mais leurs contradictions sont révélatrices: il s'agit pour les vendéens de camoufler la mort du chef, soit en l'enterrant à la sauvet-

(40) J. Crétineau-Joly, Histoire de la Vendée militaire, Paris 1840-1842, 4 vol., vol. 2, p. 140.

(41) C.L. Chassin, La Vendée patriote, 1893-1895, vol. 3, p. 108.

(42) "Il poursuivait étourdiment un volontaire qui s'enfuyait dans un chemin creux, environné de fossés pleins d'eau (?). Celui-ci, qui ne voyait aucune issue, se retourna et lui cassa la tête d'un coup de fusil." Chassin, op. cit., vol. 4, p. 285.

te, soit en le défigurant, soit en le faisant passer pour un bleu. Mais les historiens doivent se réserver pour la suite (pour la restauration et le transfert des cendres...) la possibilité de reconnaître cette dépouille et cette sépulture dont il leur faut démontrer qu'elles étaient en 1794 l'une méconnaissable, l'autre introuvable ! De telles exigences idéologiques contraignent les historiens blancs à des contorsions dont ne sont même pas absentes les implications psychanalytiques. Le "brutal Stofflet" par exemple aurait fait déshabiller le cadavre, qui serait resté nu dans le champ sans signe distinctif, et "pour qu'on ne puisse pas le reconnaître il taillada la figure du mort" (43). Une autre version tout aussi ambiguë veut qu'on ait déguisé La Rochejaquelein en bleu:

"Pour le rendre méconnaissable on plaça en hâte une cocarde tricolore à son chapeau, et on l'inhuma dans un champ, voisin de l'endroit où son meurtrier avait été sabré." (44)

Cette proximité spatiale entre les cadavres du chef blanc et du soldat bleu est même poussée au delà: réconciliation posthume des adversaires dans la même fosse:

"Selon certains, Henri de La Rochejaquelein et le soldat républicain qui avait tiré sur lui, tué lui-même peu après, auraient été enterrés dans la même fosse." (45)

On retiendra de cet imbroglio macabre le rôle inquiétant que de nombreux historiens, bleus et blancs, veulent faire jouer à Stofflet: matériellement il dépouille son ancien général de sa cocarde blanche et de son cheval; symboliquement il le dépouille de son identité et de sa qualité de généralissime.

"On creusa, dans l'endroit même, une fosse où l'on jeta les deux cadavres, action qui fut blâmée par la plupart des Vendéens désolés. Stofflet prit aussitôt le cheval du marquis en disant: "Votre marquis n'était après tout qu'un jeune imprudent, ce n'était pas le Pérou !"" (46)

L'historien bleu n'apporte pas ici le moindre commencement de preuve à son assertion. Il lui suffit de déconsidérer "l'imprudence" du marquis par la "brutalité" du garde-chasse. De la même façon la nécessité politique de la restauration commande chez les blancs à l'historicité des faits. Alors qu'ils s'emberlificotent eux-mêmes dans leurs explications, les hagiographes de "Monsieur Henri" n'ont garde d'oublier leur but réel: démontrer que le cadavre exhumé en 1816 est bien le bon, et non pas par exemple celui du volontaire bleu. D'où l'inlassable répétition des conditions de la mort des deux défunts: le blanc seul a eu le crâne fracassé, ce qui permet de le reconnaître 20 ans après, le squelette du bleu "sabré" étant resté intact (47). Le plus extraordinaire est que l'invention

(43) La Tousche d'Avrigny, baron de, in RBP, juillet 1944, p. 99, article commémorant le deux cent cinquantième anniversaire 1794-1944.

(44) R. Valette, "La Rochejaquelein", in RBP, 3ème trim. 1895.

(45) Chanoine Billaud, op. cit., p. 201.

(46) Chassin, op. cit., p. 285.

(47) "En octobre 1816 on trouva, au lieu marqué (?) deux squelettes. L'un portait un trou au front, c'était celui d'Henri." E. Gabory, loc. cit., p. 170. Pour L. Blanchet, op. cit. p. 62, le cadavre aurait aussi été "dévoté en partie par les loups."

des circonstances de la mort de La Rochejaquelein se poursuit en plein XXème siècle, au gré des fluctuations politiques générales, et des luttes internes aux groupes de droite.

C'est ainsi que l'abbé F. Charpentier ne s'embarrasse pas de détails, et démontre avec conviction l'unité qui régnait dans le camp blanc, et l'affection que Stofflet portait à son chef. Il ne conserve (inconsciemment ?) des descriptions antérieures que des détails vestimentaires (48), concédant que La Rochejaquelein avait perdu de sa superbe et se vêtait "presque en paysan". D'après l'abbé il semble être mort dans ce costume:

"Le généralissime aperçut deux Bleus qui allaient être fusillés par les Blancs. "Arrêtez, s'écria-t-il, je vais les interroger !" Aussitôt il s'avança. "Rendez vous, dit-il aux patriotes, je vous fais grâce !" L'un d'eux le coucha en joue et fit feu. Henri, victime d'une générosité peut-être trop grande en ces temps de révolte et de haine, tomba pour ne plus se relever. Stofflet cassa la tête au meurtrier d'un coup de pistolet, et laissa partir son camarade en lui disant: "Va-t-en, Monsieur Henri t'a fait grâce !" Puis la poitrine gonflée de sanglots, il étreignit le corps inanimé de son malheureux chef." (49)

De telles capacités de dramatisation historique ne renvoient pas seulement aux lectures de l'abbé, à sa ré-interprétation du poème hugolien sur le thème "Donne lui tout de même à boire". Elles informent aussi sur sa propre expérience politique (la Commune de Paris, les inventaires) et sur le besoin d'unité au sein du camp catholique-royaliste du début du XXème siècle, donc sur la nécessité de reporter cette unité dans le passé, fallût-il pour cela solliciter les textes. On admirera aussi la transformation de "l'imprudence" en "générosité" excessive, ce qui ne laisse pas d'étonner pour un prêtre, et l'assimilation directe de la guerre de 1794 aux inventaires de 1905, "temps de révolte et de haine". Mais on aurait tort de brocarder l'abbé: l'invention des circonstances de la mort de La Rochejaquelein participe du même programme politique que l'invention de ses reliques et leur mise en valeur architecturale. Affaire d'état pour les blancs et les bleus, cette mort ne saurait être traitée objectivement.

L'abbé Charpentier nous apprend incidemment que les bleus auraient recherché le cadavre, ce qui ne saurait surprendre (50). Et c'est un autre extrémiste de droite, le Baron de La Tousche d'Avrigny, qui nous enseigne, pour le réfuter ensuite avec la plus grande vigueur, que le corps de "Monsieur Henri" aurait été transféré en 1794 aux Herbiers, ville bleue (51). Et pour en terminer avec ce puzzle policier, Gabory fait naïvement état d'un "service solennel pour

(48) "Il n'endossait plus la redingote bleue, ne ceignait plus l'écharpe blanche à noeud d'or, ne se coiffait plus du mouchoir rouge qui le faisait reconnaître entre mille." "De Nuaille à Saint Aubin", RBP, 1907 1er trim., p. 57. L'échec de la guerre de mouvement à direction aristocratique est ici signifié par le changement de costume. En quittant ses signes distinctifs bizarrement tricolores, La Rochejaquelein met son drapeau dans sa poche.

(49) Ibidem.

(50) Ibidem, p. 58.

(51) Loc. cit. p. 97.

les morts , dans l'église des Herbiers" (52). Ce qui signifie sans doute qu'au début de 1816 la famille La Rochejaquelein considérait encore que le corps de Monsieur Henri avait été inhumé (par les bleus) aux Herbiers. Un débat interne à la famille ou aux ultras de la région semble avoir conclu que la cause royaliste gagnerait davantage à un transfert du corps à partir de Nuaille puisque "le service (des Herbiers) fut contremandé, mais l'oraison funèbre a été conservée" (53). En mars 1816 enfin, un mois après celles de son frère, les cendres supposées^{bis} (53) de Henri sont exhumées par les soins de sa belle-soeur, mais ne sont pas transférées à Saint Aubin. On les dépose pendant un an dans l'église Saint Pierre de Cholet, sorte de période probatoire visant à faire oublier qu'elles eussent aussi bien pu se trouver aux Herbiers (54). A la belle saison, en mai 1817, on les transfère à Saint Aubin:

"Une même affluence suivait le convoi. En tête marchait le célèbre Paineau-la-rui-ne, tambour-major des armées catholiques et royales, revêtu de son riche costume, ayant, suivant son habitude, les cheveux et les favoris pendant en longues tresses." (55)

On voit qu'il a fallu 23 ans au corps pour se retrouver dans le caveau de famille. Il lui en faudra 40 à nouveau pour être transporté dans la nouvelle église.

Toute cette comptabilité macabre n'aurait aucun intérêt, si l'authenticité des reliques des chefs ne faisait l'efficace politique de leurs tombeaux. La transcription architecturale de leur sacrifice n'a de sens, tout au moins pour les gens de la restauration, que si leurs cendres "véritables" servent de support à leur mausolée. D'où l'aspect roman policier (Balzac ou Edgar Poe) des fouilles, de la recherche des "tombes approximatives" et des "cendres précieuses". Et lorsqu'un corps est vraiment introuvable, le "cénotaphe", la "pyramide" ou la "chapel-le" remplacent le monument funéraire. Nous proposerons donc la typologie suivante des édifices contre-révolutionnaires: la commémoration individuelle avec sépulture plus ou moins crédible; la commémoration individuelle sans sépulture; la commémoration des masses avec fosse commune; la commémoration des masses sans sépulture.

(52) Loc. cit., p. 169.

(53) Ibidem.

(53 bis) "Pendant toute cette journée (23 mars 1816), les travailleurs firent de nombreuses fouilles sans obtenir de résultat. Ceux qui avaient assisté à la sépulture du jeune héros n'existaient plus et ne pouvaient les renseigner... Enfin on trouva 2 squelettes; à la fracture de l'os frontal de l'un de ces squelettes on crut reconnaître celui de Henri." E. Gabory, RBP, 3ème trim. 1916, p. 176.

(54) Petitfrère, loc. cit., p. 478. On les déposa dans l'église "sous l'autel de Saint Sébastien", certainement pas par hasard.

(55) Gabory, loc. cit., p. 170.

LES "CHEFS"

Commémoration individuelle et sépulture

Le monument de Bonchamps, Saint-Florent-le-Vieil, Maine et Loire

Ce monument est sans doute le plus consensuel de la Vendée militaire: n'a-t-il pas été conçu par un artiste reconnu, républicain "avancé" de surcroît, à la mémoire d'un des dirigeants les moins controversés de l'insurrection, et pour rappeler un "trait" d'humanité (1) dont les Lumières étaient friandes ? Il semble d'ailleurs que la gloire relative de David d'Angers ait renforcé la renommée de Bonchamps. Né en 1788, mort en 1856, David d'Angers semble s'être spécialisé dans les grands programmes idéologiques libéraux avant et après la révolution de 1830. C'est ainsi qu'il semble avoir exécuté les statues de Bonchamps et de Foy à peu près à la même date, vers 1824-1826. Si la commande de Bonchamps était

(1) La marquise de La Rochejaquelein rappelle avec un brin de cruauté que les troupes "réglées" de Bonchamps étaient aussi capables de représailles et de châtiments collectifs. Ainsi lors de l'entrée des blancs à Fontenay le Comte le 25 mai 1793: "Un soldat (bleu) après avoir mis à terre son fusil en criant grâce comme les autres, le reprit sitôt qu'il (Bonchamps) eût passé, tira, lui traversa un bras et la poitrine dans les chairs, et lui fit quatre plaies. Heureusement dans ce moment les soldats (blancs) entraient en foule dans la ville, suivant leurs généraux. Ceux de Bonchamps furieux fermèrent la rue et massacrèrent environ 60 Bleus qui y étaient pour ne pas laisser échapper le coupable." Mémoires, édition de 1889, p. 167.

ultra, celle de la statue du général Foy était libérale, pour ne pas dire crypto-républicaine: général d'empire, blessé à Waterloo, député libéral en 1819 et 1824, Foy s'était acquis une certaine célébrité par ses discours anti-ultras à la chambre. Sa mort fut l'occasion d'une manifestation libérale, et ses enfants furent "dotés par une souscription nationale". L'érection de son tombeau conçu par Vaudoyer (2) au Père-Lachaise, surmonté de la statue de David d'Angers, fut à nouveau l'occasion d'une manifestation d'hostilité au pouvoir. L'inscription proclamée en effet: "Au Général Foy, ses concitoyens". Après 1830 David d'Angers reçut la commande importante au plan idéologique du fronton du Panthéon, rendu "à sa destination primitive et légale". Il est significatif que le programme proposé par David d'Angers ait été approuvé par Thiers (3). La grande entreprise de David d'Angers fut ensuite la production de "500 effigies modelées en cire et fondues en bronze, représentant toutes les illustrations de la première moitié du XIXème siècle" (4). Nous avons déjà indiqué qu'il fut exilé au deux décembre.

La carrière républicaine ultérieure de David d'Angers explique peut-être l'aspect peu militant de la statue de Bonchamps: le héros blessé et brûlant de fièvre lève la main droite pour exiger la grâce des prisonniers bleus. Les inscriptions elles-mêmes sont d'une grande sobriété pour l'époque, deux ans après l'accession de Charles X:

"Ce monument en marbre blanc se compose d'une statue colossale (deux mètres) de Bonchamps, d'un piédestal orné de deux figures en relief, dont l'une représente la religion tenant une croix, et l'autre la France tenant un lys. Des inscriptions en lettres d'or rappellent brièvement le nom, l'âge du héros (33 ans), les lieux où il a combattu (5) et la circonstance qui a inspiré le monument... "Que faire des prisonniers, lui demanda un de ses aides-de-camp ? Les Bleus détruisent tout. Grâce, grâce, je le veux, dit-il se soulevant à demi"... David a représenté Bonchamps à moitié étendu, dans une position qui rappelle celle du gladiateur mourant." (6)

La statue de Bonchamps semble avoir joui d'une assez grande célébrité pendant tout le XIXème siècle. Elle fut exposée à Paris en 1824, et considérée comme novatrice. Pierre Larousse parle de la "hardiesse qu'il y a à traiter un sujet aussi moderne" et cite approuvativement un critique du Salon de 1825: "il a réussi à faire la poitrine nue, sans laquelle il n'y a pas de sculpture". Une réduction (20 cm x 20) de bronze du monument est au Louvre, et une tête de Bonchamps en bronze au musée de Saumur (7).

(2) Voir Hauteceur, Histoire de l'architecture classique en France, tome VI, p. 35.

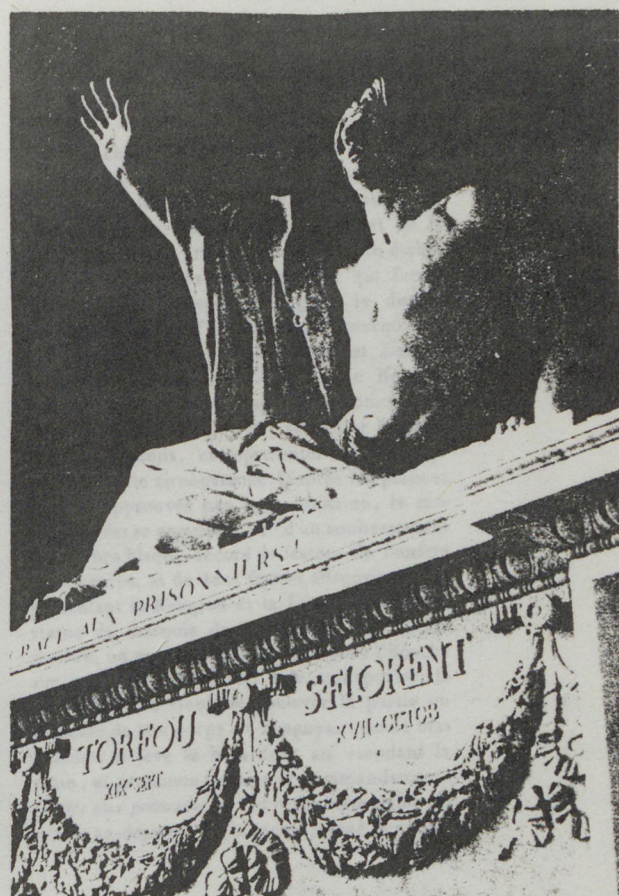
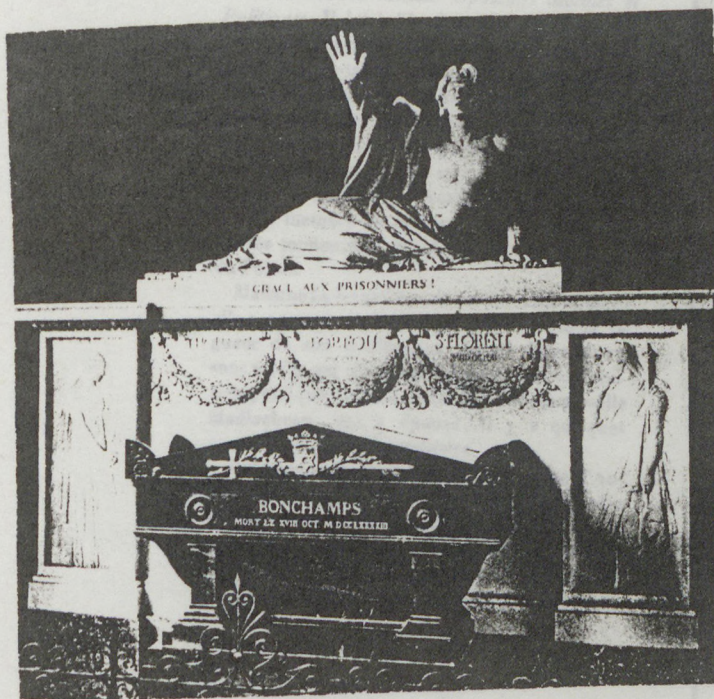
(3) "Les partis de droite furent scandalisés par la présence sur le fronton de personnages aussi disparates (?) que Malesherbes, Mirabeau, Monge, Fénelon, Manuel (député libéral de Vendée !), Carnot, Berthelot, Laplace, David, Cuvier, Lafayette, Rousseau, Voltaire et Bichat." Hauteceur, Ibidem, p. 35.

(4) Larousse du XXème siècle.

(5) "Thouars, 5 Mai, Torfou, 19 septembre, Saint Florent, 17 octobre".

(6) Pierre Larousse, Dictionnaire... du XIXème.

(7) Les traces des guerres..., op. cit., pp. 28-29.



Monument funéraire à Bonchamps, abbatale de Saint Florent-le-Vieil, Maine et Loire, par David d'Angers, inauguré le 11 juillet 1825. Le cénotaphe au pied du monument serait une adjonction tardive,¹ souligne l'ambiguité du statut de l'ensemble et renvoie aux controverses des années 1880: le corps du héros est-il réellement présent ?



M. La Revellière n'a publié qu'un petit nombre d'écrits; la plupart se trouvent réunis avec divers ouvrages de son ami Leclerc de Chalennes, dans un recueil intitulé *Opuscules Morales et Politiques*. Il lut à l'Institut des réflexions sur le culte et les cérémonies publiques; les prologomènes d'un traité de morale et quelques mémoires historiques sur la Vendée. La plupart de ces travaux sont restés manuscrits, ainsi que des mémoires sur sa vie publique et privée qui ne doivent paraître qu'à une époque qu'il a désignée. Le recueil de l'Académie Celtique dont il était membre lui doit aussi des dissertations sur les monuments druidiques et sur le patois du Poitou.

Madame La Revellière, sa veuve, existe encore; elle a conservé dans un âge avancé toute la vigueur de son intelligence. Leurs descendants sont un fils qui n'a rempli jusqu'ici aucune fonction publique, et une petite-fille, Mademoiselle Maillocheau, qui a épousé, il y a quelques années, M. David le statuaire.

Deux ans après le voyage de la duchesse d'Angoulême à S.-Florent, fut inauguré dans cette ville le mausolée de Bonchamps. Dès le mois de mars 1817, Louis XVIII avait approuvé le vœu formé par les Vendéens d'élever dans l'église de S.-Florent-le-Vieil un monument à l'un de leurs

qu'ajoutèrent les soldats: Bonchamps l'ordonne). 3.^e d'un sarcophage en marbre noir orné de l'épée et des armoiries du général.

Dans le rapport de la commission j'ai remarqué ces mots qui confirment parfaitement l'opinion que j'ai émise plus haut sur la nature du talent de M. David. « . . . Quant à l'expression de la tête, laissons notre jeune statuaire se pénétrer du sujet qu'il traite: que son génie, dégagé de toute influence, l'enflamme au souvenir de l'acte de vertu héroïque et chrétienne qu'il est appelé à reproduire sur le marbre; il sera lui-même le critique le plus sévère de cette partie de son ouvrage. Nous lui ferons remarquer seulement que les traits qu'il modèle sont ceux d'un homme dont le danger et la douleur n'altèrent jamais le caractère, et qui porta sur son front et dans toutes les habitudes de la vie la plus grande sérénité et la gaieté la plus inaltérable. Ces détails ne seront peut-être pas inutiles à celui dont le talent peut ajouter au sujet héroïque ce type particulier que l'on connaît dans les arts sous le nom de ressemblance historique. » Voici encore une phrase de ce rapport: « Le pays qui a donné naissance à Bonchamps doit être fier de voir un de ses enfants se charger de la noble tâche d'élever un monument à la gloire du général angevin »

premiers chefs, qui, dans un temps d'exaltation, avait allié le dévouement, le courage à la clémence et à la douceur. Une souscription fut ouverte par un avis publié le 2 juillet de la même année; un arrêté de la préfecture établit une commission de dix membres, qui furent MM. le préfet, l'évêque d'Angers, le duc de Brissac, le comte d'Autichamp, le marquis de Senonnes, Soyer, de Civrac, de Buzelet, Delisle, recteur de l'académie d'Angers, de Bouillé, gendre de M. de Bonchamps. Cette commission devait examiner les projets, surveiller l'emploi des souscriptions, et représenter les souscripteurs en toute circonstance. D'après les plans et dessins approuvés par la commission, le monument dut se composer: 1.^o d'un soubassement en marbre blanc, décoré de festons de lauriers et de cyprès, et de deux figures allégoriques représentant la Religion et la France; 2.^o de la statue du marquis de Bonchamps, du même marbre, un peu plus grand que nature (couché sur un brancard qui sert à le transporter; le héros vendéen vient de soulever la partie supérieure de son corps en s'appuyant sur le bras gauche; il lève le bras droit en étendant la main, et prononce ce dernier commandement: *Grâce aux prisonniers!* Cet ordre mémorable est gravé au-dessous du brancard, avec ces mots

Ce monument fut inauguré le 12 juillet 1825: la statue et les bas-reliefs sont de M. David; les autres parties ont été exécutées sur les plans et sous la direction immédiate de M. Leclerc, architecte de Paris. Outre le marbre blanc fourni par le gouvernement, le mausolée a coûté 29,062 francs, somme fournie par les souscriptions de la Cour, par des souscriptions particulières et par les allocations successives de cinq sessions du conseil général de Maine et Loire depuis 1819 jusqu'en 1825 inclusivement. Il est placé derrière le maître-autel de l'église abbatiale de S.-Florent-le-Vieil, entouré d'une grille de fer.

Il n'existait pas de portrait connu du marquis de Bonchamps: M. David interrogea M.^{me} de Bonchamps, quelques personnes qui se souvenaient des traits du général, et la figure de M.^{me} de Bouillé qu'on disait lui ressembler beaucoup; le reste M. David devait l'imaginer, d'après le personnage que le général avait joué sur le théâtre de la première Vendée, et les paroles qu'il prononça dans ses derniers moments.

Les monuments à Cathelineau, Saint-Florent-le-Vieil et le Pin-en-Mauges

Le monument de Bonchamps à Saint Florent a été protégé du vandalisme bleu ou philippiste par toute une série de facteurs: l'aura du héros, la renommée libérale de David d'Angers, la prudence des autorités du dernier ministère de Louis XVIII qui imposèrent sa construction à l'intérieur de l'église:

"Les écrivains royalistes ont accusé les Bourbons de n'y avoir pas pris la part dont la reconnaissance leur faisait un devoir. L'autorisation, disent-ils, fut lente à venir pour l'érection du monument de Bonchamp, et ce monument ne put être élevé sur le terre-plein qui domine la Loire; on dut le placer à l'intérieur de l'église; on craignait d'irriter les passions, de rompre le calme retenu (sic) à grand peine." (8)

Les divers monuments à Cathelineau quant à eux ont connu une histoire plus mouvementée. Non que la personnalité de ce dernier ait été plus contestée que celle de Bonchamps. Mais la participation des nombreux Cathelineau à toutes les tentatives ultras ou contre-révolutionnaires du XIXème siècle devait conduire à la destruction de la statue publique du généralissime vendéen, et à un repli des monuments commémoratifs sur la sphère privée du tombeau de famille ou de l'église du Pin-en-Mauges.

Né au Pin en 1768, maçon et voiturier, membre et père de familles nombreuses, Jacques Cathelineau était sacristain de sa paroisse. La légende veut qu'il ait été en train de cuire le pain de la famille (9) lorsque les jeunes paysans qui avaient refusé la conscription à Saint Florent et malmené les autorités républicaines, déclenchant ainsi l'insurrection, traversèrent sa bourgade en regagnant leurs métairies. L'évènement semble l'avoir conscientisé, et il prit la tête d'une bande qui s'empare de Jallais et Chemillé à la mi-mars 1793 (10). La propagande ultra du début du XIXème siècle a créé autour de Cathelineau, seul dirigeant populaire d'une insurrection essentiellement paysanne, un mythe pieusement entretenu de nos jours encore:

"Il réunit quelques compagnons et les conduit prier à l'église avant d'abattre le drapeau tricolore qui flotte sur le clocher. Après ces deux gestes symboliques il réclame aux femmes et aux enfants qui ne peuvent combattre de prier pour le succès de leurs armes." (11)

(8) E. Gabory, "La gloire et la paix vendéennes", RBP, 3ème trim. 1916, p. 176.

(9) Voir le tableau de J.H. Sauzeau, "Les vendéens demandent à Cathelineau de prendre la tête de l'insurrection", 1900, Musée de Niort.

(10) L. Blanchet, La Vendée militaire, s.l.n.d., p. 54.

(11) Nantes et la Vendée militaire, par D. Costa, Paris 1967. Le même auteur n'hésite pas à parler du "juif Deutz", dénonciateur supposé de la duchesse de Berry.

Après la prise de Saumur par les blancs, Cathelineau est élu général en chef de l'armée catholique et royale. Cette élection semble dûe en partie à la rivalité des dirigeants nobles entre eux, qui finirent par se mettre d'accord sur la candidature d'un roturier. Michelet en fait un "aventurier plébéien" qu'il oppose évidemment aux "nobles hautains", et prétend que "dans la contre-révolution il représentait encore la révolution et la démocratie" (12). Très pieux, bon orateur, bon chef de guerre, tous les témoignages de l'époque s'accordent sur "l'ascendant" qu'il exerçait sur les bandes paysannes: on l'appelait "le saint de l'Anjou". Blessé près de la place Viarme à Nantes le 29 juin, il est transporté dans les bagages de l'armée blanche et meurt à Saint Florent le 14 juillet 1793 (13).

Il fut inhumé dans le cimetière de Saint Florent, tandis que ses trois frères et les autres membres de sa famille morts au combat devaient être enterrés au cimetière du Pin-en-Mauges, bourgade dont ils étaient originaires. Il en est résulté une confusion entre ces deux "hauts lieux" de la Vendée militaire, voire une ambiguïté sur la présence réelle du corps du chef dans telle ou telle sépulture, comme c'est aussi le cas pour Bonchamps. Mais l'ambiguïté est aussi partiellement voulue et entretenue, puisqu'elle permet aux ultras du début du XIXème siècle, puis à l'extrême-droite légitimiste sous le second empire et la troisième république d'entretenir l'équivoque sur la continuité du combat royaliste, symbolisée par la permanence dans le sacrifice de la famille Cathelineau et à un moindre degré de la famille Charette. Des Cathelineau ont combattu et sont parfois tombés dans les événements suivants: la grande guerre de 1793; l'insurrection de 1815; le soulèvement de 1832; les brigades internationales ultras en Espagne de 1833; l'équipe des "zouaves pontificaux" de 1860 qui voulaient défendre les états du pape; la constitution en 1870 du "corps de volontaires de l'Ouest" qui s'illustrèrent à Patay contre les Prussiens (14). On ne s'étonnera pas d'apprendre que "le Baron Général de Charette" avait "consacré les zouaves au Sacré Coeur de Jésus", et qu'il participa à la souscription de la basilique de Montmartre (15).

Il faut donc attendre 33 ans après la mort de Cathelineau, le 4 Juillet 1826, sous le règne de Charles X, pour que la première pierre du socle de sa statue soit posée au Pin-en-Mauges sur la place de l'église (16). L'inauguration a lieu le 9 août 1827. Contrairement à celle de Bonchamps, la statue du saint de l'Anjou revêt un aspect essentiellement militant: Cathelineau est représenté debout et fortement armé (un sabre à la main, un pistolet à la ceinture) en train de haranguer ses troupes. De la pointe du sabre il montre l'inscription "Dieu et le Roi" gravée sur la base d'un calvaire dont il tient la croix de l'autre main. Il a déposé son chapeau au pied de la croix et arbore le sacré-coeur sur sa re-

(12) Cité par Pierre Larousse, Dictionnaire...

(13) Sur la bataille de Nantes voir D. Costa, op. cit., N° 152 du catalogue.

(14) Les traces des guerres..., op. cit., p. 48.

(15) Ibidem.

(16) Petitfrère, loc. cit., p. 478.

dingote. La statue était due à Dominique Molknecht (ou Malknecht) né à Gröden dans le Tyrol en 1793, mort à Paris en 1876, et fixé à Nantes dans les années 20 où il réalisa notamment la statue de Louis XVI. La statue de pierre de Cathelineau n'est restée en place que 4 années, de l'inauguration de 1827 "en présence du Général Sapinaud représentant le Roi Charles X" à l'été 1831. Avant même l'insurrection de la duchesse de Berry il semble en effet qu'elle ait servi de symbole et de point de ralliement légitimiste. C'est en tant que telle qu'elle est renversée par la troupe de ligne philippiste (sinon bleue) en 1831:

"Au Pin-en-Mauges une algarade entre la troupe et les fidèles de la duchesse de Berry s'étant achevée par la mutilation de la statue de Cathelineau, le préfet ordonne son transfert dans une chapelle au fond du cimetière, et fait effacer les noms des Vendéens tués au combat que l'on avait gravés sur les 32 piliers du mur en hémicycle autour de la statue." (17)

Une copie en plâtre plus tardive (vers 1840 ?) surmonte "le tombeau des Cathelineau dans la Chapelle du Couvent de Saint Florent-le-Vieil" (18). Le plâtre original de Molknecht est au musée d'Angers, une terre cuite au musée du Puy. La confusion qui entoure les sépultures s'explique par la poursuite de la lutte anti-bleue pendant tout le XIX^{ème} siècle, et par le rôle éminent qu'a pu y jouer le nom des Cathelineau. Patronyme populaire, fort répandu dans la région, il résumait pour ainsi dire la piété et l'attachement carliste supposé des masses rurales. En mai 1832 le fils du premier commandant en chef de l'armée catholique et royale participe au soulèvement. Fait prisonnier à la Chaperonnière près de Beaupréau, il est exécuté sommairement par un détachement du 29^{ème} de ligne (19). S'ensuit un transfert de son corps à Saint Florent, qui joue décidément le rôle de Panthéon légitimiste, et la construction, au pied de la réplique en plâtre de la statue de son père, d'un double tombeau de style vaguement gothique. Il semble qu'une nouvelle translation des corps ait eu lieu à la fin du XIX^{ème} siècle, avec celui du petit-fils de Jacques, en direction du Pin-en-Mauges. Mystère des reliques vendéennes, encore entretenu dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, pour des raisons idéologiques respectables certes, mais qui ne facilitent pas le travail de l'historien. Comment une "chambre" a-t-elle pu brûler avec la "ville" et la "pieuse maison" en réchapper ?

"Prendre la rue J. Cathelineau (à Saint Florent), vous verrez à 100 mètres à droite une plaque: "Dans cette pieuse maison est mort le 14 juillet 1793, J. Cathelineau, le Saint de l'Anjou". C'est l'école libre des filles. La chambre où il mourut a été brûlée, comme toute la ville d'ailleurs. Une petite chapelle a été construite à l'endroit présumé de sa mort. Un modeste mausolée contient une part (?) de ses restes. D'autres (?) sont gardés à l'église du Pin-en-Mauges." (20)

(17) Petitfrère, loc. cit., p. 482. Voir aussi E. Gabory, loc. cit.: "Le 14 juillet 1827 eut lieu la pose de la première pierre. Cette oeuvre votive due à l'académique sculpteur Molknecht est imposante, mais sans vie. Cathelineau en costume paysan (?) montre d'une main le ciel, l'autre tient l'épée nue... La statue fut renversée en 1832, et recueillie dans une propriété privée." Les royalistes se proposaient de la ré-ériger en 1896, mais en furent empêchés par les "autorités".

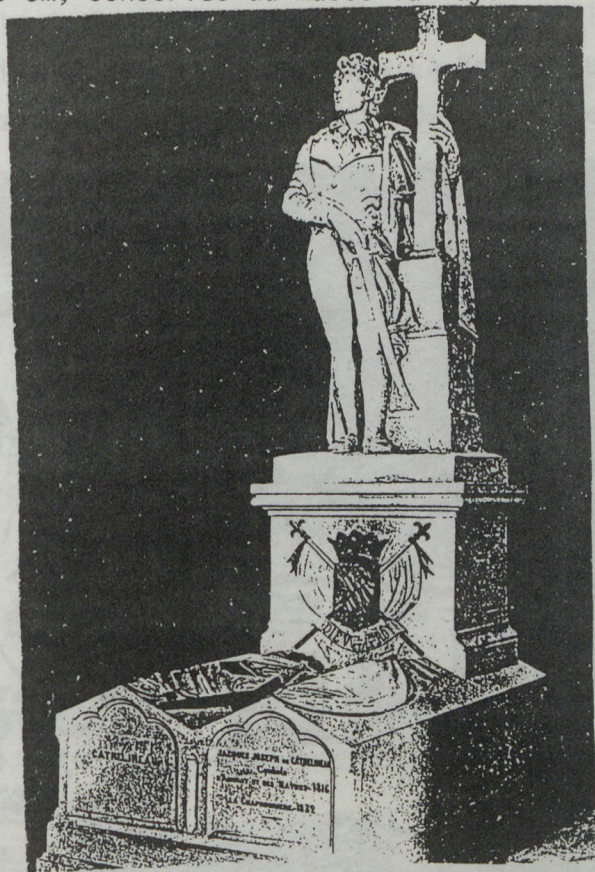
(18) Traces..., p. 30.

(19) Montagnon, op. cit., p. 334.

(20) Blanchet, op. cit., p. 60.



"Cathelineau debout près d'une croix", par Molknecht, 1825-26. Terre cuite, hauteur 30 cm, conservée au musée du Puy.

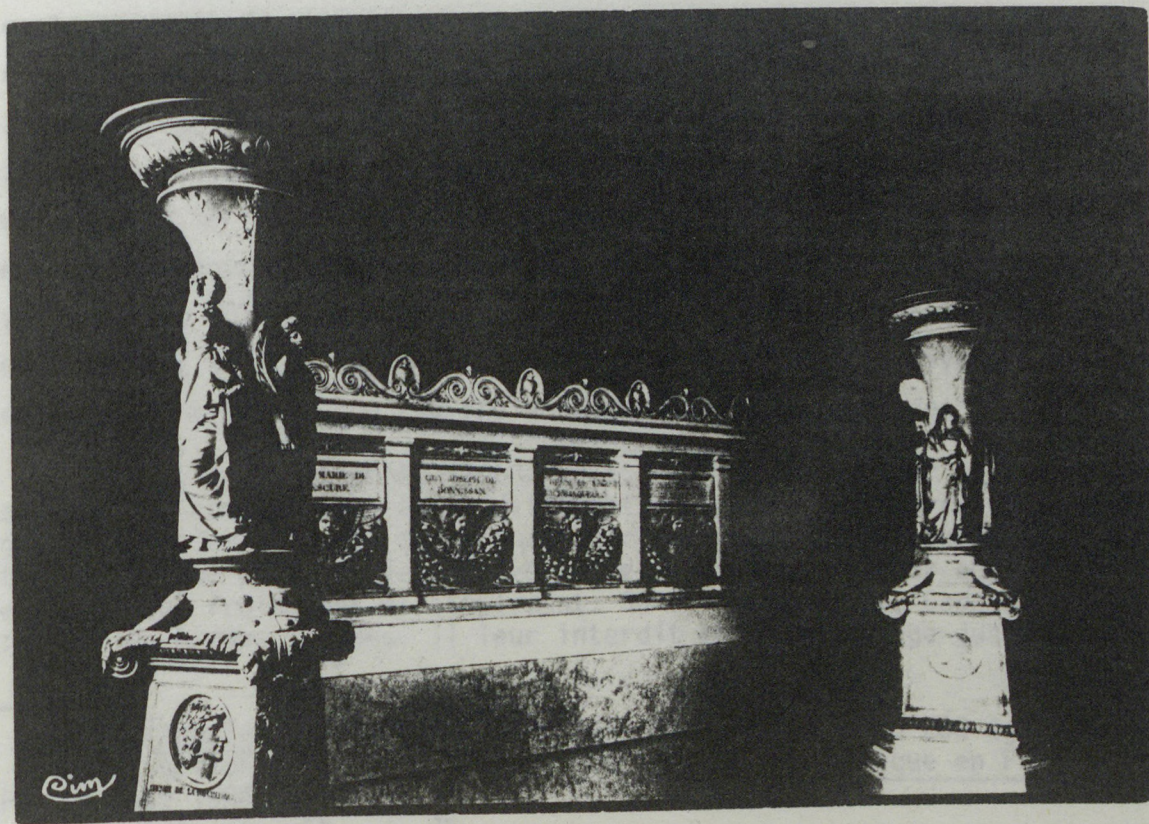


Le tombeau double des Cathelineau, Saint Florent, statue en plâtre d'après l'original de Molknecht. La "sépulture" de Cathelineau à gauche semble plus symbolique que réelle et ne porte que son patronyme. Celle de son fils (annobli) à droite mentionne les "combats d'Aizenay et des Mathes 1816" qui se sont en fait déroulés en 1815, et sa mort à la Chaperonnière en 1832.

Monument de la famille La Rochejaquelein, Saint Aubin de Baubigné, Deux-Sèvres

La présence réelle des restes de Bonchamps et de Cathelineau dans leurs tombeaux respectifs laisse subsister comme un doute. Nous avons vu qu'il en allait de même pour les mânes de Henri de La Rochejaquelein à Saint Aubin. Mais comme il ne s'agit pas ici d'enquête policière mais d'analyse idéologique, il faut immédiatement ajouter que la présence du corps dûment authentifié d'un membre de la famille du héros, héros lui-même, peut servir de support au culte d'une dépouille antérieure dont le statut reste suspect. C'est ainsi que le cadavre de Cathelineau le jeune sert de caution à celui de son père, ou que le corps de La Rochejaquelein cadet légitime celui de son aîné. Les corps des frères Larochejaquelein à leur tout cautionnent l'absence-présence de la dépouille de Lescure, premier mari de la marquise de La Rochejaquelein, et de Donnissan son beau-père. La caractéristique majeure du monument de Saint Aubin est donc d'être un Panthéon familial où les dépouilles (ou l'absence de dépouilles) des uns et des autres renforcent mutuellement leur valeur.

Après le transfert des corps de Louis (1816) et Henri (1817) au cimetière de Saint Aubin, la duchesse de Berry posa en juillet 1828 la première pierre d'une "chapelle funéraire en l'honneur des deux La Rochejaquelein, de Lescure et de Donnissan" (21). Les travaux semblent s'être déroulés avec quelque lenteur, puisque



Saint Aubin-de-Baubigné, 79. "Remarquable Tombeau de Marbre blanc élevé à la mémoire des chefs vendéens, De Lescure, De Donnissan, et Henri de La Rochejaquelein". Louis a été oublié...

(21) Traces des guerres..., op. cit., p. 37.

les corps des "généraux vendéens" ne seront transportés dans le monument, lui-même érigé dans la "nouvelle église" de style néo-gothique (22) qu'en décembre 1857. Le monument sera à nouveau "amélioré" en 1883. Il semble que dès l'origine il se soit agi d'une affaire familiale, la fortune de la marquise (morte à Orléans en 1857) puis de Auguste de La Rochejaquelein, qui avait épousé la veuve Talmond, ayant suffi à couvrir les frais, sans intervention directe de l'appareil d'état. Ce monument privé a été complété à la fin du XIXème siècle par une statue de Falguière, sur le bord de la route en direction des Aubiers, représentant Henri de La Rochejaquelein, et qui "exprime admirablement la fougue irrésistible, l'élan chevaleresque de ce généralissime de 22 ans" (23).

Le monument à Georges Cadoudal, Kerléano, Ille-et-Villaine

Bonchamps, les Larochejaquelein ou Cathelineau avaient été tués au combat ou étaient morts peu après de leurs blessures. Les familles ne se préoccupèrent vraiment des corps qu'après 1815. Il en va un peu différemment de la dépouille de Cadoudal, guillotiné le 25 juin 1804 à Paris, place de l'Hôtel de Ville, et dont le corps et la tête furent officiellement restitués à la famille. Né à Kerléano en 1771, fils d'un gros paysan, il se rallie dès 1793 à la cavalerie blanche de Stofflet. Après le désastre de Savenay il se replie sur sa région d'Auray, où il dirige la guerrilla des chouans jusqu'à la pacification générale de 1801. Sans revenir sur la confusion (touristique ou idéologique ?) entretenue entre la Vendée et la chouannerie, il faut noter une différence de nature entre l'armée catholique et royale et les bandes chouannes. Alors même que les bleus traitaient les blancs vendéens de "brigands", ils leur reconnaissaient quelques motivations politiques. La chouannerie quant à elle s'apparentait davantage au brigandage, et ne jouissait pas en 1815 d'un prestige considérable. Les hagiographes de Cadoudal mettent l'accent sur les "principes communs" et les méthodes diverses de la Vendée et de la chouannerie, et sur "la froide détermination de Georges":

"Les Vendéens et les Bretons étaient frères; mais seulement par les principes qui les armaient en commun. Tout était différent entre eux. La guerre de Vendée fut une guerre de défense, celle de la Chouannerie une guerre de représailles (?). N'attendant aucune pitié de leurs adversaires, les Chouans leur appliquaient la peine du talion, froidement et simplement. Sa décision prise, Cadoudal appela aux armes tous les hommes valides. Il leur interdit même le mariage jusqu'à la fin de

(22) Dans les Annales Archéologiques de 1852 Didron mentionne 200 églises gothiques en construction. Voir Architecture gothique et néogothique en Pays de Loire, ARDEPA, Nantes, 1984, p. 48.

(23) L. Blanchet, op. cit., p. 72.

la guerre, et donna l'exemple... Il a ses tribunaux volants, ses juges et leurs exécutions silencieuses. Tous les traîtres sont punis." (24)

Après la pacification Cadoudal complote à Paris contre le Consul avec Pichegru et Moreau. Il est alors arrêté, jugé et exécuté. Selon l'usage la tête du supplicié est placée dans le cercueil entre les jambes. La dépouille semble avoir été conservée une dizaine d'années à Paris, avant d'être restituée à la famille:

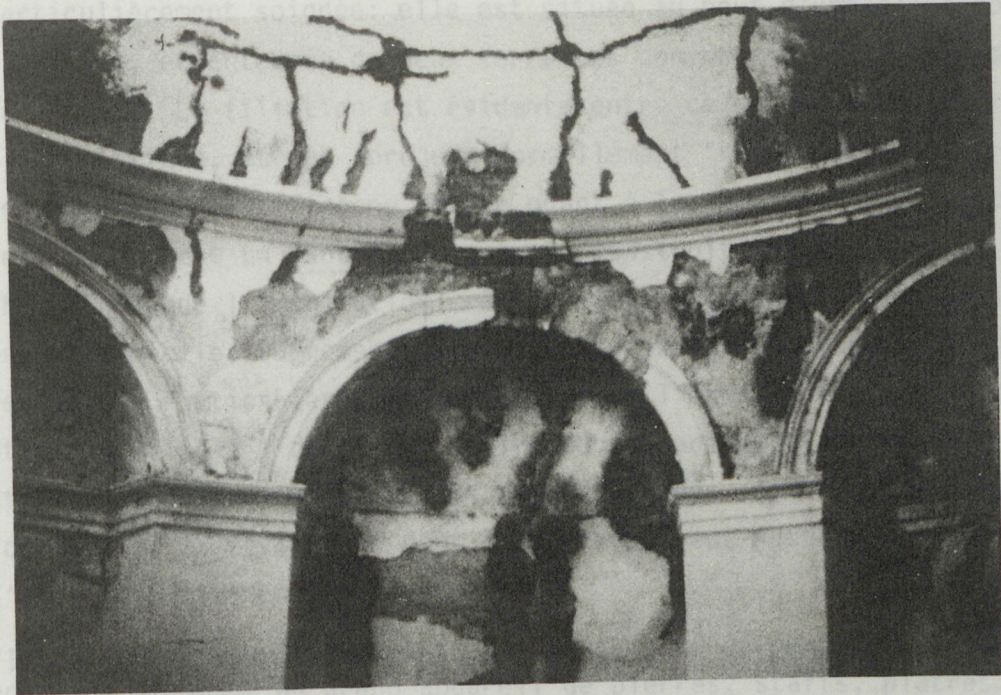
"Cruelle jusqu'au bout la police impériale fit porter à l'amphithéâtre de dissection le corps de Cadoudal, et le baron Larey, Inspecteur Général du Service de Santé prit possession de son squelette. En 1814, il le remet à la famille. Un service solennel dont Louis XVIII assura les frais fut célébré à Paris, et la dépouille du héros breton fut transportée à Kerléano où s'éleva par souscription publique une chapelle funéraire, sorte de réduction du Panthéon." (25)



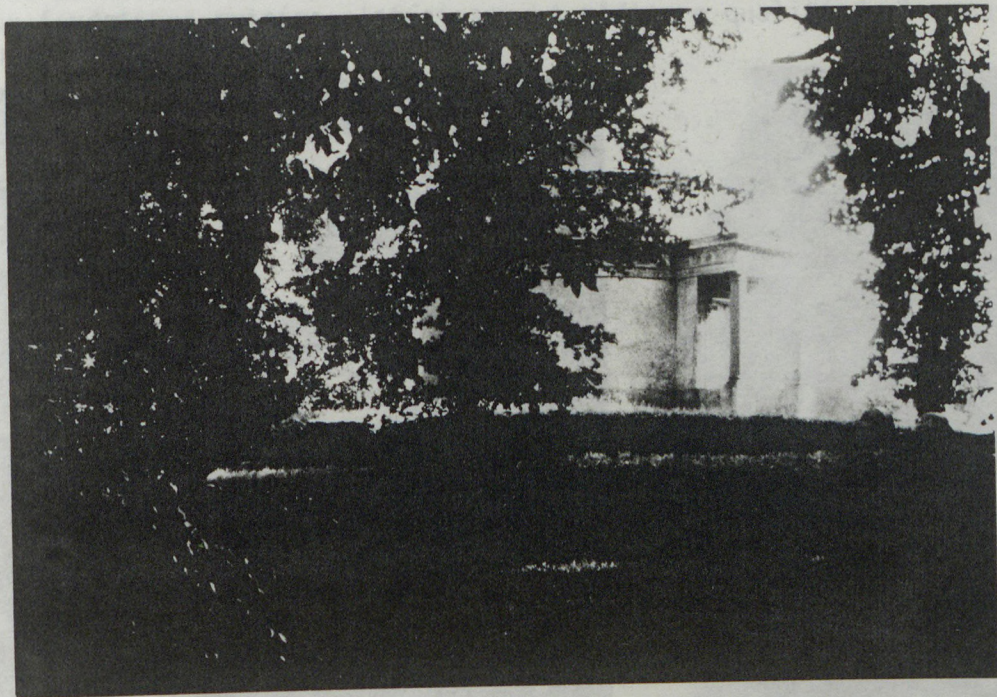
Kerléano, entrée du monument à Cadoudal, vers 1820.

(24) E. Béraud, "Georges Cadoudal et les siens", RBP, 1er trim. 1929, pp. 4-5.
(25) *Ibidem*, p. 15.

Cette chapelle funéraire néo-classique aurait appartenu à l'état (car construite par souscription nationale et par des subventions publiques) jusqu'en 1852 lorsque Napoléon la donna à la famille. Elle est aujourd'hui assez délabrée.



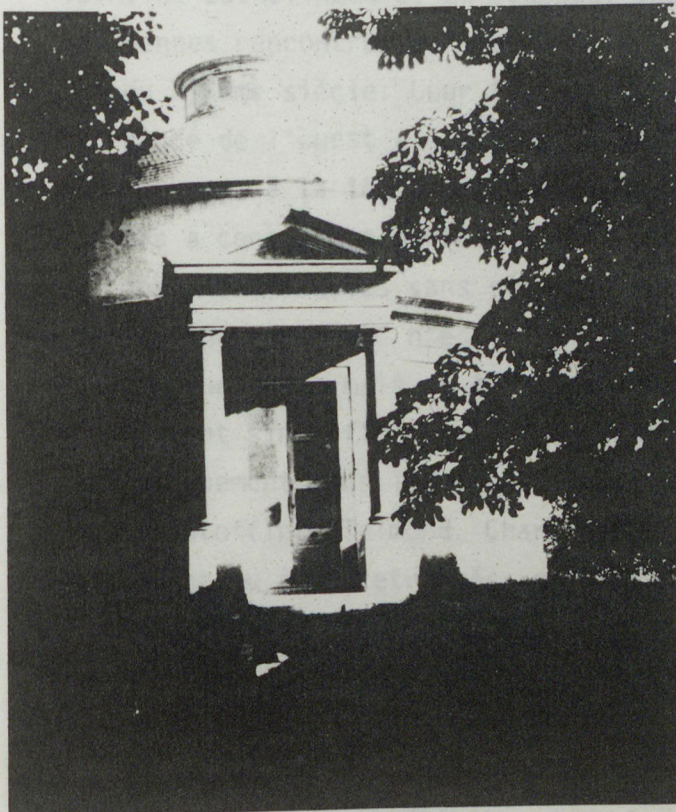
Monument de Cadoudal, intérieur, état actuel.



Monument de Cadoudal, extérieur, aspect actuel

Le bâtiment est d'une extrême simplicité: sur plan centré intérieurement percé de niches peu profondes, il est précédé d'un portique "monumental" de deux colonnes, et couvert d'un dôme à lanternon. La mise en scène de la chapelle semble avoir été particulièrement soignée: elle est située au bout d'une allée bordée de deux rangs d'ormeaux, et entourée de deux terrasses concentriques plantés de quelques cyprès survivants. La filiation est évidente entre ce monument contre-révolutionnaire au plan politique, et les projets formellement "révolutionnaires" de Boullée ou de Ledoux. Mais la différence éclate quant à la taille et au financement: le monument de Cadoudal est un Panthéon de poupée construit à la va-vite de matériaux bon marché. Alors que l'imagination créatrice des architectes visionnaires partait d'une base matérielle (largement mythique) assise sur le despotisme éclairé ou sur les ressources "nationales", l'imagination de l'architecte inconnu de Kerléano (peut-être Caristie ?) a dû se satisfaire de la manipulation du plâtre et du staff. Le style se survit à lui-même dans des conditions socio-économiques radicalement transformées par la révolution dont le bâtiment veut justement exorciser le souvenir. L'avenir du bâtiment reste sombre:

"Il ne fut malheureusement pas entrepris avec des moyens suffisants: maçonneries enduites simulant un grand appareil de pierres, staffs, plâtres: leur résistance est aujourd'hui très sérieusement altérée. Des lézardes zèbrent les murs et la coupole; bandeaux et corniches se disloquent; les terrasses de terre ne sont plus qu'à peine contenues par les murs affaiblis par l'humidité; l'escalier désorganisé aux fondations ruinées s'affaisse. La médiocre qualité de la construction se paye aujourd'hui très cher." (26)



Monument à Cadoudal: la façade et l'escalier "désorganisé"



Monument à Cadoudal: le lanternon et la coupole zébrés de lézardes.

Commémorations individuelles sans sépulture

Nous venons de voir à propos des monuments de Bonchamps, des la Rochejaquelein, de Cathelineau et de Cadoudal les problèmes d'authentification des reliques vendéennes rencontrés par les ultras ou plus généralement les légitimistes du début du XIXème siècle. Leur tentative de quadrillage idéologico-architectural de la France de l'ouest a été pour le moins entravée par le passage du temps, l'incertitude quant à la légitimité des dépouilles, et une certaine prudence politique qui les a contraints parfois à renoncer à la commémoration publique. Les commémorations individuelles sans sépulture ne relèvent pas de la même problématique: la présence des "restes" n'est plus à l'origine du monument, et il ne s'agit plus de célébrer un corps mais un évènement. On verra que la tâche monumentale en est singulièrement simplifiée. Les commémorations individuelles sans sépulture regroupent schématiquement tous les chefs blancs guillotisés ou fusillés pendant la grande guerre (Stofflet, Talmond, Charette, d'Elbée) et dont les corps mis à la fosse commune n'ont pu être retrouvés, quelles qu'aient été par ailleurs les capacités d'invention de reliques manifestées par les ultras vendéens sous la restauration. On remarquera par ailleurs que tous ces chefs sont contestés au sein même du légitimisme: Stofflet et Charette pour leur "cruauté" supposée et pour leur incapacité à s'entendre, Talmond pour son "étourderie", d'Elbée pour son absence de "charisme" et sa propension à la défaite. Nous leur adjoignons les monuments élevés sur le lieu de leur mort ou de leur capture à Henri de La Rochejaquelein, Louis de la Rochejaquelein et Charette. Le monument à Marigny, fusillé par les blancs, représente un cas à part.

La pyramide de Stofflet à Maulévrier, 49

Comme Cathelineau, Stofflet était d'humble origine. Mais à la différence du maçon-voiturier-colporteur qui représente "le peuple" de l'insurrection, Stofflet symbolise les bandes armées des nobles qui leur permettaient de tenir le pays avant comme pendant l'insurrection. Tout d'abord Stofflet n'était pas vendéen, ni même français, mais souabe. Ex-sous-officier à Lorraine-Infanterie, il aurait sauvé la vie du comte Colbert de Maulévrier qui achète son congé pour en faire son garde-chasse dans son domaine d'Anjou (1). Il prend la tête des conscrits de Yzernay qui refusent d'aller tirer au sort à Cholet au printemps 1793, et participe à tous les combats de la grande armée. Il retransverse la Loire avec La Rochejaquelein après la virée de Galerne et continue la guerrilla dans la région de Châtillon-Mauléon, centre des domaines de son maître Colbert, qui avait prudemment émigré. Brutal, dur, Stofflet a fait fusiller Marigny, arrêter Talmond, et aurait humilié Henri de La Rochejaquelein en lui offrant (ou en lui prenant ?) un cheval, avant de défigurer son cadavre à coups de sabre. Il s'était constitué une garde de chasseurs allemands déserteurs, "les Vengeurs de la Couronne", mercenaires qui jouaient le rôle de troupes de choc. Son repaire était la forêt de Vezins, où il poussait les paysans à se réfugier, à côté de Châtillon-Mauléon, la seule bourgade de quelque importance occupée par les blancs pendant près de six mois, à côté du fief de d'Elbée (Beaupréau) des Colbert (Maulévrier) et du village des Aubiers. Stofflet est un personnage dont même les ultras ne savent trop que dire: il s'empare à la mort de La Rochejaquelein du "commandement en chef que personne n'osait lui disputer" (2), instaure la conscription obligatoire des paysans pour l'armée blanche (hommage à la République !) imprime du papier-monnaie avec cours forcé. Après avoir passé une convention avec Charette et Marigny, il fait fusiller Marigny, et, poussé par l'abbé Bernier, cherche à perdre Charette. Il négocie avec les thermidoriens l'accord de Varades du 2 mai 1795 qui mettait fin aux combats. Il obtient deux millions-or et le droit de garder 2.000 hommes en armes (3). Nommé Lieutenant Général par le Comte d'Artois, il reprend les armes après le débarquement de Quiberon en juin 1795. Pris à Chemillé le 23 janvier 1796, il est fusillé le 25 juin à Angers. Comme celui de la plupart des suppliciés de l'époque révolutionnaire son corps disparaît après quelque temps (3 bis).

Il semble que Stofflet ait assumé pendant le soulèvement le rôle du mercenai-

(1) D. Costa, op. cit., N° 222 du catalogue.

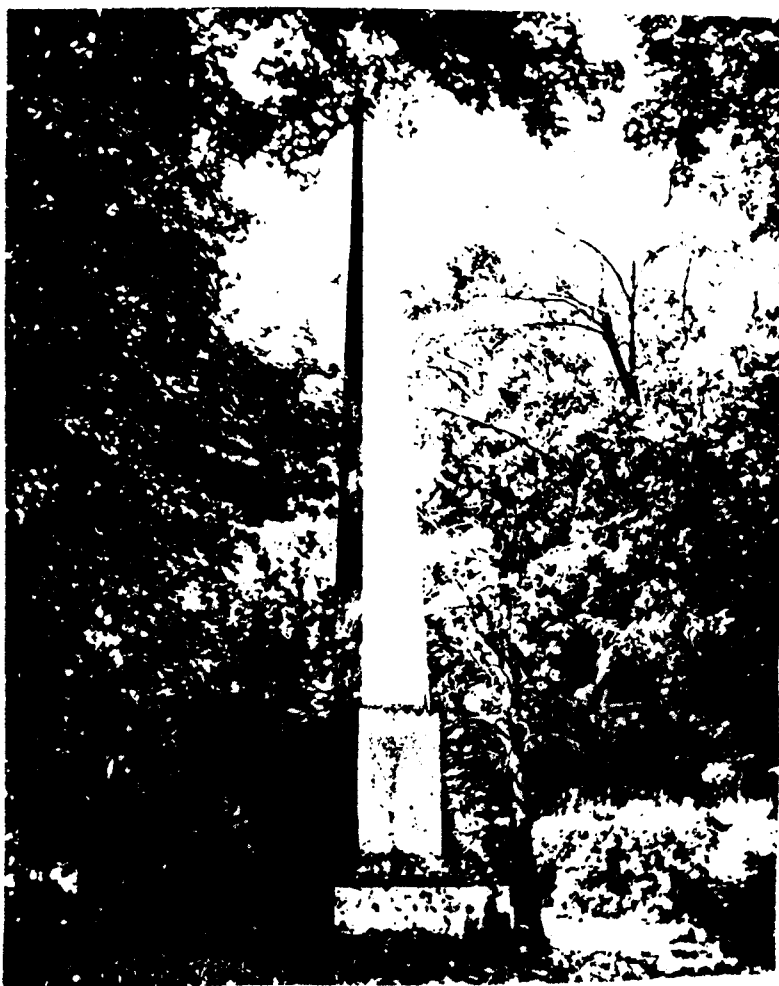
(2) P. Larousse, Dictionnaire... (3) Ibidem.

(3 bis) "Les corps des suppliciés (Stofflet et 4 de ses compagnons) furent enterrés dans l'un des cimetières d'Angers, et plus tard transportés dans "l'ossuaire de la chapelle des martyrs" à Maulévrier, moins peut-être le crâne de Stofflet, longtemps conservé à l'hôpital du chef-lieu." Chassin, Les pacifications de l'Ouest, Paris 1897, tome II, p. 385.

re et de l'homme de main: Marigny le traitait de "brutal valet de chiens"... Le comte Colbert, exploitant agricole moderne, introducteur de la pomme de terre et du chaulage en Maine-et-Loire, n'en eut que plus de mérite à lui faire élever un monument dans le parc de son château de Maulévrier:

"Le 1er octobre 1820, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, dans la cour du château de Maulévrier, une pyramide, de 25 pieds d'élévation, est inaugurée en l'honneur du modeste garde-chasse Stofflet, devenu, par les manifestations de sa "bravoure extraordinaire", un des chefs principaux de l'armée vendéenne. Sur cette pyramide l'inscription: "Toujours fidèle à Dieu et au Roi, il mourut en obéissant." (4)

Les inscriptions complètes, de part et d'autre de la pyramide-obélisque, sont en fait les suivantes: "Ce monument fut élevé par Edouard Victurnien Charles René de Colbert, Cte de Maulévrier, 1820. A la mémoire (sic) de Stofflet, né le 3 II 53 à Barthellemont, Arron. de Lunéville, Gal en chef de l'armée Ral (sic) du bas Anjou, mort à Angers le 26 II 96. Toujours fidèle ...".



Pyramide de Stofflet, château de Maulévrier, 49

On remarquera que Stofflet n'a eu les honneurs ni de la statue, ni d'un monument public, ni d'une croix marquant le lieu de son arrestation. C'est à peine si

(4) Gabory, loc. cit.

l'on peut considérer la pyramide de Maulévrier comme faisant partie du quadrillage idéologique ultra de la restauration. On peut aussi bien y voir l'hommage paternaliste rendu par monsieur le comte à son garde-chasse. La pyramide Stofflet a été restaurée le 31 mai 1970 par "l'Association des Vieilles Maisons de France et le Souvenir Vendéen".

La chapelle funéraire et la statue de Charette à Légé

On aura compris que cette recherche vise à démontrer que l'inscription spatiale ou monumentale de la commémoration contre-révolutionnaire est étroitement fonction de la personnalité réelle ou présumée du "chef" commémoré, de la situation politique au moment de la décision de l'érection et de la pose de la première pierre, et de la situation politique au moment de l'achèvement du monument. Le cas de Charette et de ses monuments vont à nouveau l'illustrer.

Il faut marquer dès l'abord que Charette est un cas à part. Les bleus de l'époque le nommaient "le grand brigand"; c'est le seul chef blanc à occuper plus de trois colonnes dans le Dictionnaire universel de P. Larousse; c'est aussi le seul dirigeant contre-révolutionnaire dont les traits soient connus avec quelque certitude par une aquarelle, de nombreuses gravures et un masque mortuaire réalisé par les bleus soucieux de prouver sa mort. On comprend mieux dans ces conditions que la haine de bleus et l'enthousiasme (tardif) des blancs se soit focalisé sur son personnage. Charette est né en 1763 à Couffé, Loire Atlantique, près de Machecoul qui sera sa base arrière pendant les combats. Il participe à la guerre d'indépendance américaine en tant qu'officier de marine. En 1790 il quitte le service et épouse madame Charette de Boisfoucauld "et se retire dans sa propriété de Fonteclose". On le retrouve à Paris en 1792, où il participe avec La Rochejaquelein et d'Autichamp à la défense de la famille royale aux Tuileries (5). Revenu dans le marais il prend la tête d'une bande qui s'empare de Machecoul, de Légé et d'autres bourgades. Il devait rester maître du marais ("roi de Légé") pendant près de 3 ans. Il jouit de la renommée de brillant stratège sur son terrain, et de libertin à la mode des Lumières. Les historiens républicains mettent l'accent sur sa lubricité supposée: il s'entourait de femmes de moeurs légères, ses "amazones". Larousse décrit son camp à Légé, "peuplé de femmes de mauvaise vie, et où les danses et les plus grossières débauches étaient en permanence". Marginal parmi les dirigeants nobles de l'insurrection, il pratiquait la provocation ou "bravade": après la défaite de Nantes, au siège de laquelle il aurait conduit

(5) D. Costa, op. cit., N° 158 du Catal..

30.000 hommes, il tient le terrain face aux bleus pendant 24 heures, peut-être pour souligner l'absence de discipline des autres troupes blanches. Il refuse aussi obstinément de quitter le marais et de franchir la Loire. Les généraux blancs le tenaient en piètre estime, et l'appelaient "Petit-Cadet" (il l'était en effet) ou "le Savoyard" qui signifiait vraisemblablement traîne-misère. On le soupçonne de s'être débarrassé de La Cathelinière et Joly afin de rester maître incontesté du marais. Après la défaite de la grande armée il aurait refusé de mettre au point une stratégie commune avec La Rochejaquelein et Stofflet (6). Dans la querelle des chefs qui occupe les historiens blancs depuis près de deux siècles, il est évident que Charette occupe une position centrale, et qu'il a toujours refusé l'unité d'action. Mais on peut tout aussi bien avancer que la tournure d'esprit élitiste des chefs blancs pendant l'insurrection, et des historiens blancs après, les a toujours conduits à mettre l'accent sur les querelles de préséance et les rivalités de chefs de bande, dans lesquelles on veut faire jouer à Stofflet ou Charette (qui se détestaient à mort) un rôle peu glorieux. Et la version blanche des événements fétichise justement la malheureuse absence d'un "chef suprême", prince du sang de préférence, auquel il aurait suffi de "paraître" pour faire cesser les querelles des petits chefs et frapper les bleus d'effroi.

Peu populaire après 1815 (aucun monument ne lui est dressé), Charette le devient subitement après l'accession des ultras au pouvoir. Peut-être jouait-il pour eux le double rôle de héros tête-brûlée romantique, et de focalisation de la mauvaise conscience ("Ah si le comte d'Artois l'avait vraiment aidé..."). Après la liquidation de la grande armée blanche, Charette est en effet demeuré la seule menace militaire sérieuse pour les bleus. Il mène la guerrilla pendant près de 3 ans, avant de signer le traité de paix de la Jaunaie avec "les réacteurs thermidoriens" en février 1795. On lui promet 2 millions d'indemnités, le droit à la liberté du culte, l'exemption de la conscription; on lui accorde en outre la satisfaction d'amour-propre de venir armé à Nantes avec la cocarde blanche. Il rompt la trêve après le débarquement des émigrés à Quiberon en juin 1795 et la nouvelle de leur exécution: il fait fusiller 300 prisonniers bleus en représailles à Belleville. Sa position semble renforcée par l'expédition du comte d'Artois à l'île d'Yeu, qui se contente pourtant de "paraître en vue des côtes de France" et d'envoyer à Charette "un sabre magnifique". Furieux, le chef vendéen aurait écrit à Louis XVIII: "Sire, la lâcheté de votre frère a tout perdu" (7). Abandonné de tous, la base sociale de l'insurrection se rétrécissant, il perd son fief du marais. Traqué par les bleus il est blessé au combat, arrêté et fusillé à Nantes le 29 mars 1796.

On voit que ce personnage hors du commun est pour le moins controversé.

(6) Montagnon, p. 179.

(7) Ibid. p. 180.

Les blancs lui reprochent (inconsciemment ?) son indépendance farouche et le contenu exact du traité de la Jaunaie: a-t-il signé pour de l'argent ou pour obtenir un répit, pourquoi a-t-il livré à la Convention ses drapeaux marqués de la fleur de lys et du coeur vendéen ? Les hagiographes de Charette expliquent la signature par une clause secrète: les conventionnels auraient accepté de lui remettre le jeune Louis XVII ! Dans l'opposition feutrée que lui manifestent les autres dirigeants de l'insurrection doit aussi figurer un certain mépris de grands seigneurs envers un cadet maraîchin qu'ils jugeaient frivole ou vulgaire: Marigny voyait en lui "un homme à toilette". Ajoutons que les bleus avaient réussi à lui faire une réputation (peut-être justifiée) de cruel pillard. Chassin avance que d'Elbée prisonnier aurait dénoncé Charette en ces termes au général Dutruy:

"Tous ces crimes (Machecoul, Légé, Beaupréau, Cholet), car je les nomme ainsi, sont l'ouvrage de Mons. de Charette. Il ne fait point partie de notre organisation et n'a point voix parmi nous. C'est un chef de brigands, qui nous déshonore. Mais il a quelques protections à la cour. Je l'ai déjà dit, il sera l'auteur de notre perte, si les armées coalisées n'ont pas le dessus." (8)

Quant à Michelet cité par Larousse, il n'hésite pas à faire de Charette un fauve:

"J'ai vu, dit Monsieur Michelet, un monument bien étrange, c'est le plâtre complet de la tête de Charette, moulé sur le mort. J'ai été frappé de stupéfaction. On sent là une race à part, fort heureusement éteinte, comme plusieurs races sauvages. A regarder par derrière la boîte osseuse, c'est une forte tête de chat. Il y a là une bestialité furieuse, qui est de l'espèce féline." (9)

Il est trop tard aujourd'hui pour espérer présenter un jugement "équilibré" sur Charette. Il est probable que la réalité ait été entre "le chevalier de légende" des blancs d'aujourd'hui et le brigand "sauvage" des bleus d'hier. Mais il nous reste à examiner le rôle politico-idéologique joué après l'accession de Charles X, ex comte d'Artois, par la personnalité supposée du chef blanc, et sa transcription monumentale.

Comme ceux de tous les chefs blancs guillotisés ou fusillés, le corps de Charette est jeté à la fosse commune (10). Le moulage de la tête visait essentiellement à attester de sa mort, tout en prévenant un culte éventuel des reliques. Car dès le lendemain de l'exécution de Charette des bruits circulent selon lesquels on a enlevé le corps:

"Le bruit s'étant répandu que le cadavre de Charette avait été enlevé, le commandant de place, sûr du contraire, réclama une perquisition. L'administration la fit aussitôt, et en dressa procès-verbal (30 et 31 mars 1796)." (11)

La commémoration du baron de Charette est donc une nouvelle commémoration sans corps, et pour laquelle il fallut attendre 10 ans après la restauration, c'est-à-

(8) C.L. Chassin, Les pacifications de l'Ouest, Paris 1899, tome III, p. 784.

(9) Larousse, Dictionnaire universel..., article Charette.

(10) L. Blanchet, op. cit., p. 29.

(11) Chassin, Pacifications de l'Ouest, tome II, p. 430.

dire après l'avènement de Charles X et la deuxième terreur blanche. Le 2 mai 1825 on pose à Légé, ancienne base de Charette, la première pierre d'une chapelle de style gothique, dont l'appellation connaîtra bien des fluctuations: tantôt "chapelle élevée à la mémoire de Charette et de ses compagnons d'armes", tantôt "chapelle de Charette", ou même "chapelle Notre-Dame de la Pitié" (12). Conçue par l'architecte Chagneau sur un plan rectangulaire assez simple (13), cette chapelle aurait été construite bien rapidement, l'inauguration ayant lieu de 4 septembre de l'année suivante (14). Il semble en fait qu'il y ait eu confusion plus ou moins volontaire entre les deux monuments à Charette: la chapelle achevée beaucoup plus tard, et protégée du vandalisme philippiste par son statut de lieu de culte occasionnel, et la statue de Charette dressée devant la chapelle, effectivement inaugurée en 1826, et détruite 4 ans plus tard à la suite des trois glorieuses.

Le 2 mai 1825 en effet, moins d'un an après le couronnement à Reims de Charles X, une souscription publique est lancée pour la statue de Charette. L'exécution en est confiée à Molknecht. Il s'agit à nouveau d'une statue militante: Charette en pied et en grand uniforme montre le ciel de la main gauche et s'appuie de la droite sur son sabre. Le piédestal comporte en outre un canon miniature, et l'inscription "Dieu et le Roi". Contrairement à Bonchamps, qui était représenté savamment dévêtu sur le modèle du gaulois expirant, Charette semble vêtu à la mode restauration. L'inauguration semble avoir revêtu une certaine pompe:

"Au mois de septembre 1826, sur les hauteurs au pied desquelles se déroulent les plaines touffues de Légé, sa statue fut dressée. L'évêque de Nantes, le préfet, toutes les autorités de la Loire Inférieure, 14 divisions de l'ancienne armée de Charette, entouraient le neveu du héros, Athanase de Charette. Des canons de la grande guerre étaient servis par leurs artilleurs. Un vaste banquet dans la prairie termina la fête... En 1830 des malfaiteurs politiques, croyant abolir la mémoire de Charette, détruiront son image." (15)

Un historien bleu décrit la même cérémonie de façon toute différente:

"Un monument avait déjà été consacré à Charette, au fond d'une chapelle à Légé, où il fut inauguré le 4 septembre 1826, avec une solennité religieuse et politique qui produisit une vive irritation politique chez nos pères, les Bleus, qui firent peu après la révolution de 1830." (16)

Le personnage (mythifié) de Charette semble avoir joué un rôle important dans les dernières années de la restauration. On ne compte plus les gravures "populaires" le représentant (17). Quant à l'évêque de Luçon, peu enclin à laisser son collègue de Nantes s'approprier le souvenir du "héros", il rédige en février 1827 une

(12) Petitfrère, loc. cit., p. 478.

(13) Chaigneau ou Chaigniau a aussi réalisé en 1853 l'église néo-gothique de Chavagnes-en-Palliers, à 30 kilomètres de La Roche.

(14) Petitfrère, ibidem.

(15) Gabory, loc. cit., p. 173.

(16) Chassin, op. cit., p. 429.

(17) D. Costa, op. cit., N° 158 à 194.



17^{me} N. Schmitt fecit

Samuel Cholel del. et sculp.

Statue du Général Charette Érigée et
Inaugurée à Legé le 4 Sep^{bre} 1821

circulaire:

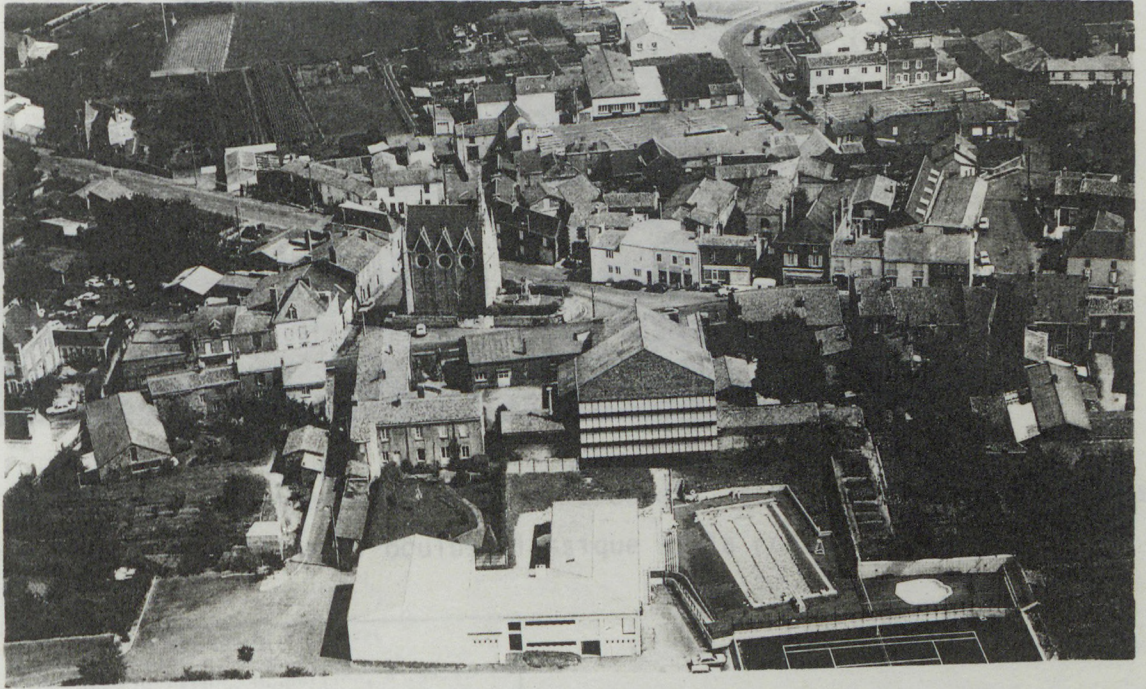
"Chaque année, le Lundi de la Semaine Sainte, dans les 97 églises du diocèse, doit se célébrer une grand-messe chantée pour le repos de l'âme de Charette et de ses compagnons d'armes. Il a été fait un capital de 10.000 Francs pour cela, lequel donne 50 francs de rente annuelle." (18)

Malgré la relative popularité de Charette, les travaux de construction de la chapelle n'avancent guère, puisque lors du voyage de la duchesse de Berry en 1828 elle n'est pas encore couverte (19). Il s'agit d'une chapelle de bonne taille en granit, sur plan rectangulaire strict. Elle n'est éclairée que par huit oculi (un en façade, un au chevet, et trois sur chaque côté) et bizarrement situés à près de 8 mètres de hauteur, peut-être pour décourager d'éventuels vandales.

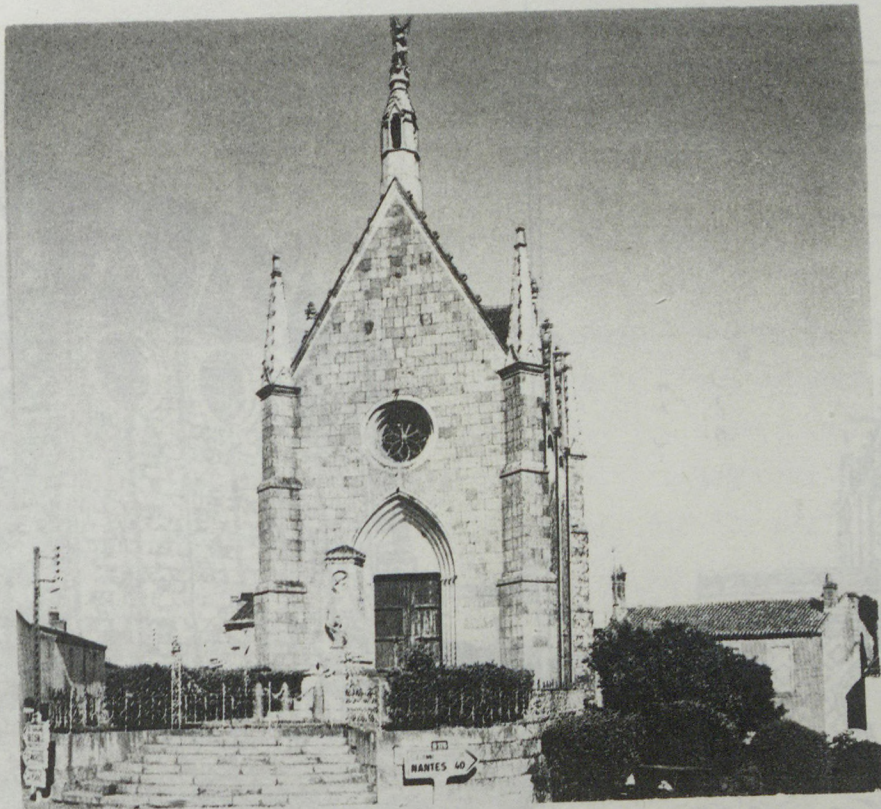
(18) Chassin, op. cit., 429.

(19) Walsh, Suite aux Lettres Vendéennes, p. 238.

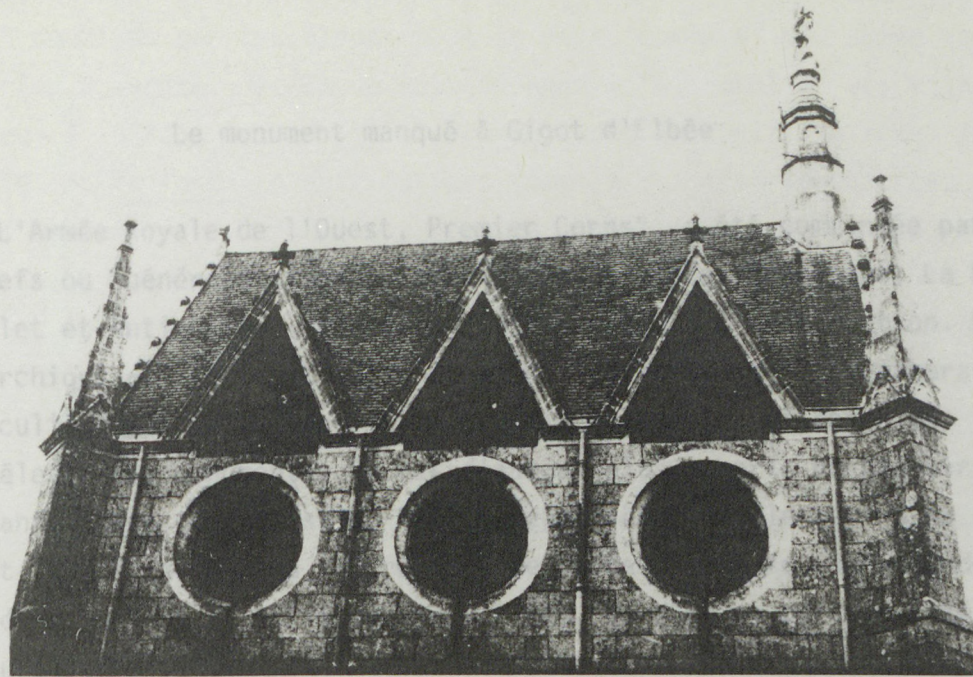
Malgré la profusion de pinacles, les gables et les toits en bâtière, les contreforts aux angles et l'arc ogival de la porte d'entrée, ce bâtiment s'apparente à une construction néo-classique. L'architecte s'est contenté (comme à la chapelle des Herbiers) de lui plaquer ce qu'il pensait être les attributs essentiels du style gothique.



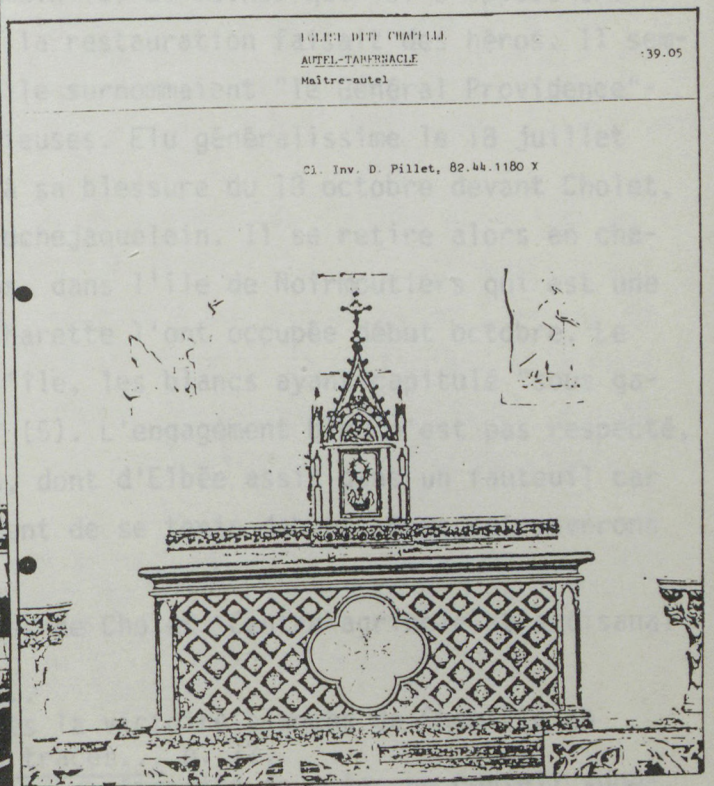
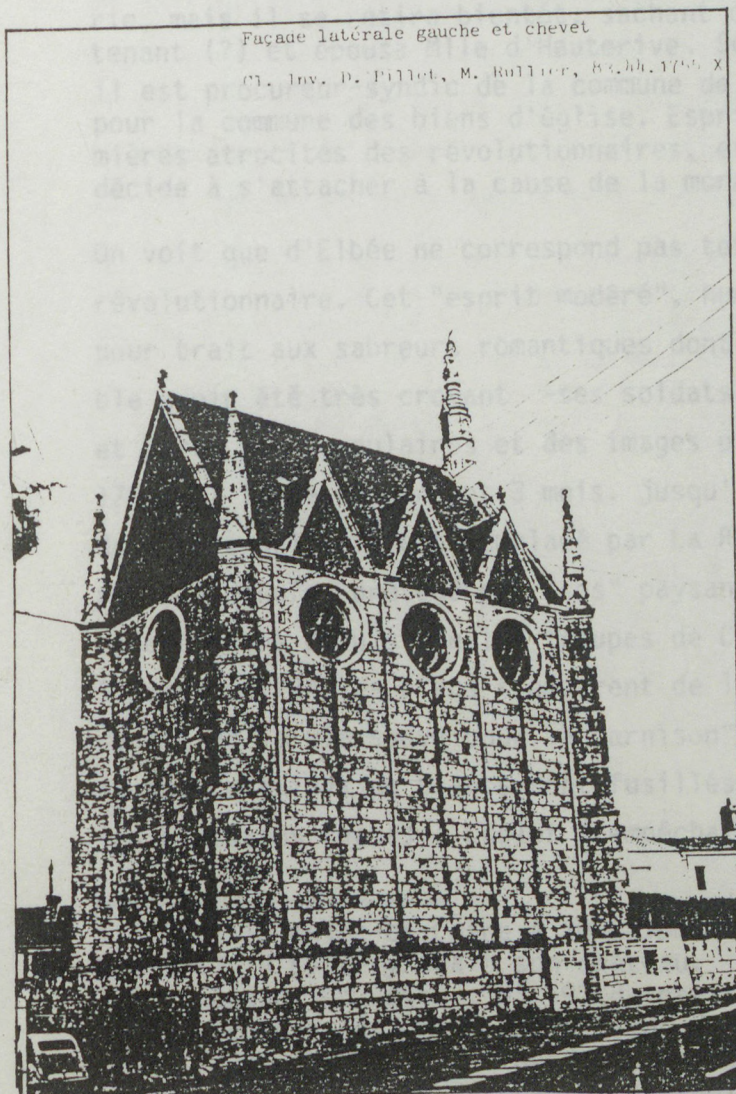
Vue aérienne de Lège, Loire-Atlantique, la chapelle de Charette et le complexe sportif.



Vue frontale de la chapelle de Charette à Lège.



Façade latérale: pinacles, gables et crochets "gothiques". Les ouvertures voudraient réconcilier l'oculus classique et la rosace médiévale...



Le monument manqué à Gigot d'Elbée

"L'Armée Royale de l'Ouest, Premier Corps", a été commandée par toute une série de chefs ou "généralissimes": Cathelineau, d'Elbée, Bonchamps, La Rochejaquelein, Stofflet et Antichamps, le seul à avoir survécu à l'insurrection. Dans la logique hiérarchique qui était celle du personnel politique de la restauration, et plus particulièrement des ultras, il convenait d'abord de célébrer ces "chefs" et de leur élever des monuments. On est d'autant plus surpris de découvrir que d'Elbée, pourtant second généralissime après Cathelineau, est le seul à ne pas avoir de monument. Une fois de plus les raisons de cette apparente ingratitude sont à rechercher dans la stature politique de d'Elbée, et dans sa personnalité supposée à la restauration.

Né à Dresde (Allemagne) en 1752, Maurice-Louis-Joseph Gigot d'Elbée était le fils d'un officier français au service de la Saxe.

"A la mort de son père ... d'Elbée fut placé en France dans un régiment de cavalerie, mais il se retira bientôt, sachant qu'il ne pouvait dépasser le grade de lieutenant (?) et épousa Mlle d'Hauterive. Séduit par les réformes de la Révolution, il est procureur-syndic de la commune de Beaupréau (1). Il soumissionna et acquit pour la commune des biens d'église. Esprit modéré, il ne peut supporter les premières atrocités des révolutionnaires, et le sort que subit la famille royale le décide à s'attacher à la cause de la monarchie." (2)

On voit que d'Elbée ne correspond pas totalement au stéréotype du "héros" contre-révolutionnaire. Cet "esprit modéré", humain (3) et méthodique (4) s'oppose trait pour trait aux sabreurs romantiques dont la restauration faisait des héros. Il semble avoir été très croyant -ses soldats le surnommaient "le Général Providence"- et porté des scapulaires et des images pieuses. Elu généralissime le 18 juillet 1793, il le reste pendant 3 mois, jusqu'à sa blessure du 18 octobre devant Cholet, date à laquelle il est remplacé par La Rochejaquelein. Il se retire alors en charrette à boeufs, protégé par "ses" paysans, dans l'île de Noirmoutiers qui est une base blanche depuis que les troupes de Charette l'ont occupée début octobre. Le 3 janvier 1794 les bleus s'emparent de l'île, les blancs ayant capitulé "sous garantie de la vie sauve pour la garnison" (5). L'engagement bleu n'est pas respecté, et des centaines de blancs sont fusillés, dont d'Elbée assis dans un fauteuil car les blessures reçues à Cholet l'empêchaient de se tenir debout. Nous retrouverons

(1) Dans le maine-et-Loire à 20 kilomètres de Cholet. Centre agricole et artisanal (laines), d'Elbée y avait son château.

(2) D. Costa; op. cit., N° 197 du catal..

(3) Il protège les prisonniers bleus après la victoire blanche de Chemillé en avril 1793: "Le Pater d'Elbée". Voir Les traces... p. 72.

(4) "Il fut en Vendée le premier à exposer la nécessité de créer un conseil supérieur chargé des affaires civiles, et de centraliser, entre les mains d'un seul, le pouvoir militaire." D. Costa, op. cit., N° 197.

(5) Montagnon, op. cit., p. 180.

à propos de Quiberon cette controverse sur la "reddition" des blancs et les "atrocités" commises par les bleus: tout se passe comme si une armée vaincue et n'ayant plus rien à perdre, décide de s'abandonner à "l'humanité" des vainqueurs, qui ont pour eux à la fois leur droit (quiconque aura été pris les armes à la main sera fusillé) et la force. A Noirmoutiers comme à Quiberon les blancs, nettement inférieurs en nombre et en armement, ont pu croire légitimement que les bleus ne respecteraient pas leurs propres principes, et leur accorderaient la vie sauve. Ajoutons que les blancs se sentaient "protégés" par leur propre nombre si l'on ose dire -1.200 prisonniers environ- et pensaient à tort que les bleus n'oseraient pas tous les fusiller. C'était compter sans la détermination de Carrier (6) et surtout, car elle transcende largement les individus, la logique révolutionnaire et le fétichisme juridique dont elle était porteuse. D'Elbée fut fusillé comme des centaines d'autres Vendéens, et jeté comme eux à la fosse commune:

"Le corps supplicié fut enterré sans gloire dans les douves du château. En 1822 le Duc de Bellune, Ministre de la Guerre, autorise les recherches. Après des fouilles laborieuses on retrouve les ossements (?). La ville de Bourbon réclame la faveur de leur donner pour asile suprême son temple récent (7). Beaupréau, ancien centre de l'armée du marquis d'Elbée, émet des prétentions plus justifiées. Elle obtint gain de cause." (8)

On voit qu'il a fallu attendre 27 ans pour que le corps de d'Elbée soit recherché, sinon découvert, car l'authenticité de ses reliques, disputées entre la préfecture et un chef-lieu de canton, reste douteuse. Il faut attendre 5 ans à nouveau, laps de temps destiné à légitimer la dépouille, pour qu'une souscription nationale visant à lui ériger un monument soit lancée en 1827:

"En 1827 une souscription fut ouverte; lors de son passage à Beaupréau, le 6 juillet 1828, la duchesse de Berry posa la première pierre. On en resta là; le projet, approuvé seulement en mars 1830, figurait une colonne cannelée surmontée d'une fleur de lys. Sur le piédestal un bas-relief représentait la mort du général. L'inévitable Molknecht, sculpteur officiel de monuments publics, en était l'auteur. La révolution de juillet enfouit pour toujours (?) dessins et devis dans les cartons des architectes." (9)

Notre thèse est que la non-érection du monument de d'Elbée n'est pas un simple "accident" historique: personnage falot et modéré (10), il est aussi coupable aux yeux des ultras d'avoir survécu trois mois à ses blessures et à un voyage certainement épouvantable de plus de 120 kilomètres avant de participer à la reddition sans gloire de Noirmoutiers. Contesté dans son propre camp, d'Elbée a donc été privé de monument. Au point qu'il faut que ses hagiographes du XXème siècle

(6) "Citoyens mes collègues, Noirmoutier est prise: l'Etendard tricolor y remplace maintenant le drapeau blanc. 500 brigands ont péri, environ 1.200 sont prisonniers, de ce nombre sont 8 à 10 chefs; entr'autres le scélérat Delbée, et M Durand, curé de Bourgneuf... Carrier." Cité par D. Costa, op. cit., N° 374 du catal..

(7) L'église de La Roche-sur-Yon venait d'être achevée.

(8) Gabory, loc. cit., p. 170.

(9) Ibidem.

(10) "Chef de l'Armée d'Anjou, il n'a pas confiance dans la victoire finale", d'après D. Costa, N° 197. Et L. Blanchet avance que "ce n'est pas un génie", op. cit., p. 54.

oublent que ses reliques ont déjà été inventées au XIXème:

"Les corps sont restés là, dans la douve du château (de Noirmoutiers), à la place même où les conventionnels les ont fait jeter, et, je vous le répète, au lieu de fleurs et de respect, ce sont les immondices et l'oubli qui, chaque jour, s'accumulent sur le corps de celui qui fut Généralissime de la Vendée. C'est pourquoi j'écris ces lignes !!! Noblesse vendéenne, ne pensez vous pas que, tout de même, il y a là quelque chose à faire ... ?" (11)

On mesure ici la force du "souvenir vendéen", capable d'exiger à nouveau en 1926 une exhumation qui a déjà eu lieu en 1822, et qui redécouvre périodiquement les reliques de son culte.

La chapelle du prince de Talmont

Au même titre que d'Elbée, le prince de Talmont est un chef contesté, ce qui explique en partie que son monument ait été érigé tardivement (1822), que la construction en ait été abandonnée vers 1829-1830, et qu'il ait aujourd'hui totalement disparu. Né à Paris en 1765, Antoine Philippe de la Trémoille, prince de Talmont, était le plus noble et le plus riche de tous les chefs insurgés: ses propriétés étaient situées dans le Maine au nord de la Loire, et son château était à Laval. Ce simple rappel topographique suffit à expliquer que Talmont ait constamment voulu faire passer la grande armée au nord de la Loire: il ne participe pas à la bataille décisive de Cholet, mais "garde les gués" du côté de Varades; il pousse à la virée de Galerne, et après l'échec devant Granville cherche à passer à Jersey pour demander du secours aux anglais. Il est arrêté par les "Vengeurs de la Couronne" de Stofflet: on voit que l'ébranlement révolutionnaire traversait aussi les armées blanches, puisqu'un garde-chasse faisait saisir un prince... Lorsque la grande armée reflue vers la Loire, Talmont pense être nommé généralissime; les "chefs" lui préfèrent un certain Fleuriot, qui sera rapidement remplacé par Stofflet. Dépité, Talmont rentre naïvement sur ses terres. Reconnu par une servante dans une auberge, il est arrêté et guillotiné à Laval le 27 janvier 1794.

Clément fit mieux encore : il se mit à badiner avec la tête du prince en la mettant sur un chandelier, pour jouir de l'effet!

Louise Asselin vit cet ignoble Guilbert emporter triomphalement les têtes de Talmond et d'Anjubault-Laroche — exécuté après le prince — jusqu'au château.

Enfin, suivant l'ordre d'Esnüe-Lavallée, la tête de Talmond fut placée au bout d'une pique et fichée au-dessus de la porte principale du château des La Trémoille ainsi que celle d'Anjubault. Louise Asselin prétendit que ces têtes étaient ruisselantes de sang et portées par Jean-Louis Guilbert, le prêtre apostat.

(11) Pierre L'ermite, "Hommage à d'Elbée", RBP, 3ème trimestre 1926.

Devant la porte du château, sous la pluie persistante, la populace révolutionnaire se mit à danser en chantant :

*Monsieur de La Trémouille, mouille, mouille,
Monsieur de La Trémouille, mouillera.*

Le corps, décapité, du prince demeura jusqu'au lendemain sur le lieu du supplice. Le 28, au matin, on jeta ce cadavre dans le tombereau ensanglanté, qui avait déjà servi à l'enlèvement de nombreuses victimes, pour le conduire dans cette lande de la Croix-Bataille, à 3 kilomètres environ de Laval sur la route de Châteaugontier, où, en Octobre 1793, ainsi que tout près, à En-trammes, Talmond combattait glorieusement, au premier rang de l'armée catholique et royale.

Rien, aujourd'hui, dans cette lande, ne rappelle le souvenir des combats, ni des restes de Talmond. Une chapelle, à frontispice toscan, y avait cependant été érigée. Son projet datait de 1822, d'après Angot, qui ajoute : « La souscription et les offrandes de la famille royale et de la famille de La Trémouille s'élevaient, en 1828, à 14.453 francs. La première pierre fut bénite le 30 Août 1829, par M. Bouvier, vicaire général. Le monument s'est élevé mais n'a jamais été terminé, ni consacré. On l'a laissé subsister dans cet état déshonoré jusqu'en 1868, puis les matériaux ont été adjugés à M. Courgenon, propriétaire des maisons voisines. La plaque de cuivre contenant l'inscription commémorative de la pose de la première pierre est au musée de Laval. M. Tancrede Abraham a dessiné le plan du champ de bataille, paysage très borné avec monticule surmonté d'une croix. M. Beauvais a donné une vue de la chapelle et du terrain en 1830, lithographié par Godbert. »

Nous n'avons pu découvrir encore au musée de Laval — où elle doit pourtant être classée — la plaque de cuivre commémorant la pose de la première pierre de la chapelle dont ci-dessous croquis d'après une photographie prise avant la démolition. (*Archives du musée de Laval*). (12)



La chapelle commémorative de Talmont, projet.

Cette chapelle néo-classique, d'ordre toscan, d'une travée seulement, ne mesurait guère plus de 6 mètres sur 6. Elle semble n'avoir joué qu'un rôle minime dans l'entreprise de quadrillage idéologique de la restauration, et avoir été considérée surtout comme un monument familial. Le rôle politique essentiel était dévolu à Laval à une inscription sur une plaque de marbre noir, posée en 1816 sur "une croix de mission" à l'entrée du château, et qui en fut retirée en 1838 pour être mise à l'abri à l'intérieur du château (13).

(12) *Annales de la Société Académique de Nantes*, premier semestre 1857, pp. 126-7. La date de "1868" dans le texte est une coquille. Lire 1838 ?

(13) "Au milieu de cette place, le 27 janvier 1794, tomba sous la hache révolutionnaire la tête de ... Talmond, et fut exposée sur une pique à l'entrée du Château de ses Pères. Un grand nombre de Vendéens (?), Compagnons de ses Victoires et de ses Revers, à la vue de cette tête illustre sentaient augmenter leur dévouement généreux, et recevaient le coup mortel en criant: Vive le Roi !". Ibidem, p. 128.

Les cénotaphes des frères La Rochejaquelein

Nous avons tenté de reconstituer les grandes étapes des tribulations des dépouilles des frères La Rochejaquelein (voir pages 27 à 32). Ces monuments modestes sont des cénotaphes au sens propre, puisqu'ils ne contiennent pas de corps (14). Ils figurent parmi les premiers monuments élevés sous la restauration -vraisemblablement vers 1815-1816- et ont été complétés ou mutilés par la suite. Il semble que les concepteurs (ou la famille) aient quelque peu hésité sur le statut exact de ces monuments: à la fois tombe vide et calvaire. Au Perrier-les-Mathes par exemple, on n'hésite pas à dédoubler le monument:

"Une croix nue sur un soubassement de pierres grises (15) avec cette seule inscription en lettres irrégulières: "Sur ce tertre fut tué, et ici couvert de terre, Louis de La Rochejaquelein"; et à quelques pas de là, une stèle grossière rayée d'une croix qu'accompagnent ces mots: Hic cecidit, marquant l'endroit précis de la mort !" (16)

Le texte ajoute en note que "en 1828 cette stèle était surmontée d'une fleur de lys aujourd'hui brisée" (17). Lors de sa grande tournée de 1828 en effet, Marie-Caroline de Berry avait visité Les Mathes, et était tombée à genoux "sur le sable qui vit mourir Louis de La Rochejaquelein" (18).



Monument de L. de La Rochejaquelein au Perrier-les-Mathes, d'après Les guerres de l'ouest 1793-1815, par J. Tranie et J.C. Carmigniani.

(14) "Cénotaphe: ... tombeau élevé à la mémoire d'un mort, et qui ne contient pas son corps". Dictionnaire Robert.

(15) Il semble que le seul soubassement date de la restauration.

(16) A.J. Mulot, prêtre, "La Duchesse de Berry aux Mathes", RBP, 1er trim. 1922.

(17) Ibid.

(18) Petitfrère, loc. cit., p. 480.

La duchesse n'a pas visité le lieu où serait tombé "Monsieur Henri" mortellement blessé, peut-être à cause des incertitudes entourant les circonstances de cette mort. Elle s'est contentée de se "recueillir quelques instants sur la tombe du grand henri et du marquis de la Rochejaquelein" à Saint Aubin-de-Baubigné (19). Ce qui ne signifie pas pour autant qu'un monument n'ait pas été érigé dès le début de la restauration sur le lieu supposé de cette mort, au bord de la route de Nuillé à Cholet. Nous disposons en effet d'une gravure de 1843, d'après



Tom Drake, vers 1843: "le premier monument d'H. de la Rochejacquelein à Nuillé". Reproduit dans L. Blanchet, op. cit..

(19) E. Gabory, "Les Bourbons et la Vendée", RBP, 3ème trim. 1921, p. 158.

Tom Drake, qui montre un monument suffisamment "moussu" et une croix suffisamment branlante et "difforme" pour dater des premières années de la restauration (20). La situation politique des années 1840 ne favorisait guère d'ailleurs l'érection de nouveaux monuments contre-révolutionnaires, et on peut penser que ce premier cénotaphe (une croix de bois sur quelques assises de pierre indistinctes) date au moins d'avant 1830, et peut-être de 1817 ou du début des années 20. La représentation hyper-romantique de Drake cache peut-être le fait qu'il s'agit du même monument de granit décrit par l'abbé F. Charpentier en 1907, et qui est toujours en place, la croix seule ayant été remplacée:

"Le touriste qui chemine vers Cholet rencontre, un peu au-delà du bourg de Nuaillé, une simple croix de granit élevée sur un massif piédestal fait de quatre tronçons. C'est un modeste monument, en forme de pyramide, qu'enveloppent les bruyères et les fleurs sauvages. Sur le socle supérieur, et face à la route, se détache un Sacré-Coeur en relief, au-dessus duquel ces lignes sont tracées: "Ici fut tué, le 28 janvier, 1794, Henri de la Rochejaquelein, à l'âge de 21 ans". (21)



ICI FUT TUÉ HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN GÉNÉRAL VENDÉEN



Le cénotaphe de Henri de La Rochejaquelein

vers 1907, d'après l'abbé Charpentier

Vers 1970 d'après Tranie et Carmigniani

(20) Le peintre franco-anglais Tom Drake (1818-1895) visita la Vendée à partir de 1843. Il en rapporta 125 planches reproduites dans l'Album Vendéen, 2 vol., Angers 1856-1860, représentant les lieux les plus significatifs de la lutte qui s'était livrée un demi-siècle plus tôt. Sur Drake voir Traces..., p. 204.

(21) Charpentier, "De Nuaillé à Saint Aubin", RBP, 1er trim. 1907, p. 49.

La commémoration des masses paysannes

ou

l'invention des "Vendéens"

Nous avons jusqu'à présent étudié le traitement monumental d'une douzaine de dépouilles seulement, dont deux roturières. Il n'est paradoxal qu'en apparence de constater que la monarchie restaurée s'est peu préoccupée de célébrer dans la pierre les centaines de milliers de paysans massacrés à la fin du XVIIIème siècle en Vendée militaire: on s'est d'abord occupé de commémorer les "chefs", puis quelques lieux de batailles. C'est seulement pendant la seconde moitié du XIXème siècle que se multiplieront les calvaires, inscriptions et martyrologes destinés à marquer le passage des colonnes infernales et la répression aveugle effectivement exercée par les républicains. A l'époque qui nous occupe les massacres (de paysans) étaient considérés comme chose sinon normale, tout au moins habituelle, et ne méritant guère de commémoration monumentale. L'idée même d'un monument "au Vendéen inconnu" était impensable sous la restauration, et l'on a vu que des dizaines de milliers de cadavres ont été abandonnés matériellement et idéologiquement pendant un demi-siècle, alors que des trésors d'ingéniosité et de recherche ont été dépensés pour en exhumer une douzaine. L'attitude du pouvoir monarchique restauré en 1814 pourrait schématiquement s'expliquer ainsi: dans une société qui se prétend encore divisée en ordres, un cadavre de "chef" généralement noble n'a pas la même valeur qu'un cadavre de "soldat", toujours paysan. Il était par ailleurs difficile de commémorer des troupes non réglées, qui pratiquaient souvent le brigandage

et traînaient derrière elles, comme pendant la virée de galerne, des milliers de femmes et d'enfants destinés à devenir les premières victimes en cas de défaite. Il semble donc que l'histoire de la commémoration des blancs peut se diviser en trois périodes distinctes, dont les deux premières seulement relèvent de notre propos: d'abord commémoration des dirigeants et de leurs faits d'armes, qu'on retrouve leurs corps ou pas; ensuite commémoration plus collective de victoires ou de défaites, sur des lieux plus publics tels que carrefours, sommets de colline; et enfin sous Napoléon III commémoration du génocide supposé de la paysannerie vendéenne, qui passe bien sûr par l'érection de dizaines de croix et inscriptions, mais surtout par le livre et l'image. On pourrait aussi pour schématiser opposer la commémoration des chefs au début du siècle, essentiellement effectuée par les familles nobles et accessoirement l'appareil d'état, à la commémoration des masses à la fin du siècle, qui fut surtout le fait de l'appareil religieux dissocié de l'état, et opposé à lui. Nous traiterons donc de trois monuments élevés sur des fosses communes (ou à côté) contenant des centaines de victimes: Vezins, Quiberon et Savenay.

La croix de Vezins et le "cimetière des martyrs"

Située à l'est de Cholet, à une dizaine de kilomètres de Maulévrier, fief des Colbert, à vingt kilomètres de Mauléon (ex Chatillon et capitale "administrative" de l'armée blanche) et de Saint Aubin, fief des La Rochejaquelein, la forêt de Vezins a joué un rôle essentiel pendant la guerre. On peut y voir une sorte de base arrière des blancs, où les "brigands" se réfugient entre deux coups de main dans la version bleue, et où les paysans se cachent pour échapper aux "exactions" républicaines dans la version blanche. L'exemple contemporain des camps de réfugiés qui mêlent inextricablement hommes valides en armes et femmes, enfants vieillards qui leur servent à la fois de bouclier et de justification permet peut-être de mieux comprendre le statut de la forêt de Vezins en 1793. Elle aurait servi pour les uns de "place d'armes" (1), pour les autres de "quartier général de l'armée angevine" (2) et même "d'hôpital" (3), la fonction supposée de ce rassemblement de paysans permettant après coup de légitimer le massacre, ou de le rendre plus odieux encore.

Début 1794 les bleus inaugurent la politique de terre brûlée dite des colonnes infernales, cependant que Stofflet basé à Vezins tente d'élargir son

(1) Montagnon, *op. cit.*, p. 210;

(2) Chassin, *Pacifications...*, I, p. 312.

(3) J. Lagniau, *Les guerres de Vendée*, Paris 1982, p. 74.

territoire "libéré" en occupant brièvement Cholet, Bressuire, Beaupréau (deux fois) et Argenton-le-Peuple, et en les livrant généralement au pillage. Ces luttes confuses traduisent bien un affrontement généralisé de classe autant que politique. Dans le jeu de cache-cache auquel se livrent bandes bleues et blanches, les civils fournissent évidemment le plus fort contingent de victimes, d'autant plus que la légalité révolutionnaire tient pour criminel tout paysan sans papier:

"Le 1er janvier (1794), ordre de tuer tous paisans et autres qui ne seront pas porteurs d'un certificat de leur municipalité, visé de celle de Cholet." (4)

La grande opération de ratissage commence fin janvier, avec comme but avoué celui d'affamer les insurgés, et si possible de les exterminer:

"Avant de partir des villages (le commandant) les fera incendier sans réserve avec tous les bourgs, hameaux, mairies qui en dépendent; il s'attachera spécialement à démolir et brûler les fours et moulins (5) sous sa responsabilité individuelle, au surplus nous nous en rapportons à son dévouement à la Cause, il fera exterminer sans réserve tous les individus de tout âge et de tout sexe, qui sera convaincu d'avoir participé à la guerre de la Vendée..." (6)

On ne saurait mieux dire que toute la région est devenue zone de tir à vue. C'est exactement ce qui se produit le 25 mars: "conduits par un traître paysan voisin" les bleus pénètrent dans la forêt et "y massacrent mille cinq cent malades, blessés, femmes et enfants dans l'hôpital que Stofflet y avait installé" (7). Chassin réduit l'évènement à "un enlèvement des dépôts de Stofflet, au milieu de la forêt de Maulévrier" (8), tandis qu'un parent du général vendéen y voit "un incendie d'hôpitaux, des femmes rejetées sans pitié dans le brasier" (9). Le 27 mars les blancs prennent leur revanche aux Aubiers, à 10 km de Vezins, au lieu-dit les Ouleries, où il massacrent les massacreurs.

La tuerie de Vezins fut presque immédiatement commémorée après la restauration par l'érection d'une croix de bois et la pose d'une inscription en 1817 à l'initiative semble-t-il du propriétaire de la forêt le comte de Colbert. La commémoration du massacre donna lieu par la suite à toute une série de constructions plus imposantes, sorte de sédimentation idéologico-architecturale sur le site: en 1822 le comte Colbert de Maulévrier, l'ancien employeur de Stofflet, y fait élever un calvaire "au lieu dénommé, selon la légende, le cimetière des martyrs"(10). En 1863 le comte René de Colbert y fait construire une chapelle néo-gothique, sur la façade de laquelle sont statufiés les dirigeants roturiers de l'insurrection, Stofflet et Cathelineau, et qui sert à la fois de tombeau aux membres de la famille Colbert-Maulévrier, et de lieu de pèlerinages vendéens. Dans les années 1950 en-

(4) Journal du gendarme Graviche, cité par Petitfrère, op. cit., p. 61.

(5) On retrouvera aux Herbiers la destruction matérielle-symbolique des moulins.

(6) Instructions du général Huché, cité par Petitfrère, ibidem.

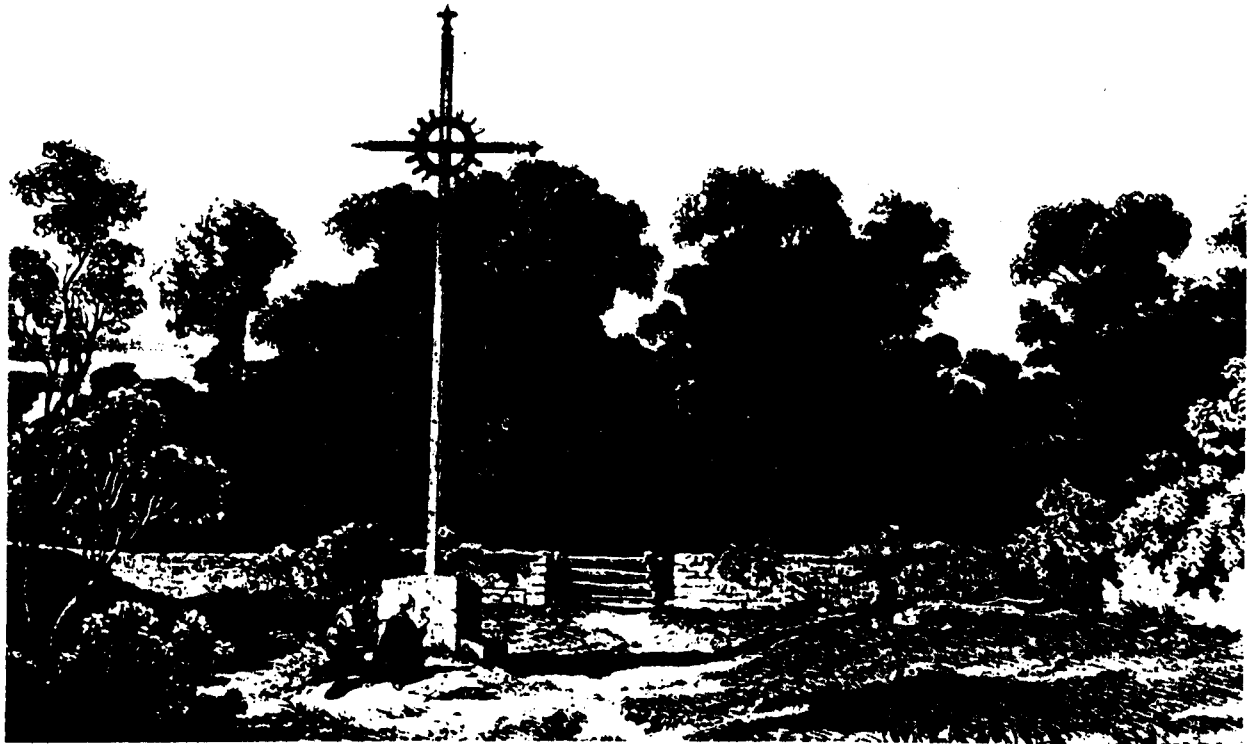
(7) Lagneau, op. cit., p. 74.

(8) Op. cit., p. 312.

(9) E. Stofflet, Stofflet et la Vendée, s.l.n.d..

(10) Chassin, op. cit., p. 312.

core, une mini-chapelle de style "moderne" fut érigée au chevet de la chapelle néo-gothique. Le site sert toujours de lieu de pèlerinage au souvenir vendéen.



Forêt de Vézins - Le « cimetière des martyrs » (Bibliothèque Nationale).

Les monuments successifs de la forêt de Vézins commémorent certes le massacre des paysans. Ils signifient surtout l'enracinement de la famille Colbert sur son fief, grâce au sacrifice de leurs métayers par dizaines, et s'inscrivent dans une commémoration de type familial (ou paternaliste) au même titre que la pyramide élevée à Stofflet dans le parc du château.

La colonne de Savenay

Les monuments de Vezins rappellent le massacre de plusieurs centaines de paysans. Celui de Savenay commémore une défaite suivie du massacre de plusieurs milliers de prisonniers, combattants ou non. Et tandis que les monuments de Vezins ont toujours été protégés par leur caractère privé d'une part, et par leur aspect peu militant de l'autre, la colonne de Savenay a souffert du vandalisme philippiste de par son caractère public et provocateur, ou jugé tel à l'époque. Elle n'a joué son rôle idéologique complet, qui consistait à exhiber les lys légitimistes, que pendant un lustre, de 1825 à 1830.

Après son échec devant Granville à la mi-novembre 1793, la grande armée vendéenne reflue en désordre vers le sud. Elle occupe Le Mans le 10 décembre, pour en être délogée le 12 avec de lourdes pertes (11). Elle gagne ensuite Laval pour piquer plein sud vers la Loire, à Ancenis. S'ensuit un des épisodes les moins clairs (ou les moins glorieux) de l'insurrection, puisque les "chefs" Stofflet, La Rochejaquelein et Sapinaud réussissent à franchir le fleuve, abandonnant derrière eux "leurs" paysans-soldats et des milliers de femmes et enfants. Talmont rentre chez lui, Fleuriot de la Fleurière est nommé généralissime, et les restes de l'armée pris de panique remontent le long de la Loire pour se faire écraser par les bleus à Savenay, cul-de-sac avant la Brière, la veille de Noël. La bataille proprement dite, à laquelle les bleus étaient aussi motivés par l'appât du butin puisque les nobles traînaient dans leurs bagages leurs "effets" et leur argenterie, aurait fait près de 6.000 morts blancs, dont une partie noyés dans les marécages de Montoir. Les bleus commencent le lendemain à se débarrasser des prisonniers: les "chefs" sont envoyés à Nantes pour être guillotisés, les paysans fusillés sur place ou noyés:

"Je vous avois écrit qu'on avoit fusillé, à Savenay, plus de 1.200 Brigands; mais, par des renseignements que j'ai pris depuis, et que je ne puis révoquer en doute, il paroît qu'on en a fusillé plus de 2.000. On appelle cela envoyer à l'ambulance. Ici on emploie une toute autre manière de nous débarrasser de cette mauvaise engeance. On met tous ces coquins là dans des batteaux qu'on fait ensuite couler à fond. On appelle cela envoyer au chateau d'eau." (12)

On estime généralement que la bataille de Savenay et les massacres qui ont suivi auraient fait près de 10.000 morts. Ces morts pourtant sont négligés jusqu'en 1825, une génération après les faits. Faut-il y voir le désir de Louis XVIII de

(11) "Des chefs, des marquises, des comtesses, des prêtres à foison, des canons, des caissons, des bagages de toute espèce, un nombre considérable de fusils, tout est tombé en notre pouvoir... Toute l'armée court après cette horde." Les représentants en mission cités par Montagnon, op. cit., p. 166. Et Kléber écrit dans ses Mémoires: "On ne saurait se figurer l'horrible carnage qui se fit ce jour-là".

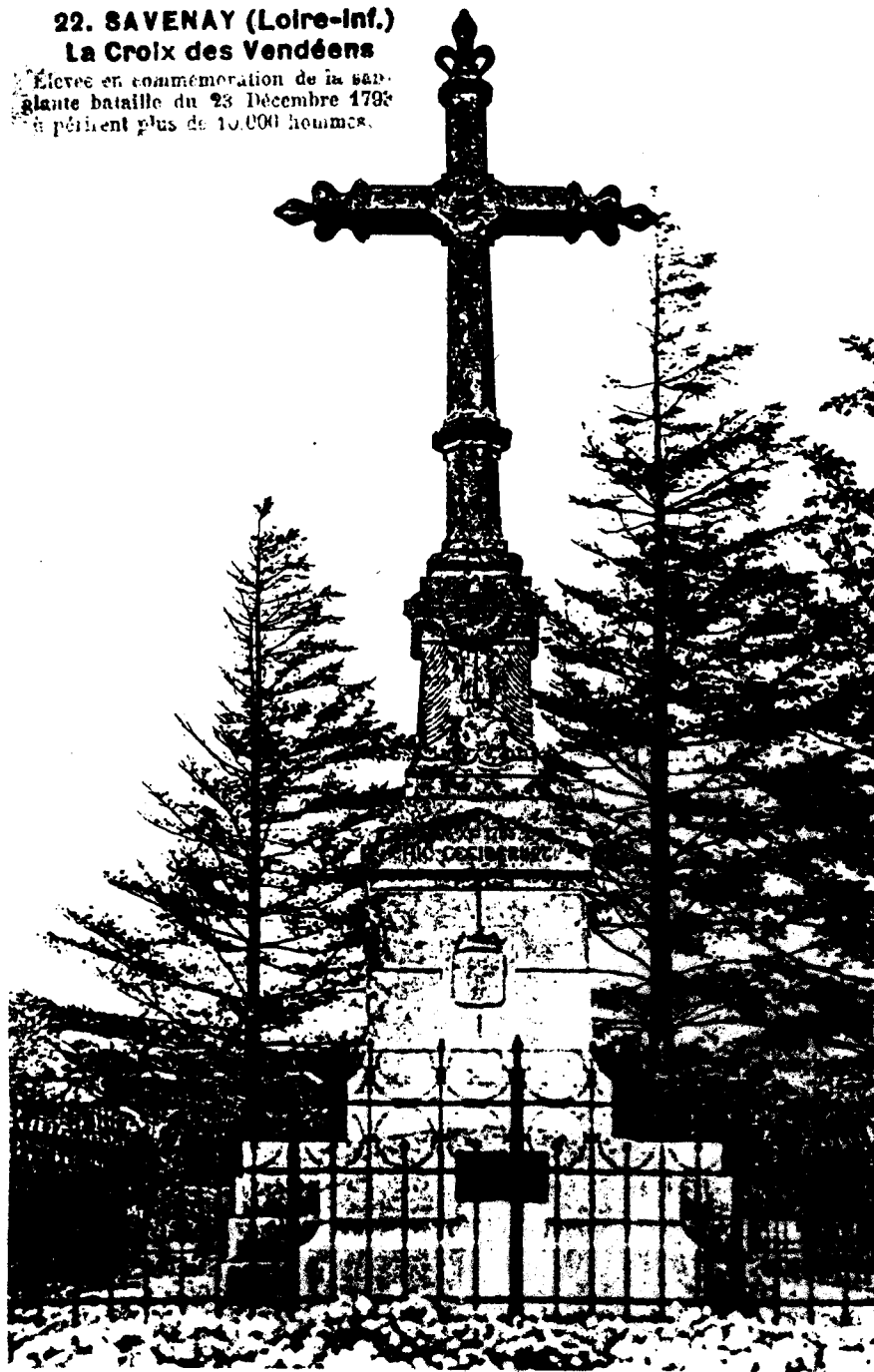
(12) Benaben, Lettre du 26 décembre 1793, citée par Petitfrère, p. 59.

ne pas heurter de front la bourgeoisie de Savenay, bourgade bleue, et surtout de Nantes toute proche ? Ou la gêne devant ces fusillades de paysans abandonnés de leurs "chefs naturels" ? Il faut en tout cas attendre l'accession de Charles X pour qu'un monument (modeste si l'on considère le nombre de morts) célèbre enfin la défaite et les massacres de Savenay.

22. SAVENAY (Loire-Inf.)

La Croix des Vendéens

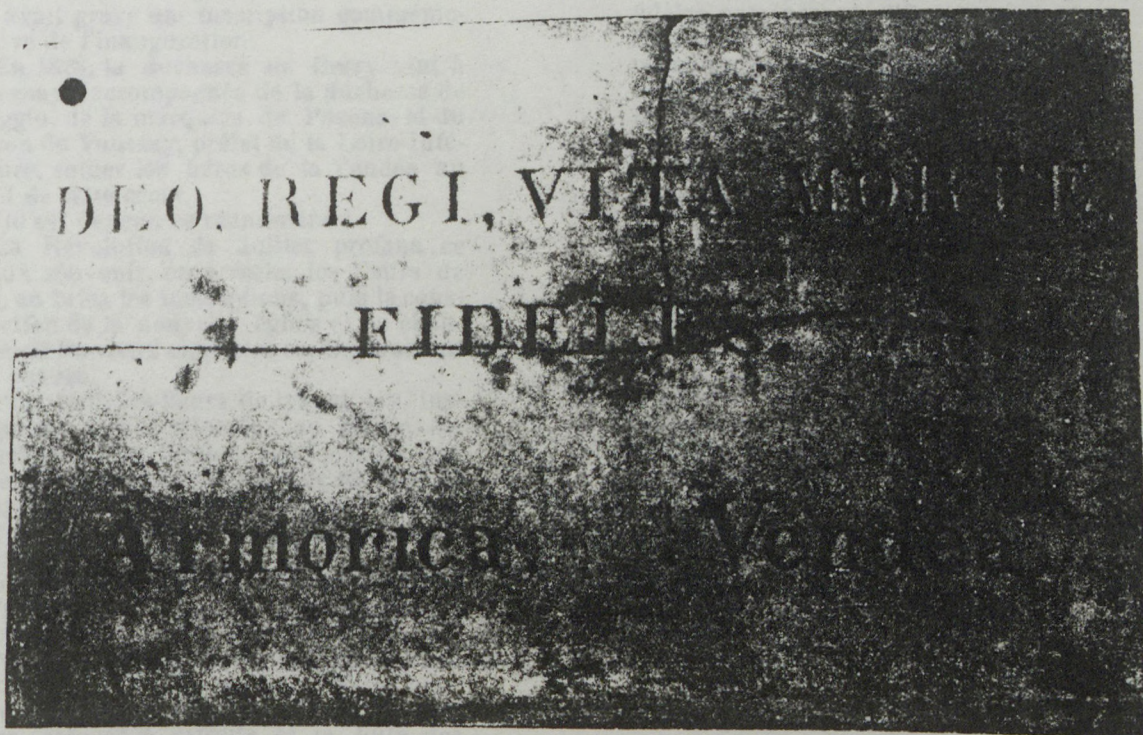
Élevée en commémoration de la sanglante bataille du 23 Décembre 1793 où périrent plus de 10.000 hommes.



La croix des Vendéens, monument partiellement détruit en 1830, démonté vers 1850, reconstruit plus loin et complété par une nouvelle croix vers 1890 (?).

(Carte postale du début du XXème siècle)

Lors de Dans leur désir de rattrapper ce qu'ils pensent être le temps perdu, les ultras de 1825 en effet s'empressent de célébrer tous les évènements des guerres de vendée dont persiste le souvenir, s'agit-il de défaites ou de déroutes. La colonne de Savenay fut érigée à la fin 1825, sur l'emplacement supposé d'une fosse commune de 1793. On verra par la suite que la colonne fut à moitié renversée, puis démontée et déplacée, et que la nouvelle église (néo-gothique) de Savenay fut érigée à sa place dans la seconde moitié du XIXème siècle, sans que la présence des ossements présumés des fusillés en ait menacé la stabilité. Consciemment ou inconsciemment, il s'agit d'une stratégie idéologique visant à sanctifier la nouvelle église par son érection sur des ossements de Vendéens, ou de sanctifier ces dépouilles par la présence de la nouvelle église. Toute l'histoire des monuments contre-révolutionnaires participe de cette contamination (ou de ce renforcement) circulaire. Ce cénotaphe collectif érigé sur une fosse commune avait l'aspect militant des monuments vendéens de 1825: fleurs de lys de bronze aux quatre angles, inscriptions latine et française, bas-relief représentant "une épée et une bêche liées ensemble", et figurant sans doute l'alliance de classe de l'insurrection entre la noblesse et la paysannerie. Le monument fut tout naturellement visité par Marie-Caroline de Berry en 1828. Il fut tout aussi naturellement victime du vandalisme philippiste en 1830: fleurs de lys arrachées, inscriptions brisées à coups de marteau.



Inscription du monument commémoratif de la bataille de Savenay, 1825. "Brisée en 3 morceaux, fixée avec quatre vis en fer dans un cadre en bois de sapin. Don du maire de Savenay en 1864".

Lors de la construction de la nouvelle église et du transfert du cimetière, les assises de granit du monument semblent avoir été déposées dans un coin, où un prêtre militant de la fin du XIX^{ème} siècle les re-découvrit. Il procéda alors à la reconstitution du cénotaphe, purgé de ses éléments les plus ouvertement contre-révolutionnaires. Et comme l'histoire des monuments vendéens se répète, on ne sera pas surpris d'apprendre qu'un nouveau monument fut érigé sous la troisième république sur la route de Savenay à Guérande: il s'agissait cette fois d'un ossuaire contenant des dépouilles trouvées au fond d'une carrière, et payé par souscription par les royalistes de l'Ouest, comte de Chambord en tête. On pourrait parler à nouveau du caractère mobile et redondant des monuments vendéens.

Le 26 décembre 1825 un monument fut érigé dans l'ancien cimetière de Savenay, à l'endroit où se trouve actuellement le chœur de la nouvelle église, sur l'emplacement d'une immense fosse où avaient été enfouis, dit la tradition, plus de quinze cents Vendéens.

Ce monument était surmonté d'une croix en marbre blanc; aux quatre angles de l'entablement étaient attachées des fleurs de lys de bronze: d'un côté on lisait sur une table de marbre:

DEO. REGI. VITA, MORTE FIDELES
VENDEA, ARMORICA !

Au-dessous on avait sculpté une épée et une bêche liées ensemble, surmontées d'une couronne royale; d'un autre côté, on avait gravé une inscription commémorative de l'inauguration.

En 1828, la duchesse de Berry vint à Savenay, accompagnée de la duchesse de Reggio, de la marquise de Posena et du baron de Vanssay, préfet de la Loire-Inférieure, saluer les héros de la Vendée au pied de cette croix.

Qu'est devenu ce monument ?

La Révolution de Juillet profana ce pieux souvenir, en arracha les fleurs de lys, en brisa les inscriptions, puis la construction de la nouvelle église et le changement du vieux cimetière en dispersèrent les pierres.

Plus tard, les fleurs de lys et les inscriptions furent déposées au Musée archéologique de Nantes. Les pierres restèrent longtemps couvertes de mousse et ignorées dans un coin du nouveau cimetière; c'est là que M. Mauclerc, curé de Savenay, les trouva.

S'il ne put relever le petit mausolée tel qu'il était autrefois, il ne voulut pas que le culte de ces morts glorieux restât enseveli dans l'oubli. A l'endroit où le combat avait été le plus sanglant, où les martyrs étaient tombés, pressés et nombreux, pour protéger la retraite et la fuite des femmes et des enfants, il fit replacer les marches de granit, rétablir les soubassements de l'ancien monument et, sur un entablement nouveau, élever une belle croix en pierre blanche.

Les inscriptions ne s'y lisent plus, mais personne ne les ignore et chacun en garde un pieux souvenir.

Il y a quelques années, des ouvriers dé-

couvraient tout près de Savenay, sous les déblais, au fond d'une ancienne carrière, une grande quantité d'ossements humains.

Les anciens du pays et les vieilles traditions interrogés répondirent que cette carrière avait reçu les dépouilles des Vendéens tués autour de la ville de Savenay.

Ces ossements, recueillis avec soin, furent portés dans le nouveau cimetière: on songeait à élever sur le tertre qui les recouvrait une modeste croix commémorative, lorsqu'il sembla que les fils, les petits-fils, les parents et les amis de ceux qui périrent à la bataille de Savenay, en combattant pour Dieu et le Roi, devaient leur élever un monument digne de leur mémoire.

M. le comte de Chambord, qui aimait tant la France, et qui aimait surtout ses fidèles provinces de l'Ouest, voulut bien approuver la pensée d'élever à Savenay un monument pour remplacer celui que la Révolution de juillet avait détruit, et, en 1879, il nomma une commission chargée par lui de cette œuvre de réparation.

Cette commission, composée de M. le comte Alexandre de Monti de Rezé et de MM. A. du Fort et G. Mollat, eut ordre de s'entendre avec les présidents du comité, nommé par le Roi, dans les départements de la Vendée, de Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine. Une souscription, à la tête de laquelle M. le comte de Chambord voulut que son nom fût inscrit, fut ouverte dans ces six départements et le concours réclamé à tous les royalistes ne fut pas refusé.

Le montant de la souscription a été employé, partie à acheter au-dessus des carrières où avaient été enfouies les dépouilles des Vendéens tués, un terrain aspectant l'église de Savenay, sur le versant de la route de Savenay à Guérande, partie à faire exécuter un ossuaire en granit.

Cet ossuaire est surmonté d'une élégante croix en pierre blanche, ornée de fleurons.

M. Vallet, statuaire de Nantes, a sculpté, sur les soubassements de cette croix, les armes de France, celles de Bretagne et celles de la ville de Savenay, et gravé au-dessus ces deux mots:

HIC CECIDERUNT.

En avant, sur la pierre tombale, est fixée une plaque en cuivre sur laquelle on lit l'ancienne inscription. (13)

Les monuments de Quiberon-Auray

Comme celui de Savenay, les monuments d'Auray liés au débarquement de Quiberon commémorent une défaite et des massacres, mais d'une majorité de nobles cette fois. Et comme à Savenay ils jouent le rôle ambigu de cénotaphe érigé sur une fosse commune: les ossements et les monuments sont tout proches, sans être pour autant confondus. A la différence de Savenay cependant, les monuments de Quiberon-Auray sont de bonne taille, et dûs à un architecte notoire, Caristie, et donc les plus connus de tous les monuments contre-révolutionnaires de l'Ouest.

Au premier trimestre 1795 une paix relative s'instaure en Vendée: contre des compromis de la part de la Convention (relative liberté du culte et exemption de la conscription) et contre des subsides supérieurs à ceux des Anglais, Charette puis Stofflet finissent par signer des suspensions d'armes. C'est le moment choisi par le cabinet anglais et les émigrés pour lancer une expédition en France de l'Ouest, afin de fixer les forces révolutionnaires. Charette, qui venait pourtant de conclure une trêve, aurait voulu que le débarquement se fasse dans son fief, sur les côtes du marais. Les émigrés et les anglais choisissent Quiberon en Bretagne du sud. Les "chefs" sont Puisaye (14), d'Hervilly (15) et de Sombreuil (16). Il s'agit en fait d'une entreprise conjointe anglais-émigrés, supposée déclencher un soulèvement populaire en Bretagne. L'ambiguïté de l'expédition tient au rôle joué par les anglais: ils fournissaient les armes, les uniformes, les soldes, les transports, mais ne devaient en aucun cas débarquer eux-mêmes. Une première vague débarque le 27 juin 1795 à Quiberon, composée de 3.500 émigrés, mercenaires, "toulonnais" et prisonniers républicains "ralliés" aux blancs, sous le commandement de Puisaye. Ils font alors leur jonction avec les chouans dirigés par Cadoudal et Mercier-la-Vendée, auxquels on distribue des armes et des uniformes anglais: on les nommera par la suite "l'armée rouge". Après un premier succès l'expédition s'enlise et commence à fortifier la presqu'île, dont les bleus bloquent eux aussi l'issue. Les émigrés perdent du temps à procéder à une reprise de possession symbolique: ils embrassent le sol, distribuent cocardes, fleurs de lys et drapeaux

(14) Comte de Puisaye, né à Mortagne en 1755, mort en Angleterre en 1827, un des organisateurs de la chouannerie. Sa conduite ambiguë à Quiberon l'a fait taxer d'irresponsabilité, sinon de couardise. Il n'est pas revenu en France à la restauration.

(15) Louis d'Hervilly, né à Paris en 1756, mort à Londres de ses blessures en 1795. Ancien de la guerre d'indépendance américaine, commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI, participe aux combats du 10 août aux Tuileries. Emigré en Angleterre, créateur du "régiment Royal-Louis".

(16) Personnalité parmi les émigrés: son père commandait les Invalides en 1789. Arrêté avec sa fille en 1792, Sombreuil père n'aurait été épargné par les républicains qu'après que sa fille ait accepté de boire un verre de sang humain. On pourrait dire du jeune Sombreuil qu'il a été victime de la popularité de sa soeur.

blancs aux paysans, multiplient les messes célébrées par l'évêque de Dol ou les quelques 40 prêtres qui ont débarqué avec eux. Le 15 juillet d'Hervilly tente une sortie qui se solde par un échec; blessé il est évacué en Angleterre et Puisaye assume seul le commandement en chef. Sombreuil débarque à son tour le 17 avec un renfort de 1.500 émigrés, mais les jeux sont faits et l'expédition succombe à la fois à ses contradictions internes et la pression républicaine. Les "ralliés" bleus rejoignent les assaillants commandés par Hoche au cri de "Patriotes !", cependant que "l'armée rouge", snobée par les nobles émigrés et désavantagée dans les distributions se débande. Hoche lance l'offensive dans la nuit du 20 au 21, Puisaye disparaît à bord d'un navire anglais après avoir confié le commandement à Sombreuil (17). Les émigrés tentent de rembarquer, quelques combats ont lieu sur la plage et Sombreuil capitule avec toutes ses troupes, 4.000 prisonniers environ. Ils sont transférés à Vannes et Auray, où les bleus libèrent les derniers soldats républicains "ralliés". Il ne reste alors qu'un millier d'émigrés environ, que la loi républicaine condamne tous à mort.

La capitulation de Quiberon semble avoir reposé sur une équivoque, comme celle de Noirmoutiers: les bleus sur le terrain ont fait des promesses que le personnel politique ne leur a pas permis de tenir, cependant que les émigrés, qui savaient bien qu'en débarquant armés en France ils se condamnaient à mort en cas de capture, ont voulu croire soit que leur nombre les protégerait, soit que les bleus se contenteraient de fusiller les chefs. Et de fait les républicains semblent avoir hésité: une première commission militaire condamne à mort les dirigeants blancs, puis renâcle à condamner les simples soldats. Elle est alors dissoute et remplacée par des commissions plus sûres qui multiplient les condamnations à mort: 700 personnes environ sont exécutées sur le millier de prisonniers. Ce massacre "indigne l'Europe" (monarchiste): jamais on n'aurait cru que les bleus fassent entrer dans les faits leur propre légalité et leurs propres principes de responsabilité individuelle. Passe encore de massacrer des paysans, mais des nobles qui se rendent ! Les blancs captifs ont cru longtemps (car les fusillades ont duré des semaines) ou feint de croire, que les vainqueurs se satisferaient de la tête des chefs, essentiellement Sombreuil et l'évêque. C'est encore le thème de l'Ode à Quiberon de Victor Hugo:

"Quiberon vit jadis, sur son bord solitaire,
Des Français assaillis s'apprêter à mourir,
Puis, devant les deux chefs, l'airain fumant se taire,

(17) Montagnon, op. cit., p. 249.

(18) Les commissions ont parfois fait preuve d'une relative "humanité". Tout au long de la guerre de Vendée les "domestiques" faits prisonniers ont aussi argué du fait qu'ils avaient dû suivre leurs maîtres, afin d'échapper à la mort. Aux 700 à 750 noms de fusillés s'ajoutent sur le monument 150 noms environ d'émigrés tués au combat, ou morts ensuite de leurs blessures, comme d'Hervilly.

Et les rangs désarmés s'ouvrir.
Pour sauver ses soldats l'un d'eux offrit sa tête;
L'autre accepta cette conquête,
De leur traité gage inhumain...

Après la fusillade attendue du chef et de l'évêque, les émigrés de Victor Hugo se croient quittes:

Ils disaient aux soldats: "Votre foi nous protège !"
Et pour toute réponse, un lugubre cortège
Les traîna sur des corps fumants ! ...
On massacra longtemps la tribu sans défense...

L'ode se termine sur l'évocation de prières en plein air des parents et alliés des victimes, car il fallut à nouveau plus de 30 ans pour que la commémoration soit officialisée par un monument:

On dit que, de nos jours, viennent, versant des larmes,
Prier au champ fatal où ces peux sont tombés,
Les vierges, les soldats fiers de leurs jeunes armes,
Et les vieillards lents et courbés.
Du ciel sur les bourreaux appelant l'indulgence,
Là nul n'implore la vengeance,
Tous demandent le repentir. (19)

Ce texte date de février 1821, soit deux ans avant la pose de la première pierre de la première chapelle (dite expiatoire) dont la construction devait durer 6 ans. Il en fixe assez bien le programme idéologique: les royalistes des années 1820 n'attendent pas des futurs monuments de Quiberon-Auray qu'ils soient militants. Il paraît en effet difficile de commémorer une défaite due en grande partie aux erreurs des émigrés eux-mêmes, abandonnés par leur chef de surcroît. D'où peut-être l'accent mis sur la mauvaise foi des bleus plutôt que sur leur sauvagerie, et de façon générale les appels à "l'indulgence" et au "repentir".

Comme presque tous les autres monuments blancs, les chapelles d'Auray-Quiberon posent le problème de la re-découverte des ossements en 1814. Et comme c'est le cas pour de nombreux autres monuments, on verra que les idéologues et les architectes de la restauration ont tenté de le régler par la redondance, en dédoublant les édifices commémoratifs: une chapelle "expiatoire" et une chapelle "sépulchrale". Car les fusillades d'émigrés s'étaient produites en des lieux fort divers, tous les jours pendant un mois environ: à Quiberon sur la plage, à Auray dans la prairie de Tré-Auray, à Vannes aux lieux-dits la Garenne, l'Hermitage et l'Armor. C'est à Auray, où une minorité d'émigrés avait été exécutée, que se dressent les chapelles expiatoire et sépulchrale; rien à Quiberon même, où ont eu lieu les combats et la reddition, peu de choses à Vannes où a été fusillée une majorité de prisonniers ^(19 bis). Le choix d'Auray s'explique peut-être par sa position centrale parmi les autres lieux de fusillade, et surtout par la présence de la Chartreuse, monument religieux pré-existant aux massacres, et sur lequel les monuments commémoratifs sont pour ainsi dire venus se greffer.

(19) V. Hugo, Quiberon, février 1821.

(19 bis) Un simple monument funéraire dans la cathédrale.

A la restauration le curé d'Auray fait transporter à la Chartreuse les ossements des émigrés fusillés aux alentours, ce qui exclut bien sûr ceux de Vannes et de Quiberon même (20). Les ossements sont entassés dans un caveau sur 12 mètres de large et 4 de haut (21). C'est là que le duc d'Angoulême vient se recueillir le 1er juillet 1814, lors de la première restauration. Il ne semble pas s'être rendu à Quiberon même ou à Vannes, sur les lieux des autres fusillades. Toujours pendant la première restauration, Soult (22) cherche à faire oublier son passé napoléonien en proposant "l'érection d'un monument aux mânes des émigrés fusillés à Quiberon".

MONUMENT DE QUIBERON.

La Commission du Monument de Quiberon, réunie le 30 novembre dernier, sous la présidence de M^{gr}. le Maréchal Duc de Dalmatie, a arrêté que le nombre de ses Membres serait porté jusqu'à treize, et s'est définitivement constituée.

MEMBRES DE LA COMMISSION :

- M^{gr}. le Maréchal Duc de DALMATIE, *Président.*
M. le Duc de ROHAN, *Pair de France.*
M. le Duc de LÉVIS, *Pair de France.*
M. le Comte de DAMAS, *Lieutenant-Général, Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Louis, premier Gentilhomme d'honneur de S. A. R. M^{gr}. le Duc d'Angoulême.*
M. le Baron de DAMAS, *Maréchal-de-Camp, et Gentilhomme d'honneur de S. A. R. M^{gr}. le Duc d'Angoulême.*
M. le Vicomte de SESMAISONS, *Lieutenant-Général, Commandeur des Ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare.*
M. le Comte du BOTDERU, *Colonel de Cavalerie.*
M. le Comte de FLOIRAC, *Maréchal-de-Camp, Préfet du Morbihan.*
M. le Baron de SUZANNET, *Vice-Amiral, Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis.*
M. le Vicomte du BOUCHAGE, *ancien Ministre de la Marine, Lieutenant-Général, et Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis.*
M. le Marquis de LA ROCHEJAQUELIN, *Maréchal-de-Camp, Capitaine-Lieutenant des Grenadiers à cheval de la Garde du Roi.*
M. le Comte Charles d'AUTICHAMP, *Lieutenant-Général, Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis.*
M. le Baron de BEAUSSET, *Evêque de Vannes.*
M. le Chevalier Henri de VIELLA, *Capitaine de Vaisseau, Rapporteur-Archiviste.*

Trésorier de la Commission.

M. MOISANT, *Notaire royal à Paris, rue Sainte-Marguerite, n^o. 35, faubourg Saint-Germain.*

LA Commission, ainsi constituée et réunie, ayant entendu la lecture du Programme ci-après, l'a approuvé, et a ordonné qu'il serait publié.

PROGRAMME.

Les Peuples civilisés regardèrent toujours comme un devoir sacré les honneurs rendus à la mémoire des Guerriers objets de leurs regrets.

Chez les Anciens, quelques cérémonies vaines suffisaient pour consoler des mânes affligés; mais la Religion chrétienne, toute divine, suit ses enfants bien au-delà du tombeau.

Elle met au premier rang de ses affections les victimes qu'une mort glorieuse lui enlève dans les combats livrés pour la défense de l'Autel et du Trône; aux éloges de la Patrie, aux larmes des proches et des amis, elle unit des supplications; et ne cesse de demander une récompense éternelle pour prix d'un sacrifice passager.

Les champs de Carnac, les plages de Quiberon virent tomber des légions entières de ces guerriers Chrétiens; en expirant, leurs dernières paroles furent des paroles d'amour pour leur Roi et des vœux pour la Patrie.

Aujourd'hui, le Roi, après un long exil, la Patrie, après un long silence, répondent à ces touchans adieux.

La mémoire de ces preux Chevaliers retrouve enfin ses honneurs;

Un Prince, digne héritier de la piété de ses aïeux, a fait rendre les devoirs de la sépulture à ces précieux restes; ils reposent au milieu des braves habitants du Morbihan, dignes, par leur inébranlable fidélité, d'être les gardiens de ce dépôt sacré.

Imitons un si noble exemple, éternisons, par des hommages trop long-temps comprimés, la mémoire de ceux qui nous furent si chers.

Que des monuments s'élèvent! les uns consacrés à éterniser la gloire de ces généreux Guerriers; les autres, destinés à former des hommes dignes de ces modèles; tous rendront un éternel témoignage de notre pieuse vénération.

Que la jeunesse élevée auprès de ces nobles sépultures vienne y respirer l'amour de son Roi, l'attachement à tous ses devoirs, le sentiment de toutes les vertus, et que la France consolée voie, sur cette terre sacrée, se renouveler de nombreuses générations de sujets fidèles et dévoués.

Pénétrée de ces motifs et de ceux énoncés dans l'arrêté du 17 novembre dernier, de M^{gr}. le Maréchal Duc de Dalmatie, la Commission a pris les résolutions suivantes :

ARRÊTÉ

Il sera élevé un monument pyramidal sur le lieu même où les victimes de Quiberon ont été immolées.

(20) A. Nettement, *Quiberon*, Paris 1869, p. 304

(21) Ibidem, p. 306.

(22) Nicolas Soult, 1769-1851. Caporal d'ancien régime, capitaine en 1793, maréchal et duc de Dalmatie sous l'empire. Rallié avec enthousiasme à Louis XVIII en 1814, il repasse du côté de Napoléon en 1815. Banni à la seconde restauration, il se retire sur ses terres. Louis XVIII lui rend 200.000 francs et son bâton de maréchal en 1820. Charles X le décore et le nomme pair en 1825. Larousse voit en lui "un partisan aveugle du gouvernement et un adversaire déclaré de toutes les libertés publiques". Ministre de la guerre de Louis-Philippe, devient maréchal général, comme Turenne.

Ce monument doit en imposer par un caractère simple et noble ; la matière même du pays, le granit, semble, par sa dureté, exclure toute espèce d'ornemens ; des inscriptions doivent seules fixer l'attention.

On observe aux concurrents qu'un des points essentiels est l'heureuse combinaison du génie et de la simplicité.

On pourra encadrer ce monument de telle manière que l'on croira convenable, soit par un fossé ou par un mur ; cette enceinte pourra être plantée d'arbres ; on y pratiquera une entrée.

Autres monuments.

Un autre monument sera érigé dans la Chartreuse, près d'Auray, où les cendres de ces Guerriers ont été transportées.

Cet édifice funéraire sera orné de deux bas-reliefs ;

L'un représentera la restauration de la Monarchie et le rétablissement de Sa Majesté LOUIS-LE-DÉSIRÉ sur le Trône de nos anciens Rois ;

L'autre représentera S. A. R. M^{te} le Duc d'Angoulême, faisant rendre les honneurs de la sépulture et les premiers devoirs religieux aux précieux restes de ces Guerriers.

Ce Mausolée doit également porter un caractère simple ; les deux bas-reliefs et quelques inscriptions seront les principaux objets de sa décoration : l'art et les convenances se trouveront mieux de cette religieuse et noble simplicité.

Enfin, on rappelle aux artistes que ce qui excite notre admiration pour les ouvrages des anciens, c'est leur extrême économie dans l'emploi des ornemens.

Pour le premier monument, on fera un plan, une coupe et une élévation sur une échelle de dix millimètres pour mètre.

Le plan général, y compris l'enceinte et l'élévation générale, sur une échelle de cinq millimètres pour mètre.

Pour le second monument, l'échelle sera la même que pour le premier. On fera un plan de l'église sur une échelle de cinq millimètres pour mètre, où l'on indiquera la place du mausolée.

Les plans indiquant le site, la nature du terrain et l'étendue du lieu où sera placée la pyramide, ainsi que celui du bâtiment dans lequel doit être construit le mausolée, seront déposés chez le Trésorier de la Commission, M. MOISANT, Notaire royal à Paris, rue Sainte Marguerite, n^o 55, faubourg Saint-Germain, et communiqués aux artistes qui désireraient en prendre connaissance.

Les artistes qui voudront se charger de l'exécution des monuments, sont invi-

tés à présenter leurs projets, mémoires et devis estimatifs, et à les remettre chez le Trésorier ; ils seront soumis à la Commission.

Un règlement particulier déterminera le mode d'adjudication de ces travaux.

L'institution d'utilité publique indiquée par l'article III de l'arrêté précité, sera un collège militaire.

Le mode d'enseignement, le nombre des élèves et le régime intérieur, seront fixés par la commission.

On y recevra des pensionnaires ;

Il y aura aussi des places gratuites.

La Commission voulant associer tous les Français à l'exécution d'un aussi noble et si utile projet, et leur présenter tous les moyens d'y concourir à raison de leurs facultés, recevra tous les dons qui lui seront offerts ; la somme la plus modique sera acceptée.

MM. les préfets seront invités à désigner dans chaque canton, arrondissement et chef-lieu de département, une personne qui sera chargée de recevoir les souscriptions immédiatement acquittées et celles payables à termes fixes, et d'en faire parvenir le montant au Trésorier de la Commission.

On recevra de la même manière toute espèce de fondations qui pourraient convenir davantage à quelques personnes, à raison de leur fortune, de leurs moyens et de leurs intentions.

Le Trésorier de la Commission est aussi chargé de recevoir les souscriptions des personnes qui résident à Paris.

Il sera présenté à la Commission un état général des souscriptions, et cet état pourra être rendu public.

La Commission se plaît à compter sur l'empressement de MM. les préfets à coopérer de tous leurs efforts à l'exécution d'un projet qui intéresse tous les cœurs français, et dont le succès honorera tous ceux qui y auront concouru.

De l'imprimerie de P. GUEFFIER, rue Guénégaud, n^o 51.

Il semble que l'arrêté ait originellement compté 3 articles : le premier stipule l'érection d'un "monument pyramidal sur le lieu même où les victimes de Quiberon ont été immolées", sans qu'on précise lequel, puisque les fusillades ont eu lieu au moins en 5 endroits différents ; le second prévoit l'érection dans la Chartreuse d'un "Mausolée" ; le troisième, supprimé dès 1814, mais dont le texte conserve la trace grâce à une bévue bureaucratique, prévoyait l'institution d'un "collège militaire" dans les locaux de la chartreuse, sorte de prytanée lié sans doute dans l'esprit de ses promoteurs à la présence des ossements immigrés : "que la jeunesse élevée auprès de ces nobles sépultures vienne y respirer l'amour de son Roi...".

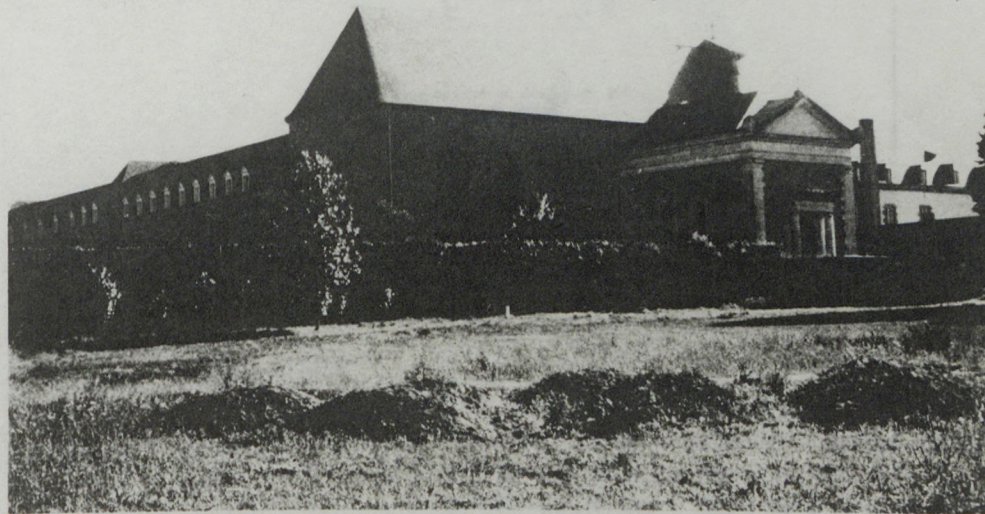
Soult ayant rallié le camp de l'ogre de Corse et ayant été renvoyé sur ses terres après les cent jours, rien ne se fit avant sa réhabilitation de 1820. Il est d'ailleurs symptomatique que le monument de Quiberon, lancé à l'instigation de Soult, ait aussi servi au même Soult d'instrument politique afin de rentrer en grâce. Le concours d'architecture, gagné par Caristie, semble avoir eu lieu en 1822. La première pierre d'une des chapelles, ce qui indique que le programme avait changé entre temps, est posée par la duchesse d'Angoulême en 1823 (23).

(23) Nettement, op. cit., p. 306.

C'est justement cette scène de la pose de la première pierre par la duchesse qui va remplacer sous forme de bas-relief "la restauration de la Monarchie et le rétablissement de Sa Majesté LOUIS-LE-DESIRE sur le Trône de nos anciens Rois" prévu par le programme de 1814:

"On voit Madame la duchesse d'Angoulême, suivie de ses dames d'honneur, tenant le marteau pour frapper la pierre; une soeur de Georges Cadoudal assiste à la cérémonie; l'Evêque de Vannes, suivi de son clergé, la préside. Le préfet, M. de Chazelles, tient le plan du monument; des généraux et des officiers occupent tout le côté gauche de la toile; dans le fond apparaissent quelques têtes de paysans morbihannais." (24)

Les travaux durent plus de 5 ans, et l'inauguration solennelle a lieu le 14 octobre 1829, moins d'un an avant les 3 glorieuses, comme si la restauration "avait eu le pressentiment qu'elle allait être emportée par une révolution nouvelle" (25). La fête funèbre, 34 ans après l'évènement commémoré, suit le modèle politico-religieux fixé depuis les voyages princiers ou les premières exhumations de corps des chefs. Les monuments contre-révolutionnaires d'Auray comprennent donc la chapelle "sépulchrale" de Caristie, annexée à la Chartreuse, contenant les ossements de certains des fusillés de 1795 et le "mausolée" programmé en 1814. Ils comprennent aussi la chapelle "expiatoire" du même Caristie, construite hors de la ville d'Auray au lieu-dit Breche ou "champ des martyrs", qui ne contient pas d'ossements, et dont le programme (inachevé) des années 1820 amplifiait grandement celui de 1814.



La chapelle "sépulchrale" de Caristie (1825) accolée à l'église de la chartreuse (XVIIème siècle).

(24) Toile de M. Couderc, "artiste de talent", décrite par Nettement, op. cit., p. 307.

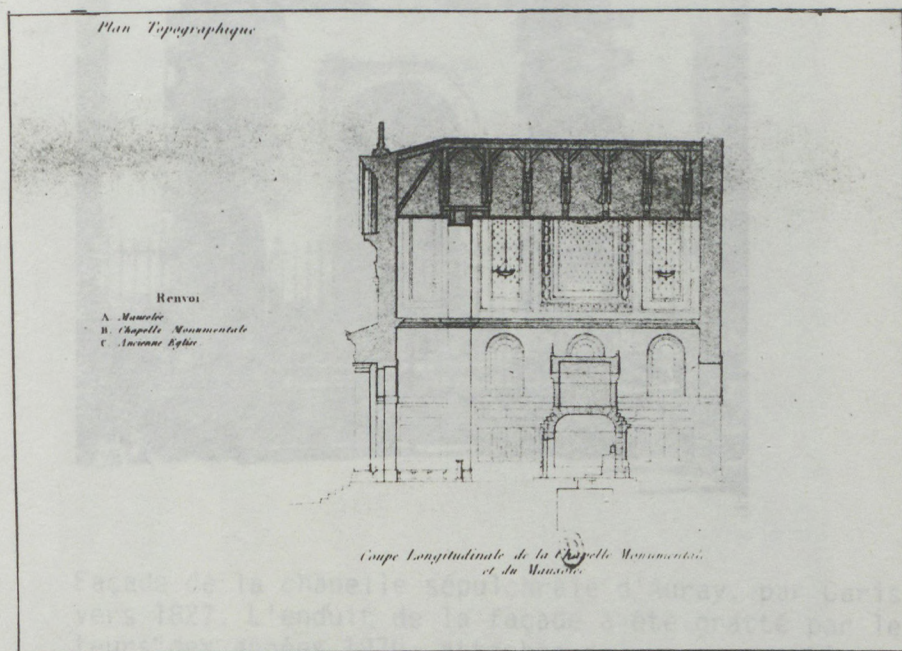
(25) Ibidem.

La chapelle sépulchrale de la chartreuse d'Auray

Le programme fixé en 1814 était simple: une "église" accolée à celle de la chartreuse, capable de contenir un "mausolée", 2 bas-reliefs et quelques inscriptions. Les modestes résultats de la souscription nationale conjuguent alors leurs effets avec le goût nœo-classique dominant pour limiter la taille et l'ornementation:

"On rappelle aux artistes que ce qui excite notre admiration pour les ouvrages des anciens, c'est leur extrême économie dans l'emploi des ornemens." (25)

Le travail de Caristie (26) se limite donc à théâtraliser un tombeau vide, mais assis sur une crypte contenant des ossements, et à fournir de nombreuses surfaces planes sur laquelle multiplier les inscriptions, le tout à l'intérieur d'une enveloppe financière réduite.



Coupe sur la chapelle "monumentale" ou "sépulchrale" d'Auray. L'ancienne église du XVIIème est à droite.

(25) Programme du 30 novembre 1814.

(26) Auguste-Nicolas Caristie, appartient à une lignée d'architectes, né à Avallon en 1783, mort à Paris en 1862. Elève de Percier et de Vaudoyer, grand prix de Rome en 1813, consacre son séjour à la restitution du temple de Jupiter Stator. Il sera toute sa vie farouchement opposé au style nœo-gothique. Restaure l'arc romain d'Orange. Il y construit aussi un monument contre-révolutionnaire de 1823 à 1830. Construit le palais de justice de Reims. Membre de la commission des Monuments Historiques après 1830 avec Mérimée, Vitet, Duban, etc. Membre de l'Institut, du Conseil Général des Bâtiments Civils, du jury de l'opéra de Paris. Il a publié Plans et coupes d'une partie du Forum..., 1821, Notice sur l'arc d'Orange..., 1839, et Les monuments antiques à Orange, 1856. Voir Hauteceur, op. cit., pp. 169-70.

La chapelle sépulchrale est un rectangle de 13 mètres sur 9, ouvrant à l'extérieur par une porte de fer, et donnant par une arche vide sur l'église de la chartreuse. Un petit portique "de style grec" (27) porte sur son fronton une inscription latine en lettres d'or assez peu compromettante: Gallia Moerens Posuit, signifiant que "La France en pleurs l'a élevée !" (28).



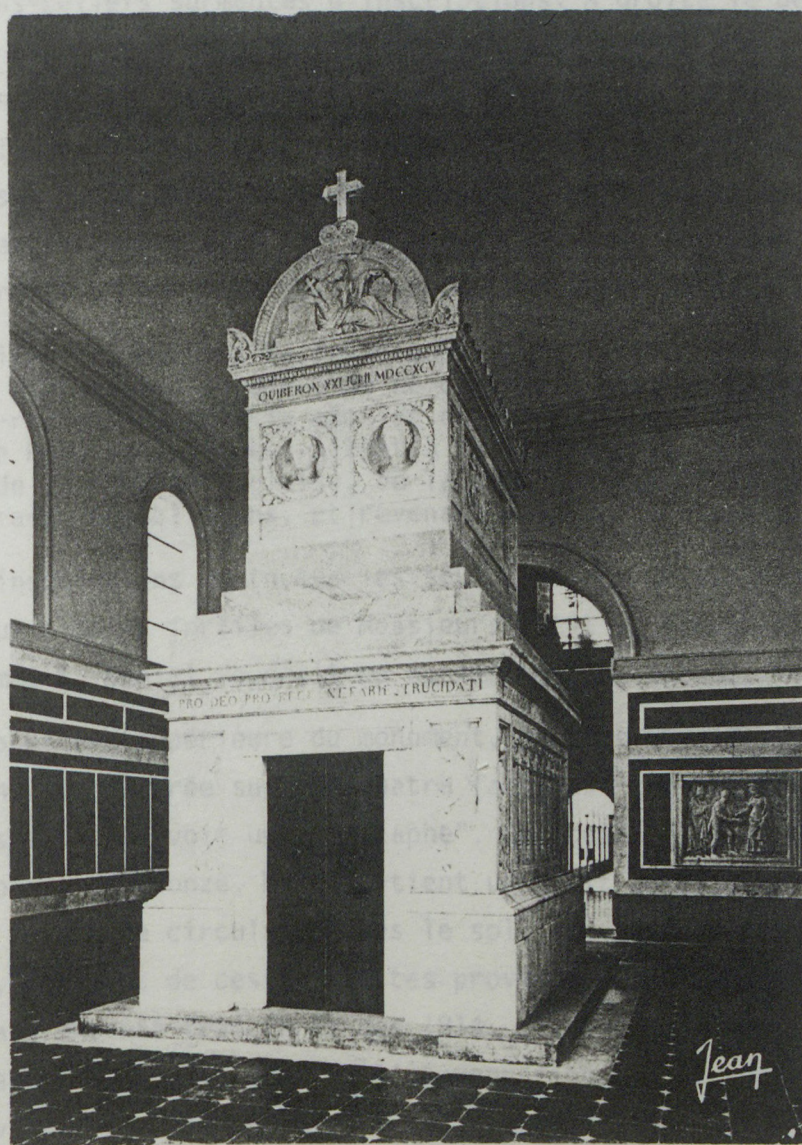
Façade de la chapelle sépulchrale d'Auray, par Caristie, vers 1827. L'enduit de la façade a été gratté par les "restaurateurs" des années 1970, attachés au rugueux-rustique. Triomphe posthume des néo-gothicistes que détestait Caristie.

Le socle de la bâtisse est en granit, comme d'ailleurs les murs, la pierre blanche de Caen ayant été réservée aux colonnes, aux pilastres et aux entablements. Mais le néo-classique Caristie avait évidemment revêtu ses façades de l'enduit blanc qui était alors l'emblème de la modernité, et qui était détesté en tant que tel par Montalembert et les gothicistes. Le lisse et le blanc des années 1820 ont été dans

(27) E. Daniel, Les Martyrs de Quiberon, Paris 1928, p. 63.

(28) Ibidem.

les années 1970 remplacés par le rugueux et le sombre chers au néo-gothicisme et au ruralisme... Les revêtements intérieurs sont en marbre noir, avec filets de marbre blanc, pour le sol et les murs jusqu'à 4 mètres de hauteur environ. Les murs et la voûte (de plâtre) étaient ensuite semés d'étoiles et de fleurs de lys, avec au milieu "un grand écusson de France". Ces décorations ont disparu après l'incendie et surtout la restauration de 1968. L'éclairage était assuré par 3 baies de chaque côté, et le second jour venu de l'église à laquelle s'accroche la chapelle. Deux lanternes de bronze pendaient de la voûte. La pièce essentielle de ce dispositif scénique et idéologique est évidemment le tombeau placé au centre, en marbre blanc sur socle de marbre noir. Sur le soubassement sont gravés les 952 noms des émigrés tués au combat ou fusillés par la suite, dans des cadres formés de guirlandes de cyprès. Aux 4 angles sont représentés en marbre blanc des génies tenant des flambeaux renversés et des palmes hautes (29).



Du côté de l'entrée ces génies encadrent la porte du caveau, "coulée en bronze et d'une exécution admirable" (30), surmontée qu'une nouvelle inscription latine:

(29) Tout ce symbolisme païen ne plaît guère au néo-gothiciste Nettement, qui aurait "mieux aimé des anges". Op. cit., p. 311.

(30) Ibidem.

Pro Deo, pro Rege, nefarie trucidati, à savoir Pour Dieu, pour le Roi ils furent indignement immolés. Au dessus de la porte de bronze figurent deux bustes en ronde bosse, des "chefs" Soulanges et Sombreuil avec leurs noms gravés, eux mêmes surmontés de l'inscription Quiberon, XXI JULII MDCCXCV. Le "tympan" du mausolée représente "la France couverte du voile des veuves, accoudée à droite sur un tombeau, et tenant de la main gauche une couronne funéraire" (31). L'autre petit côté du mausolée donnant sur la chartreuse comporte symétriquement deux portraits en ronde bosse de "chefs", d'Hervilly et Talhouet, surmontés de la même date en latin (jour de la première fournée d'exécutions). Le tympan supérieur comprend un médaillon soutenu par deux anges et surmonté d'une croix, représentant l'évêque de Dol, qui fait ainsi pendant à la France endeuillée de l'autre côté, tandis que l'inscription Pro Animabus et Legibus nostris ou "Pour nos vies et nos lois", fait pendant à Pro Deo, pro Lege... de l'autre côté. Les deux grands côtés du mausolée comportent aussi des bas-reliefs surmontés d'inscriptions. A droite le débarquement des émigrés sur la plage de Carnac, daté en bas du XXVII JUNII MDCCXCV, et surmonté d'une nouvelle inscription, Perierunt fratres mei omnes pro Israel, "tous mes frères sont morts pour Israel". A gauche un épisode plus ou moins controuvé du débarquement, daté lui aussi de Quiberon, XXI JULII MDCCXCV, et surmonté à nouveau d'une inscription bien sentie: Accipietis gloriam magnam et nomen aeternum, "Vous acquerrez une grande gloire et un nom immortel". Donnons à nouveau la parole à Nettement:

"L'inscription, tracée dans la frise supérieure, est ainsi conçue: IN DEO SPERAVI, NON TIMEBO, J'ai espéré en Dieu, je ne craindrai pas. Au dessous de cette inscription un bas-relief perpétue la mémoire du trait de dévouement de l'héroïque Gesril du Papeu, ce Régulus chrétien, allant à la nage, après la capitulation, prier le commandant de la frégate anglaise, de la part de Sombreuil, de cesser le feu qui décime les rangs républicains, et revenant ensuite se constituer prisonnier." (32)

Toutes ces inscriptions et toutes les sculptures de cette grande machine idéologique sont dues aux ciseaux fertiles de Messieurs Petit et Roman, et non pas de David d'Angers comme E. Daniel voudrait en accréditer la légende.

La partie supérieure du monument, parfois appelée "sarcophage" par les contemporains, et décorée sur ses quatre faces, est creuse, vide et inaccessible. On pourrait aussi bien y voir un "cénotaphe". On accède à la partie inférieure par la fameuse porte de bronze. Elle contient un petit autel contre le mur du fond, et surtout une ouverture circulaire dans le sol, qui ouvre enfin sur le caveau rempli d'ossements. Certains de ces squelettes proviennent du caveau de la chartreuse dans lequel ils avaient été transférés dès 1814, d'autres ont été transférés depuis le champ des martyrs en 1829, lors de l'inauguration des deux chapelles, sur trois immenses civières drapées de velours rouge "portées sur les épaules de paysans bretons" (33). Si la décoration de la chapelle et du mausolée est franchement néo-clas-

(31) Nettement, op. cit., p. 312.

(32) Ibidem.

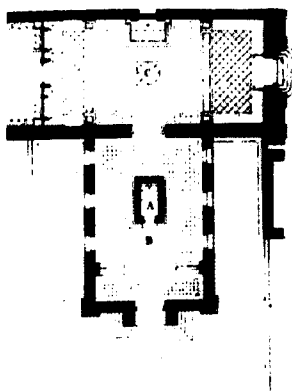
(33) E. Daniel, p. 65.

sique, la mise en scène des tibias, fémurs, radius, humérus et crânes s'apparente assez aux dispositifs baroques, qui survivaient aussi à Paris avec l'exposition du corps de Saint Vincent de Paul dans la chapelle des lazaristes rue de Sèvres, exactement à la même époque. Tout semble fait pour frapper les (rares) visiteurs d'effroi et de stupeur, comme en atteste le récit de Nettement:

"Je m'avançai ensuite pour jeter un triste regard sur leurs ossements, et le sourd-muet (34), devinant mon intention, abaissa une torche résineuse allumée et la promena dans les profondeurs du caveau. J'aperçus alors un monceau d'ossements blancs comme la neige, et, comme je me penchais plus avant sur l'ouverture béante, un des prêtres qui m'accompagnaient m'arrêta le bras et me retira en arrière. Il me raconta, pendant que nous descendions les degrés, que, l'année précédente, un enfant, qui était venu avec sa mère, se précipita étourdiment vers l'ouverture, et disparut tout à coup." (35)

Qu'on se rassure sur le sort de l'étourdi: "tombé sur le tas d'ossements il n'avait même pas une contusion".

Cette scène de théâtre politique sur-idéologisée qu'est déjà la chapelle sépulchrale comporte encore le rappel imagé de deux tournées princières: celle du duc d'Angoulême en 1814, celle de sa femme en 1823. De part et d'autre de l'arcade qui donne accès à l'église des chartreux se trouvent deux bas-reliefs en marbre blanc (sur le fond noir du mur). Celui de gauche représente le duc priant sur les



*Plan de la Chapelle Monumentale
et du Mausolée.*

Plan de la chapelle "monumentale" ou "sépulchrale" de Caristie

ossements des victimes, celui de droite la pose de la première pierre par la duchesse sa femme. Nous avons déjà rencontré ce processus de commémoration circulaire,

(34) Dans la tradition d'Edgar Poe ou de Mary Shelley (Frankenstein), Nettement est guidé par un cicerone muet, ce qui lui permet d'échapper à la loquacité habituelle aux guides.

(35) Op. cit., pp. 315-316.

qui veut qu'un monument commémore le passage d'un prince, et que le passage d'un prince justifie le monument... Le devis final de la chapelle sépulchrale s'est élevé à 63.000 francs, celui du mausolée à 150.000 francs environ (36).

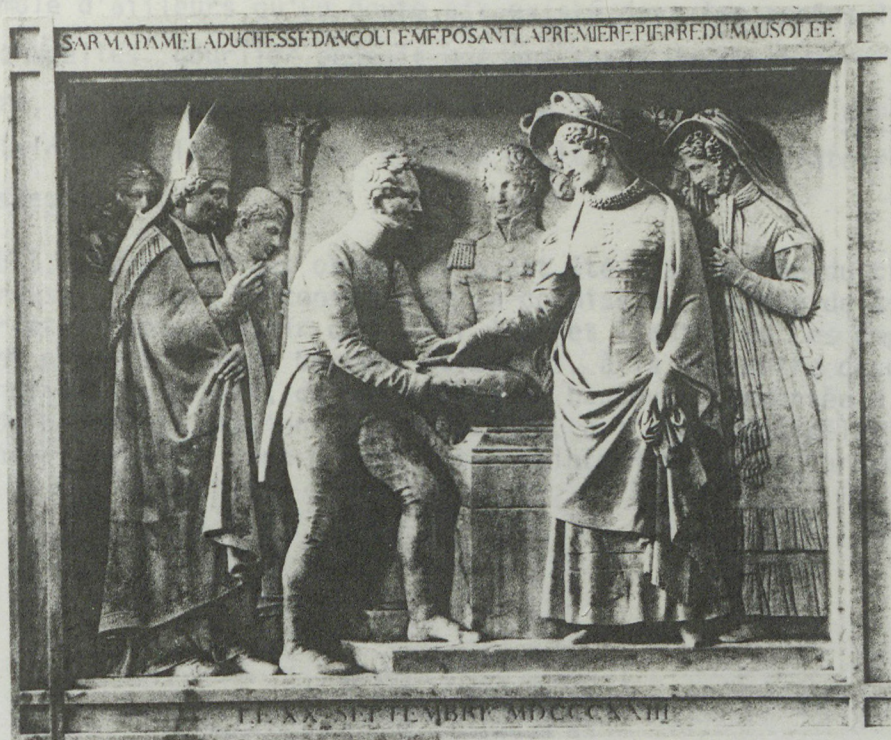
A une débauche (relative) d'architecture, correspond donc à la chartreuse une profusion ornementale et décorative, une sur-idéologisation de la chapelle sépulchrale. Il faut des heures, une bonne connaissance du latin macaronique de la restauration et de la symbolique néo-classique, outre un bon guide qui ne soit pas sourd-muet, pour pénétrer les arcanes de ces bandes dessinées géantes à la gloire des émigrés et des Bourbons. Ces dizaines de milliers de francs (or) ont été consacrées à des buts de séduction et d'instruction. Il s'agissait pour Caristie, ses commanditaires et ses sculpteurs, de s'emparer des esprits, d'inciter au respect de la dynastie, de l'état et des institutions. Mais n'y avait-il pas quelque naïveté à attendre des paysans morbihannais analphabètes qu'ils comprennent tout ce que l'art de cour néo-classique peut inspirer de plus raffiné ?



Chapelle sépulchrale de Caristie, bas-relief de gauche

S'il faut au courtisan un livret pour comprendre, que pouvaient bien comprendre les pèlerins rustiques ?

(36) Gourlier, Choix d'édifices publics projetés et construits en France depuis le commencement du XIX^{ème} siècle, 4 vol. Paris 1825-1850, tome III, p. 49.

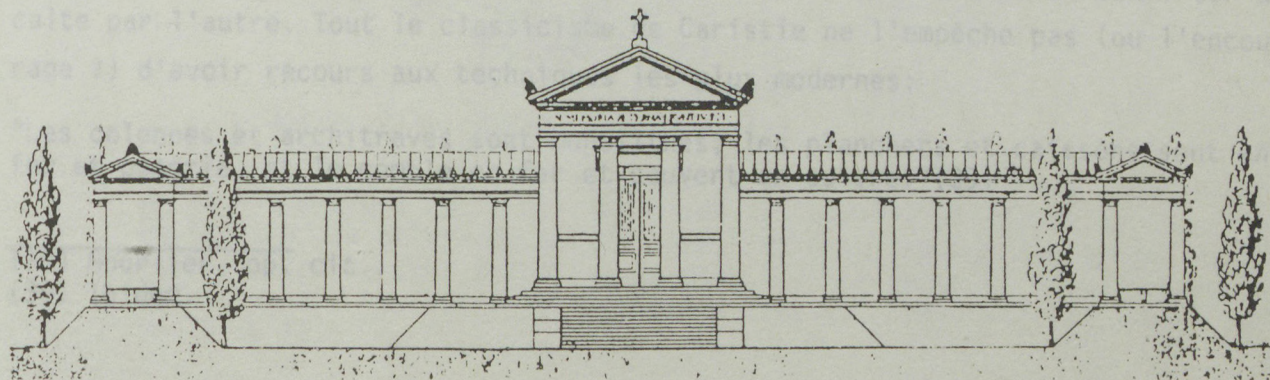


Chapelle "sépulchrale" de la chartreuse d'Auray, bas-relief de droite

La chapelle "expiatoire"

La chapelle du champ des martyrs, ou "chapelle expiatoire", près de laquelle le programme de 1814 avait prévu l'érection d'un collège militaire, s'élève sur un lieu (parmi d'autres) de fusillades, à quelques kilomètres de la chapelle sépulchrale. Elle était primitivement conçue comme la première station d'un pèlerinage qui devait s'achever dans le "sépulchre" de la chartreuse, à laquelle elle était liée par des cheminements plantés d'arbres dont il ne reste pas grand chose aujourd'hui :

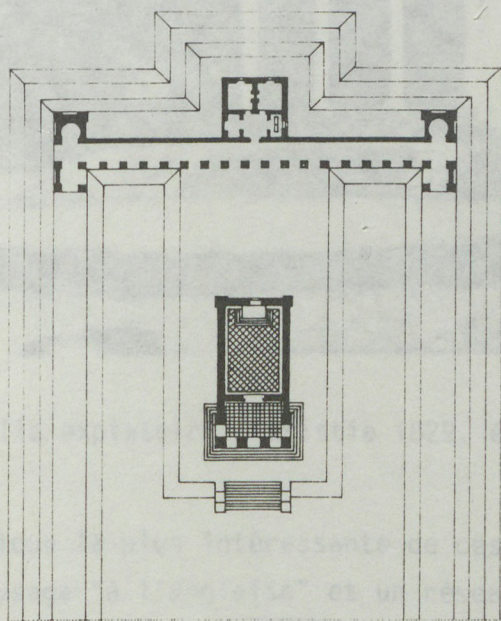
"A l'endroit... où viennent s'embrancher les routes de Sainte Anne, de Pluvigner, et d'Auray, s'ouvre une espèce de carrefour circulaire au centre duquel s'élève une colonne dorique de granit bleu, supportant une croix sur un globe. Belle image de notre terre, autel sanglant où s'élèvera toujours la croix de la souffrance et de l'expiation... A partir de cette place, on entre dans une sombre avenue de sapins. Elle va aboutir à une arène entourée de terrasses et de plusieurs rangées d'arbres verts. Au fond de l'arène s'élève la chapelle expiatoire: Hic ceciderunt." (37)



(37) Nettement, op. cit., p. 308.

Il semble d'ailleurs qu'un doute ait existé dans les années 1820 sur le statut des deux chapelles. Gourlier pensait que des corps devaient être inhumés dans l'une et l'autre, ou plutôt sous le "mausolée" de la chartreuse et dans les "absides semi-circulaires" de la colonnade arrière de la chapelle expiatoire qui n'a jamais été réalisée:

Dès 1815, une partie des ossements avait été transportée du champ des martyrs à la chartreuse d'Auray. En conséquence la commission chargée de l'emploi des fonds de souscription pensa devoir consacrer l'un et l'autre de ces emplacements en les réunissant par des avenues bordées de cyprès, à la rencontre desquelles est une colonne monolithe en granit, de six mètres de hauteur, surmontée d'une croix et accompagnée de bancs, de stations, de fontaines, à l'usage des pèlerins qui, tous les ans, se rendent à Sainte Anne d'Auray et à Sainte Rosalie de Carnac (38).



Caristie, années 1820, projet pour la chapelle expiatoire et la colonnade du champ des martyrs, avec "absides" contenant les ossements des émigrés, et loge de concierge en saillie au centre. La chapelle seule et les mouvements de terre ont été exécutés.

On voit ici le désir de greffer le culte des "martyrs" émigrés sur celui de Sainte Anne, afin de renforcer l'alliance du trône et de l'autel, et de conforter un culte par l'autre. Tout le classicisme de Caristie ne l'empêche pas (ou l'encourage ?) d'avoir recours aux techniques les plus modernes:

"Les colonnes et architraves sont monolithes; les planchers et caissons sont en fer et poterie, et le comble en fer et couvert en cuivre."(39)

(38) Gourlier, op. cit..

(39) Ibidem.

Au même titre que la chapelle sépulchrable, la chapelle expiatoire devait arborer force inscriptions, décorations et fresques. Mais la révolution de 1830 "fit arrêter les travaux entrepris" (40). La chapelle expiatoire ne comporte donc que les inscriptions suivantes: Hic ceciderunt sur l'architrave, et In memoria aeterna erunt justi (ou "la mémoire des justes sera éternelle" d'après les traductions du temps).



La chapelle expiatoire, Caristie 1829, état actuel.

La caractéristique la plus intéressante de ces deux édifices est leur liaison par tout un paysage "à l'anglaise" et un réseau piétonnier destiné aux pèlerins.



La création d'un paysage commémoratif:

- en haut la chartreuse avec la nouvelle chapelle sépulchrable accolée
- en bas la rivière Lach, sur les rives de laquelle s'élèvent la chapelle expiatoire, la colonnade aux "absides" et à la loge de concierge, avec le champ des martyrs à droite; au dessus de ce champ un nouvel ensemble de bâtiments, peut-être le "collège militaire" prévu par la commission Soult de 1814.

(40) Elie Daniel, op. cit..

La commémoration des "Vendéens"

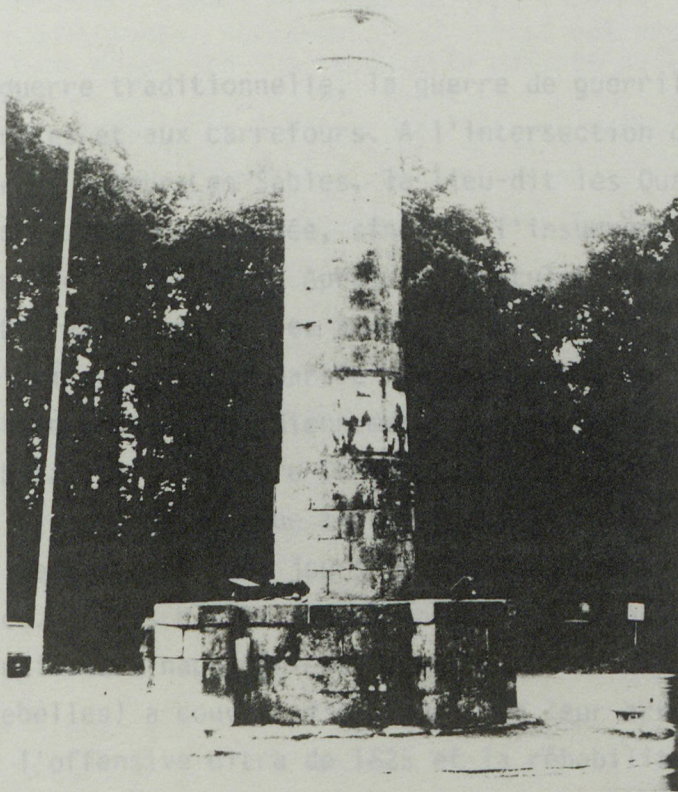
Les monuments sans sépulture de Torfou, des Quatre-chemins, de Saint Florent-le-vieil et du Mont des Alouettes.

Après la commémoration des "chefs" et des masses paysannes ou nobles fusillées, nous en venons maintenant à la commémoration plus abstraite de victoires sans charniers, et de hauts-lieux sans tombeaux. Généralement militants, ces monuments datent tous du règne de Charles X, quand bien même la première pierre aurait été posée sous Louis XVIII. Ils ont tous été victimes des trois glorieuses, soit que la construction en ait été stoppée, soit qu'ils aient fait l'objet d'actes de vandalisme politique.

La colonne de Torfou

Cette colonne commémore la victoire blanche de Torfou, à l'intersection des routes de Cholet à Montaigu et de Nantes à Bressuire, le 17 septembre 1793, sur l'avant-garde des "Mayençais" de Kléber. Dite "le grand choc de Torfou" cette bataille s'inscrit dans toute une série de succès remportés par les insurgés blancs sur la garde nationale bourgeoise et sur les premières troupes régulières envoyées contre eux, Coron, Pont-barré et Torfou. De 15 à 20.000 "brigands" auraient affronté de 5 à 6.000 "patriotes" dans le triangle formé par Torfou, les Quatre-Chemins

et Tiffauges, et auraient remporté une victoire psychologique incontestable, en ridiculisant l'armée bleue pour la première fois. Il ne s'agit donc pas de célébrer des cadavres, mais une victoire blanche. On est d'autant plus surpris de voir que les ultras attendent 30 ans pour s'en aviser. Selon un scénario maintenant familier la duchesse d'Angoulême visite le carrefour en 1823. Le 19 septembre 1826 la première pierre de la colonne est posée, pour rappeler la déroute de "l'armée de Mayence" 33 ans plus tôt jour pour jour (1). Elle semble avoir été élevée aux frais du marquis Jousseume de la Bretesche (2), ancien petit chef vendéen, membre du Conseil d'arrondissement de Beaupréau en 1817, nommé conseiller général par ordonnance du 22 août 1821. On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'il démissionne en 1830. La colonne est élevée en 1827 et visitée (ou inaugurée ?) par l'inévitable duchesse de Berry le 6 juillet 1828 (3).



La colonne de Torfou, architecte inconnu, 1827

(1) Petitfrère, loc. cit., p. 478.

(2) Le marquis pouvait se permettre de faire preuve d'une certaine largesse. Pour l'inauguration de la colonne, il avait admis les gens du commun au repas officiel: "Au château de Coubereau à Torfou, plus de 4.000 personnes se pressent autour des 3 tentes que Mr et Mme de la Bretesche ont fait planter dans une prairie pour abriter les tables du festin." Petitfrère, ibidem.

(3) Ibidem.

Ainsi qu'il sied aux premières années du règne de Charles X, la conception de la colonne est militante, sinon provocatrice pour les bleus: sur une sorte de margelle de puits formée de 3 assises de granit, s'élève un fût de canon pointé vers le ciel, architecture parlante s'il en fût. Des plaques de bronze attachées au fût portaient les noms des "chefs":

"Sur les quatre faces (?) quatre noms de chefs: Charette, d'Elbée, Bonchamps, Les-cure. Ces quatre noms représentent l'ensemble des armées, les foules anonymes. Un peu naïvement Alexandre Dumas, qui, en 1830, viendra en ces lieux, s'écriera: "Rien que les quatre noms vendéens, rien n'y constate le courage de Kléber. Cette partialité me fit monter le sang au visage." Sur les statues de Hoche, de Travot, a-t-on gravé le nom de Charette ou celui de La Rochejquelein ?" (4)

Sans pour autant renverser la colonne, la révolution de 1830 devait déboulonner les plaques de bronze provocatrices.

Le monument manqué des Quatre Chemins de l'Oie

Comme la guerre traditionnelle, la guerre de guerrilla se déroule de préférence sur les routes et aux carrefours. A l'intersection des routes stratégiques Nantes-La Rochelle et Saumur-Les Sables, le lieu-dit les Quatre Chemins de l'Oie était le centre de la région insurgée, sinon de l'insurrection elle-même, et donc défendu par un camp retranché bleu. Après la capitulation et le massacre des émigrés à Quiberon, Charette reprend les armes et fait d'abord fusiller 300 prisonniers bleus à Belleville. Dans la partie de cache cache qui l'oppose au général bleu Haxo, l'avantage change quotidiennement de camp. Charette enfin est acculé fin décembre, la bataille des Quatre Chemins du 5 décembre 1795 ayant marqué la dernière victoire blanche de quelque importance: il s'y était emparé de vivres et de matériel (5). Pendant les cent jours le camp des Quatre Chemins retrouve son ancienne importance, et les blancs s'en éparent à nouveau le 17 mai 1815. Ils y fusillèrent 26 tirailleurs napoléoniens "tous vieux soldats, que Joubert du Landreau (chef des rebelles) a couvert d'outrages, en leur arrachant même leurs moustaches" (6). Avec l'offensive ultra de 1825 et la réhabilitation de Charette, il devient politiquement concevable de célébrer les victoires blanches des Quatre Chemins, et la duchesse de Berry y passe pendant sa tournée de 1828 pour y poser "la première pierre d'un oratoire néo-gothique" (7). Charles X y va d'une ordonnance "pour l'autorisation donnée au Conseil général d'élever le monument des Quatre Chemins de l'Oie pour rappeler le passage de la duchesse de Berry" le 15

(4) Gabory, loc. cit., p. 174. Dumas était bleu, et a participé aux trois glorieuses les armes à la main.

(5) Montagnon, op. cit., p. 178.

(6) Chassin, Pacifications..., vol. III, p. 766.

(7) Traces..., p. 28.

avril 1829 (8). Les trois glorieuses et le changement de régime empêchèrent le projet de se faire.

La colonne de Saint Florent-le-Vieil

Nous avons déjà vu le rôle essentiel joué par cette bourgade dans la commémoration de la "Vendée". Outre la statue de Bonchamps par David d'Angers, et celle de Cathelineau par Molknecht dans l'abbatiale, une colonne y a été édiflée en 1825 pour commémorer le passage de la duchesse d'Angoulême en 1823, qui commémorait lui-même le franchissement de la Loire par l'armée catholique et royale en octobre 1793. En septembre 1823 en effet, la duchesse d'Angoulême qui se rendait d'Angers à Nantes s'arrête à Saint Florent, pour marquer le trentième anniversaire, à quelques jours près, du début de la virée de Galerne:

"Au bruit du canon la duchesse traverse le fleuve, escortée de détachements d'anciens soldats de l'armée catholique embarqués sur des bateaux pavoisés de blanc. Une foule de Vendéens, avec drapeaux, tambours, flageolets et violons, l'attend sur la rive sud. Cinq à six mille personnes acclament la duchesse qui gravit à pied les pentes du mont Glonne, du haut duquel on lui raconte le passage de la Loire." (9)

La colonne commémorative, édiflée à partir de 1825, et parfois appelée "Colonne Bonchamps", domine la Loire sur l'esplanade. De facture néo-classique, elle est due à l'architecte Villers, d'Angers, qui a aussi réalisé l'église Saint Joseph d'Angers, l'ex hôtel de ville de Cholet, le palais de justice de Saumur, la halle et la mairie de Chenillé (10).

La chapelle du Mont des Alouettes aux Herbiers

La butte des Alouettes, haute de 231 mètres, n'est pas la plus haute de Vendée, mais celle qui offre le plus vaste panorama: on voit par beau temps le bocage vendéen en bas, la mer à l'ouest, et Nantes au nord. Situé à deux kilomètres des Herbiers, ce lieu dérive son importance symbolique de nombreux facteurs: peut-être un camp gaulois, puis une voie romaine conduisant à Châtillon, et un camp retranché romain qui aurait été occupé par des légionnaires dont le casque s'ornait d'une alouette gravée (11). Sur ce "mont" s'élevaient plusieurs moulins, auxquels la mythologie vendéenne a fait un sort particulier. La position des ailes en effet aurait permis aux insurgés de communiquer, comme les bras du télégraphe pour les républicains (12). Ces moulins furent incendiés par les bleus lors de l'offensive d'octobre 1793 contre la zone blanche libérée de Châtillon, Maulévrier, Les Aubiers, Ve-

(8) Traces., p. 28.

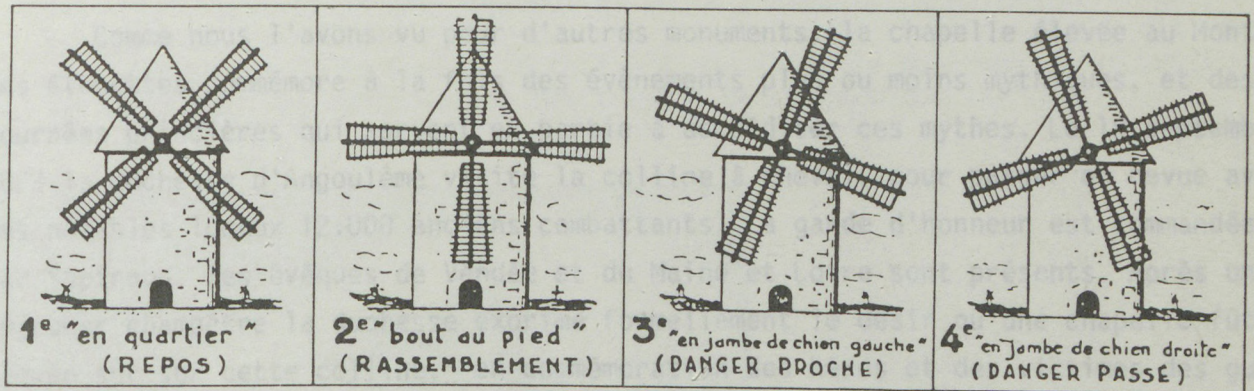
(9) Petitfrère, loc. cit., p. 480.

(10) Hauteceur, op. cit., p. 112.

(11) Blanchet, op. cit., p. 49.

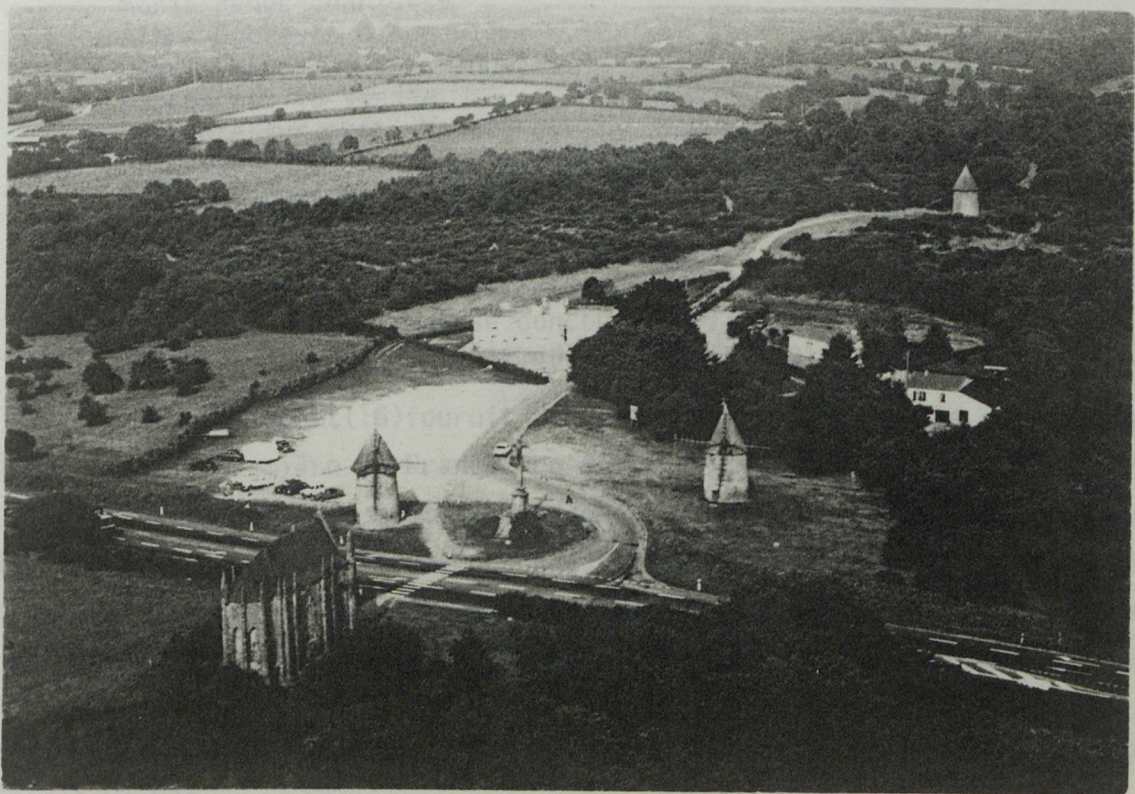
(12) G bory, loc. cit., p. 176.

zins. Dans la logique bleue de terre brûlée, il s'agissait d'affamer les "brigands". La fin de Charette sera marquée symboliquement plus tard par l'incapacité dans laquelle se trouvait sa bande à faire moudre le seigle ou le blé, au point d'en être réduite à écraser le grain entre deux tuiles canal. Les idéologues blancs de la fin du XIX^{ème} siècle ont préféré inventer les "moulins qui parlent".



*Les moulins qui parlent.
Début 1793, sept moulins fonctionnaient sur le mont des Alouettes, colline très dégagée offrant une vue excellente sur le bocage vendéen. Ils seront incendiés par les républicains en octobre 1793.*

Le paradoxe veut donc qu'aucun affrontement militaire ne se soit déroulé sur ce "haut lieu" de la Vendée: les batailles se sont produites aux Herbiers, en octobre 1793 et en février 1794. Ce qui n'empêche pas les historiens blancs de faire tomber les moulins "au champ d'honneur" (13), ce qui explique la reconstitution des moulins et du paysage.



Le Mont des Alouettes, avec les trois moulins reconstitués, la chapelle néo-gothique de 1825 achevée en 1968, le calvaire, le restaurant et le parking.

(13) Blanchet, op. cit., p. 49.

Ville bleue dans le bocage blanc, Les Herbiers ont souvent été occupés par les insurgés: avant la bataille de Torfou, lorsque les chefs prêtent serment, et que "le toc-sin sonne pendant plusieurs jours" en septembre 1793; puis le 9 octobre 1793, lorsque "les femmes empêchent les Vendéens de massacrer les prisonniers après la bataille des Herbiers" (14).

Comme nous l'avons vu pour d'autres monuments, la chapelle élevée au Mont des Alouettes commémore à la fois des événements plus ou moins mythiques, et des tournées princières qui servent en partie à accréditer ces mythes. Le 18 septembre 1823 la duchesse d'Angoulême visite la colline à cheval, pour passer en revue avec les notables locaux 12.000 anciens combattants. La garde d'honneur est commandée par Sapinaud, les évêques de Vendée et du Maine et Loire sont présents. Après un déjeuner champêtre la duchesse exprime formellement le désir qu'une chapelle fût élevée sur sur cette colline, "en commémoration des héros et des victimes des guerres de Vendée". Elle s'inscrit en tête de la liste des souscripteurs "pour une somme importante". Deux ans plus tard, jour pour jour, la première pierre est posée par la préfète de Vendée, spécialement mandatée par la duchesse d'Angoulême, en présence des généraux Sapinaud et Dupérat et de l'évêque de Luçon. Dans une cavité ménagée dans cette première pierre on avait scellé une médaille commémorant le passage princier de 1823, des pièces nouvellement frappées à l'effigie de Charles X, et une plaque de cuivre avec une longue inscription:

"L'an 1823, le 18 septembre,
Marie-Renée-Charlotte
Alors Duchesse d'Angoulême
Depuis Dauphine de France,
Parcourant la Vendée,
S'arrêta sur cette Montagne,
En présence d'une immense population,
Avide de contempler les traits de la fille de Louis XVI,
Et fonda ce Monument
Pour perpétuer le souvenir
D'une époque à jamais mémorable...
En présence d'un immense concours de fidèles
Assistant processionnellement à cette religieuse solennité." (15)

Amable Maquet(16) fournit des plans pour une chapelle néo-gothique, considérée comme la première de France. Le devis primitif s'élevait à 35.000 francs. En 1827, sollicité par le préfet de Vendée de "venir en aide aux souscripteurs", le ministre de l'intérieur refuse en arguant de "l'épuisement total des crédits destinés à cette nature de dépense", mais promet d'y songer pour l'année suivante (17). Les travaux se poursuivent à un rythme assez lent. La duchesse de Berry passe sur

(14) Vaste composition à l'huile d'Alfred de Chasteigner, 1813-1887, citée par Traces..., p. 84.

(15) Gaborit, loc. cit., p. 178.

(16) Né en 1790, mort vers 1860. A construit la maison d'arrêt de Beaune, la préfecture du Puy, le séminaire de Langres, le tout en néo-classique. La chapelle des Herbiers représente donc une exception stylistique dans sa carrière.

(17) Gabory, p. 179.

le chantier en juillet 1828. Après la révolution de juillet 1830 les travaux sont interrompus sur décision du conseil général, qui prend soin de motiver politiquement sa décision:

"Ce monument ayant été commencé sous un ordre des choses qui n'existe plus, et élevé par la flatterie moins pour un motif religieux que dans le but caché d'entretenir parmi les populations peu instruites de la Vendée le fanatisme politique, et de perpétuer dans leurs coeurs le souvenir des discordes civiles qui ont ensanglanté ce malheureux pays, le Conseil a voté à l'unanimité la suppression de toute espèce de fonds pour la continuation des travaux de cette chapelle." (18)

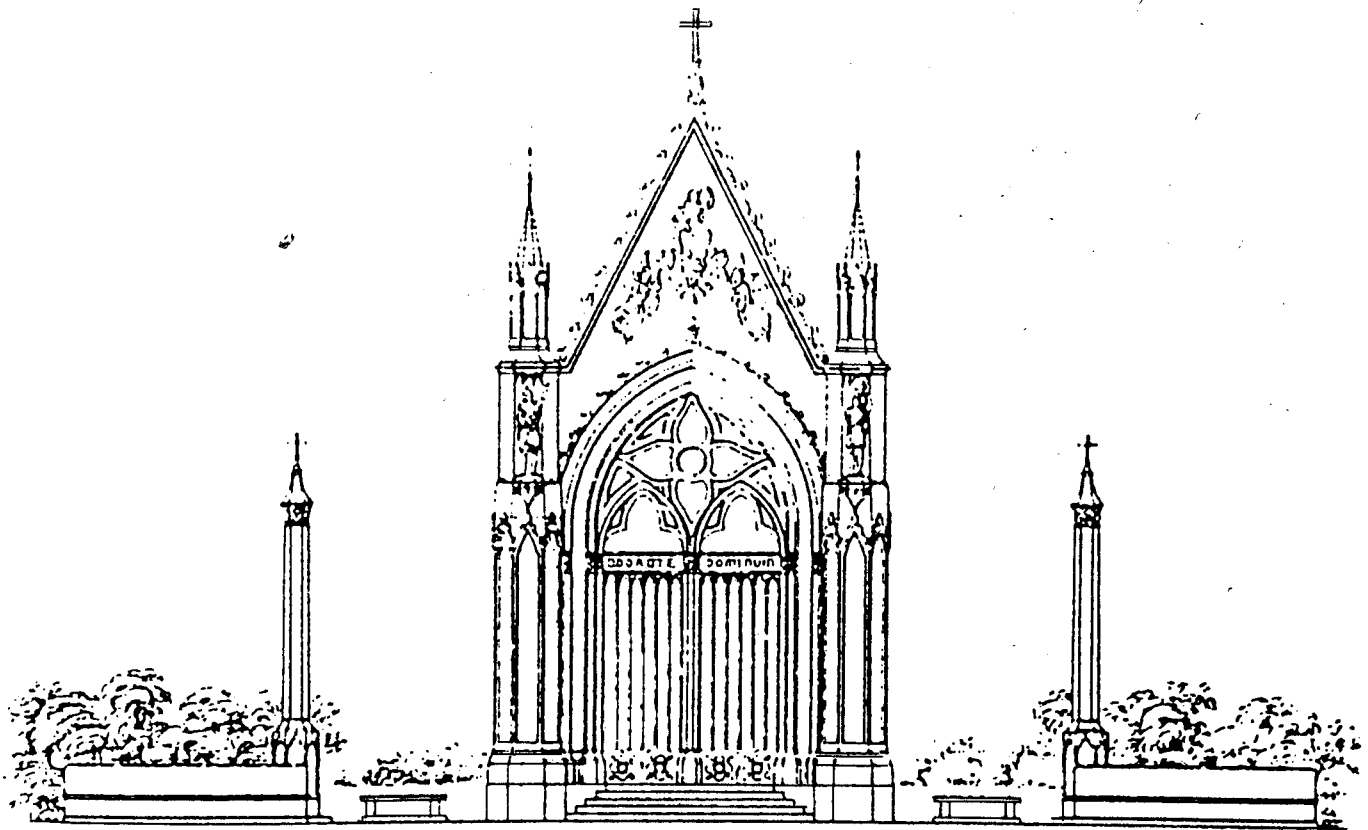


*Le Moulin du « Père Patache et la Chapelle du Mont des Alouettes »
D'après un dessin du graveur Marcel Fleury
(Cliché des Légendes et Contes du Bocage Vendéen)*

La chapelle du mont des Alouettes en 1922.

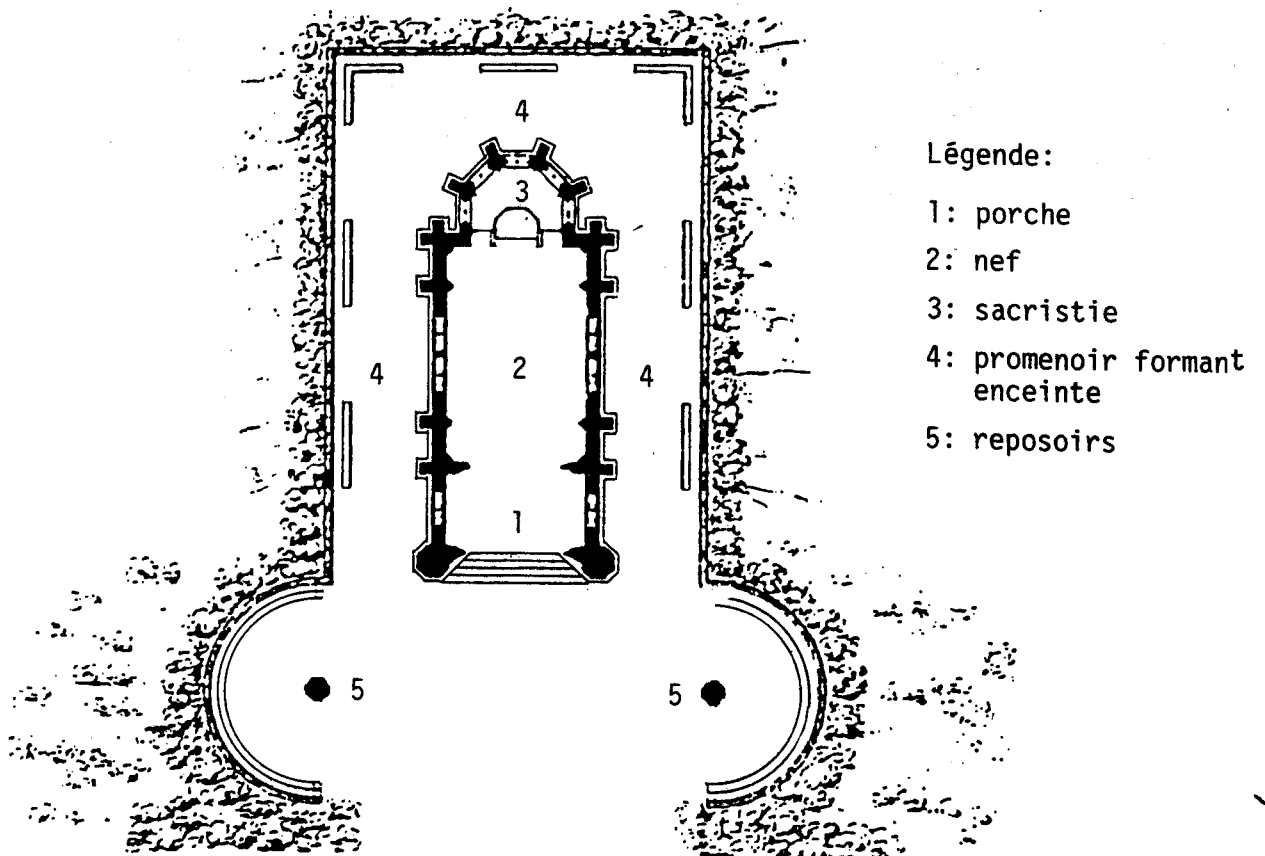
La chapelle inachevée en 1830 reste donc propriété du conseil général pendant près d'un siècle, et ne peut servir de lieu de rassemblement de la droite ou de l'extrême-

(18) Cité dans Traces..., p. 44.



Élévation.

Amable Maquet, chapelle des Herbiers, 1825



Légende:

- 1: porche
- 2: nef
- 3: sacristie
- 4: promenoir formant enceinte
- 5: reposeoirs

me droite que dans les années 1920, époque où elle est privatisée. En 1921 le conseil général la vend à de Bremond d'Auriac, député-maire des Herbiers, qui s'engage à continuer les travaux. Le 25 juillet 1926 s'y tient un grand rassemblement royaliste qui aurait rassemblé 60.000 personnes pour écouter Léon Daudet (19). Des travaux de consolidation ont lieu en 1931. La propriétaire de la chapelle, morte en 1945, la lègue au diocèse de Luçon. Il est alors question de la terminer et de la consacrer "à commémorer non seulement le souvenir des morts de 1793, mais encore celui des morts de 14-18 et 39-45" (20). Les travaux reprennent dans les années 1960, et la chapelle est finalement consacré le 28 avril 1968, dans un apolitisme relatif malgré la présence des "autorités". Moins de deux mois plus tard, nouvelle cérémonie de consécration de l'autel, dans l'atmosphère de "retour au calme" consécutive aux évènements de mai-juin 68. L'inscription actuelle est la suivante:

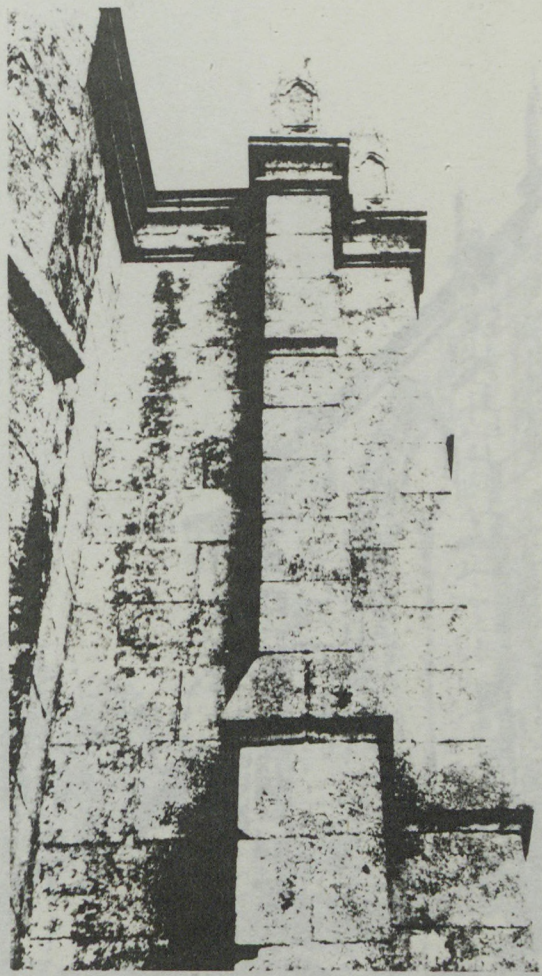
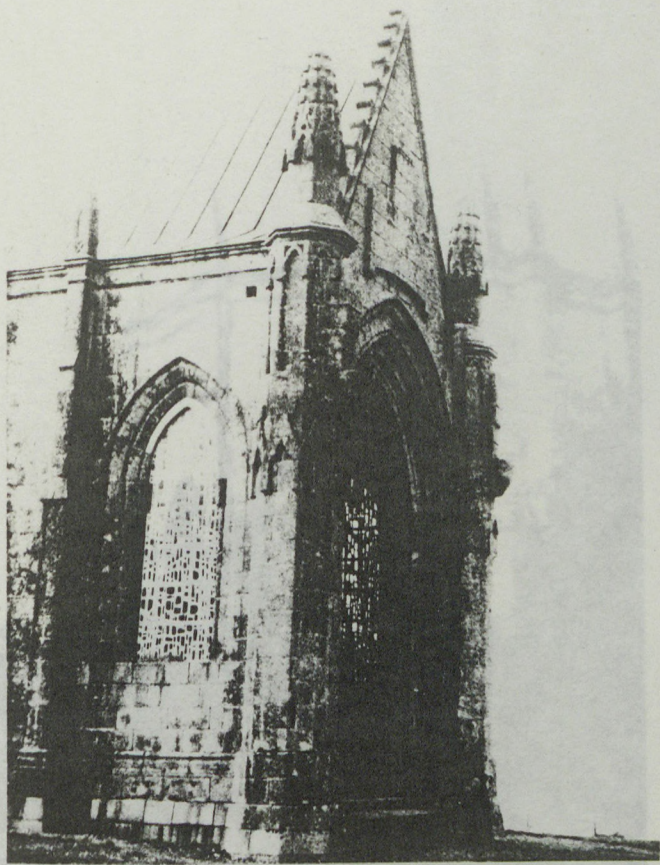
"L'érection de cette chapelle fut décidée le 18 IX 1823 par la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, accueillie sur ce mont sis au centre de la Vendée Militaire par 15.000 anciens soldats pour commémorer l'héroïque sacrifice de la Vendée. La première pierre fut bénite par Monseigneur Soyer, évêque de Luçon, en présence de Monsieur le Préfet de la Vendée, et des généraux Henri de Sapinaud et Auguste de La Rochejaquelein. Le 6 VII 1828 la Duchesse de Berry vint s'y recueillir. La chapelle étant restée inachevée depuis 1830, le Souvenir Vendéen fut chargé en 1962 par Monseigneur Cazeaux, évêque de Luçon, de l'achever et de la restaurer. Elle fut solennellement bénite le 28 IV 1968 par Monseigneur Paty, évêque de Luçon, en présence de Monsieur le préfet de la Vendée, les Evêques de la Vendée Militaire, ainsi qu'une foule immense de Vendéens, et placée sous le vocable de Notre-Dame de la Vendée. L'autel fut consacré le 12 VII 1968. Le Souvenir Vendéen."

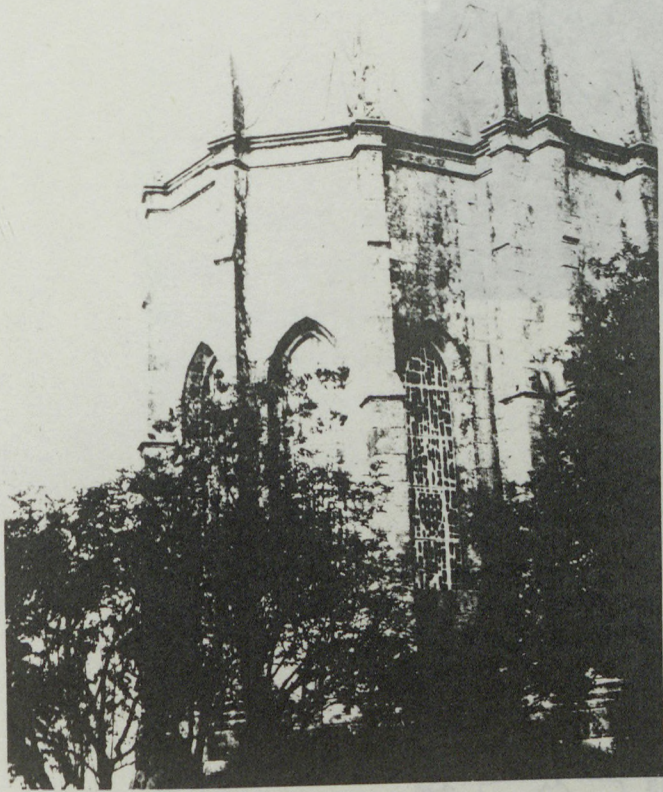
Gourlier prétend que cette construction "toute en granit" avait coûté environ 120.000 francs, qu'elle avait "servi à l'exercice habituel du culte" et avait été "démolie depuis" (21). D'une parfaite symétrie, la chapelle se compose d'un porche éclairé latéralement par deux fenêtres "ogivales"; d'une nef d'une seule travée; et d'une sacristie formant abside derrière l'autel. Tous ces éléments sont liés ou articulés par des contreforts surmontés de pinacles; la façade ouest comporte un gable à crochets entre deux pinacles, surmontant un arc brisé. Ce gable porte saillie, dans laquelle aurait dû être sculpté un bas relief représentant la vierge et l'enfant, encadrés d'anges jouant de la trompette ou portant une palme. Deux statues (de "chefs" ?) étaient prévues sur les corbeaux encadrant le porche. La chapelle était aussi mise en scène dans le paysage: elle était précédée d'un vaste parvis planté de deux "reposoirs" gothiques, et entourée d'une "promenade formant enceinte", avec haies et bancs publics. Le mode de couverture d'origine reste obscur. Le travail de maçonnerie est très soigné. Avec la chapelle de Charette à Légé, cette chapelle des Herbiers semble être le premier exemple de renouveau gothique en France avant 1830.

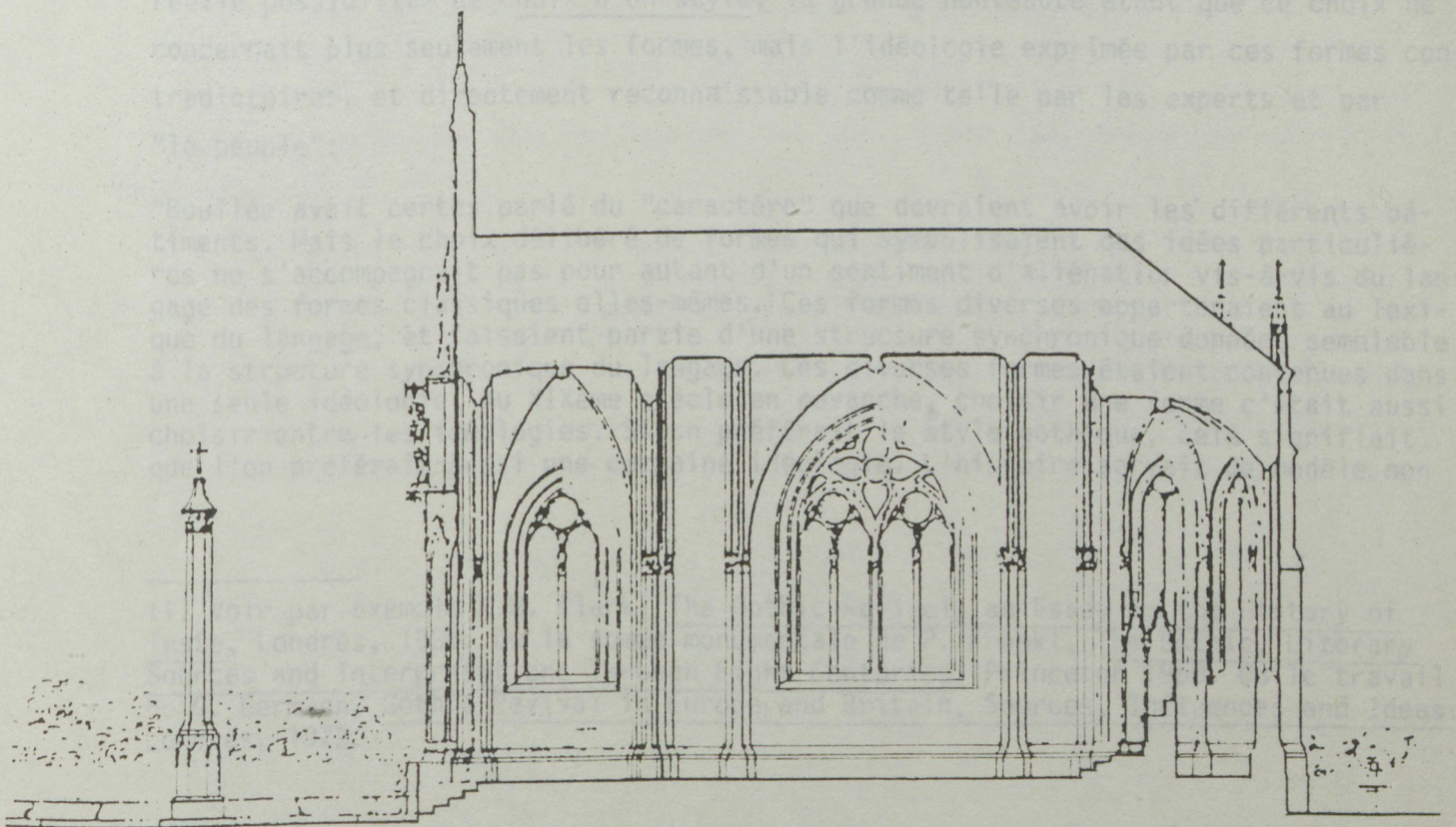
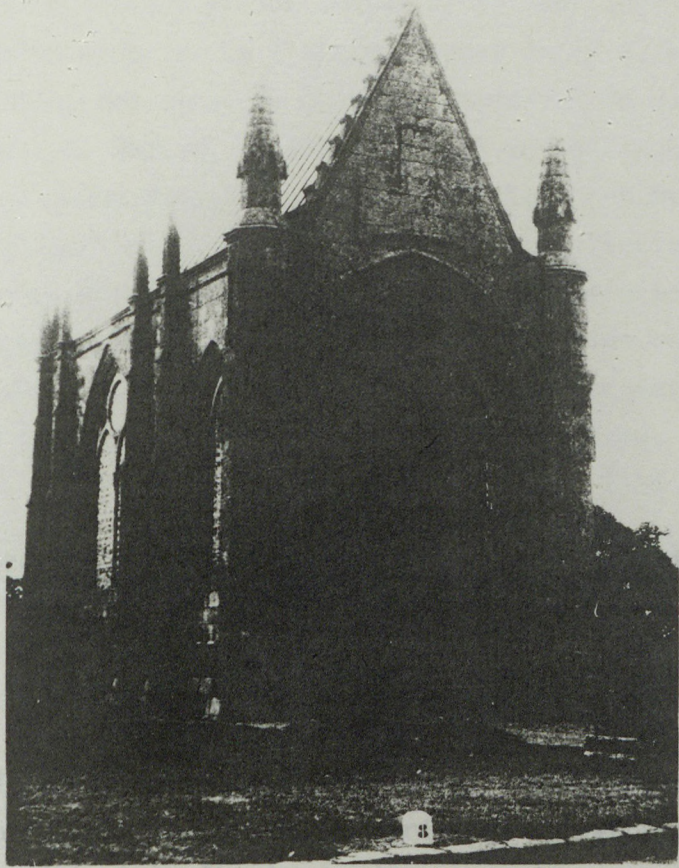
(19) Traces..., p. 100.

(20) De Maupéou, RBP 4ème trimestre 1945, p. 38.

(21) Gourlier, Choix d'édifices..., tome I, p. 28.







Coupe

L'architecture parlante et le problème du néo-gothique

"L'art concentré dans le domaine du fanatisme et de la superstition." Montalembert

Depuis la fin du XVIII^{ème} siècle au moins, littérateurs et idéologues développent une abondante littérature sur les origines du renouveau gothique et sur ses interprétations (1). A la fin des Lumières en effet, il semble que le langage architectural soit entré en crise, crise traduite pour la première fois par une réelle possibilité de choix d'un style, la grande nouveauté étant que ce choix ne concernait plus seulement les formes, mais l'idéologie exprimée par ces formes contradictoires, et directement reconnaissable comme telle par les experts et par "le peuple":

"Boullée avait certes parlé du "caractère" que devraient avoir les différents bâtiments. Mais le choix délibéré de formes qui symbolisaient des idées particulières ne s'accompagnait pas pour autant d'un sentiment d'aliénation vis-à-vis du langage des formes classiques elles-mêmes. Ces formes diverses appartenaient au lexique du langage, et faisaient partie d'une structure synchronique donnée, semblable à la structure synchronique du langage. Ces diverses formes étaient contenues dans une seule idéologie. Au XIX^{ème} siècle en revanche, choisir une forme c'était aussi choisir entre les idéologies. Si on préférait le style gothique, cela signifiait que l'on préférait aussi une certaine idéologie. L'histoire servait de modèle non

(1) Voir par exemple K.M. Clark, The Gothic Revival, an Essay in the History of Taste, Londres, 1928. Ou la somme monumentale de P. Frankl, The Gothic, Literary Sources and Interpretations Through Eight Centuries, Princeton 1960. Ou le travail de G. Germann, Gothic Revival in Europe and Britain, Sources, Influences and Ideas, Londres, 1972.

plus pour dévoiler une vérité universelle, mais pour mesurer l'idéologie d'une culture historique -et dans l'exemple choisi celui de l'âge de la foi- face à la culture moderne." (2)

Cet éclatement des formes et cette concurrence entre idéologies a curieusement permis à chaque critique et chaque groupe social de se fabriquer son néo-gothique propre, selon ses intérêts propres. La liste en serait infinie, et nous n'en citerons pour mémoire qu'une demi-douzaine: le gothique "mondain" de Walpole et Beckford, le gothique "national" de Goethe, le gothique "mystico-délicieux" de Chateaubriand, le gothique "mode" du jeune Hugo, le gothique "militant" de Montalembert, le gothique "rationaliste" de Viollet-le-Duc, ou le gothique "socialiste" de William Morris... Les querelles d'antériorité, les influences réciproques, le jeu complexe des spécificités nationales, la surenchère dans l'invention archéologique et surtout verbale, tout concourt à brouiller le tableau de l'invention du néo-gothique et de son insertion dans l'ensemble plus vaste du romantisme. Mais si les experts en débattent encore, et si les historiens de l'art et de l'architecture manifestent une tendance générale à neutraliser le débat, les contemporains savaient fort bien ce que recoupaient la mode néo-gothique: un affrontement directement politique.

A droite on voyait dans le néo-gothique la négation de l'intermède révolutionnaire (3), et peut-être et surtout le refus du capitalisme. En ce sens le néo-gothicisme ultra des années 1820 pourra être récupéré tel quel par les socialistes des années 1870. Le "manoir gothique" qu'un certain Beauchesne s'était fait construire au bois de Boulogne vers 1835 "pour servir d'illustration à Notre Dame de Paris et à la Préface de Cromwell", était décrit en termes naïvement politiques:

"Vous qui passez sur le chemin,
Quel est donc ce manoir aux tourelles gothiques,
Aux murs de lierre et de jasmin,
Antithèse adorable au siècle des boutiques ?" (4)

La poétesse Sophie Gay exprime la même idée sur le même "manoir" en vers tout aussi mirlitonesques:

"Venez sous ces arceaux, ces lambris héraldiques,
Aux clartés de la lampe et des vitraux gothiques,
Retrouver le vieux monde et ses nobles loisirs." (5)

On ne se faisait guère d'illusions à gauche sur l'utilisation de la mode néo-gothique. Toujours perspicace, Stendhal y voyait une forme d'art "propre à la folie autocratique qui domine l'Angleterre, et au souvenir des miracles absurdes et dégra-

(2) Alan Colquhoun, Recueil d'essais critiques, Mardaga, Bruxelles, 1985, p. 141.

(3) "C'était l'époque où le traumatisme de la Révolution Française suscitait dans certains cercles une aspiration nouvelle vers le paradis perdu de la culture médiévale." E.H. Gombrich, Symptômes et syndromes: à la recherche d'une histoire de la culture, cité par Colquhoun, p. 323.

(4) E. Deschamps, La simple portraiture du manoir Beauchesne, enrichie des blasons de moult poètes français qui florissaient dans l'an de Notre Seigneur MCCCXLI, cité par L. Hauteceur, Histoire de l'architecture classique en France, tome VI, Picard, Paris 1955, p. 308, souligné par nous.

(5) Citée par P. Léon, La vie des monuments français, Picard, Paris 1951, p. 109, souligné par nous.

dants pour l'Être Suprême que l'on prétend honorer" (6). Et Delécluze retournait contre les ultras néo-gothicistes l'accusation d'utopisme si souvent portée contre les révolutionnaires:

"On s'étonnera un jour de voir réunir tant d'efforts pour redonner la vie intellectuelle et morale à un monde qui n'avait plus de raison d'exister. On se demandera quel pouvait être le but réel que se proposaient ces utopistes, ces archéologues passionnés." (7)

Question éminemment rhétorique, "le but réel" des tenants du néo-gothique n'étant autre que la restauration idéologique... Au centre on se montrait surtout soucieux de dissocier le néo-gothique de ses connotations ultras, de l'embourgeoiser et de la nationaliser. Un an après les Trois Glorieuses Ludovic Vitet décrivait l'architecture "ogivale" en ces termes:

"Son principe est l'émancipation de la liberté, de l'esprit d'association et de commune, dans des sentiments tout indigènes et tout nationaux. Elle est bourgeoise, et de plus elle est française, anglaise, teutonique." (8)

C'est à partir de cette position centriste, qui ne peut se comprendre que replacée dans le climat politique du temps, que Viollet-le-Duc développera au milieu du siècle toute une théorie "laïque" et "indigène" du gothique:

"On ne doit pas oublier que l'architecture française s'était constituée au milieu du peuple conquis en face de ses conquérants. Elle prenait ses inspirations dans le sein de cette fraction indigène, la plus nombreuse de la nation; elle était tombée aux mains des laïques sitôt après les premières tentatives d'émancipation. Elle n'était ni théocratique ni féodale." (9)

Viollet-le-Duc pouvait ainsi reconstituer de bonne foi un gothique anti-clérical et de souche gauloise. A chacun son gothique, puisque les ultras de la restauration attendaient justement du leur qu'il fût théocratique et féodal !

Modestes par leur nombre, leur taille, et peut-être leur valeur esthétique, les monuments contre-révolutionnaires de style néo-gothique édifiés en Vendée ont au moins le mérite de ne pas camoufler leur fonction directement politique: rappeler les "tristes événements" de la période révolutionnaire, et tenter d'empêcher qu'ils ne se reproduisent. Ce néo-gothique commémoratif des années 1820 appartient donc à la catégorie de l'architecture parlante, voire militante, et fortement connotée à droite. A tel point qu'on pourrait repérer dans la pensée conservatrice, du début du XIX^{ème} siècle jusqu'en plein XX^{ème} siècle, comme une fétichisation de ce néo-gothique là, et un regret explicite de l'utilisation du néo classique aux mêmes fins commémoratives et idéologiques. Entre les lignes de certains textes ultras on peut lire une conception paradoxalement utilitariste ou matérialiste de

(6) Mémoires d'un touriste, 1838, cité par P. Léon, op. cit. p. 104

(7) Souvenirs de 60 années, 1863, cité par P. Léon, p. 109.

(8) L. Vitet, Rapport au Ministre de l'Instruction Publique (Guizot), 1831. Cité par Hauteceur, op. cit. p. 285.

(9) E.E. Viollet-le-Duc, Dictionnaire raisonné, tome 1, 1854, p. 153. Le père Viollet-le-Duc appartenait avec Stendhal, Constant ou Delécluze à un cercle libéral autour du journal Le Globe.

l'architecture: à coût égal une bâtisse néo-gothique frappe davantage "les populations" de "stupeur et de révérence" qu'une structure néo-classique. Ainsi Chateaubriand prête au "bon peuple" des tendances gothicistes:

"On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le bon peuple de Saint Louis, et lui faire adorer un Dieu métaphysique, il regrettera toujours ces Notre Dame de Reims et de Paris, ces basiliques, toutes moussues..." (10)

La référence à Reims n'était pas innocente, surtout en 1801. C'est à Reims que les rois de France étaient traditionnellement sacrés, et c'est justement à Reims qu'aura lieu le sacre de l'ultra Charles X, après un demi-siècle d'interruption, dans un décor néo-gothique. On remarquera aussi dans le texte de Chateaubriand la fascination exercée par la patine et l'antiquité, sous les espèces de la "mousse" ou du "lierre", qui sont autant d'attributs obligatoires du gothique et du néo-gothique. Un peu à la manière des universités américaines d'aujourd'hui, dont la notoriété scientifique tient à l'ancienneté relative, donc à la présence du lierre sur leurs murs (Ivy league universities), les monuments sont jugés par les ultras du début du XIX^{ème} siècle à l'aune de leur aspect moussu, sombre et rugueux, évidemment contrasté à l'aspect lisse et blanc des édifices néo-classiques. On peut faire remonter à Uvedale Price la paternité de ce lieu commun. Price ne se contente pas de juger les lions plus pittoresques que les lionnes (la crinière), les chèvres plus pittoresques que les moutons (les cornes et la barbiche) et les mendiants que les fermiers (les haillons). Il réussit surtout à populariser pour plus d'un siècle les concepts de "sublime, beau et pittoresque"(11). Schématiquement résumée, car la prose bouffonne de Price n'en est pas à une contradiction près, la théorie semble être la suivante: un temple grec entier est "beau", en ruines il devient "pittoresque"; un bâtiment gothique entier est déjà "pittoresque"; en ruine il représente le summum du "pittoresque":

"On considère généralement l'architecture Gothique comme plus pittoresque, encore que moins belle, que la Grecque, selon le même principe qui veut qu'une ruine soit plus pittoresque qu'un édifice neuf... Dans les bâtiments Grecs les lignes générales de la toiture sont droites, et même quand elles sont variées et ornées d'un dôme (!) ou d'un fronton, l'ensemble revêt un aspect de symétrie et de régularité. La symétrie, qui dans les oeuvres d'art en particulier s'accorde avec le beau, s'oppose semblablement au pittoresque, et parmi les causes variées du plus grand pittoresque des ruines, comparées aux bâtiments complets, la destruction de la symétrie n'est pas la moins importante.

Dans les bâtiments Gothiques, la découpe du toit présente une telle variété de tourelles et de pinacles, certains ouverts, d'autres en dentelle de pierre et diversement ouvragés, même lorsque les éléments sont semblables, que la régularité est souvent déguisée par une apparence de confusion et d'irrégularité splendides. Dans

(10) Le Génie du Christianisme, Paris 1801, 3^{ème} partie, livre 1, chapitre 8.

(11) Uvedale Price, An Essay on the Picturesque as Compared with the Sublime and the Beautiful... Londres, 1794. Une analyse du contenu des guides touristiques d'aujourd'hui serait révélatrice de l'énorme influence de Price.

les portes et les fenêtres des églises Gothiques, l'ogive présente autant de variété que n'en pourrait avoir une forme régulière; et de même l'oeil n'est pas aussi fortement conduit d'un élément à l'autre que ce n'est le cas dans le style Grec, avec toutes ses lignes parallèles. Et tout le monde est frappé de la richesse et de la délicatesse extrêmes de certaines grandes rosaces de nos cathédrales et abbayes en ruines. Ces dernières représentent même le comble du pittoresque..." (12)

Il semble que les émigrés français aient absorbé en Angleterre ces "théories" esthétiques qui correspondaient si bien à leurs besoins politiques: le gothique marquerait la continuité avec l'ancien régime et l'ancienne France, et présenterait en outre l'avantage d'être directement lisible par tous, et peut-être même apprécié des "masses". De ce mode de raisonnement participe déjà la description de la chapelle néo-gothique de Légé, supposée commémorer et le sacrifice de Charette, et une visite princière:

"Chapelle élevée à la hauteur de la voûte lors du passage de la Duchesse de Berry le 2 Juillet 1828, et dont le style gothique rappelle la vieille France que Charette sut si vaillamment défendre." (13)

Lieu commun ultra des années 1820, naïvement énoncé par un vicomte vendéen. Mais lieu commun appelé à durer près de trois quarts de siècle, tout au long de la longue campagne de construction d'églises néo-gothiques, visant à faire pièce à la diffusion des idées "progressistes" ou "révolutionnaires". Dix ans après le vicomte Walsh, un intellectuel métropolitain comme Montalembert dénonce en termes quasi identiques les ennemis du néo-gothiques ("les hommes de la mode", "les praticiens du vieux classicisme" et "les critiques"), et fustige le clergé parisien, coupable à ses yeux de rester fidèle aux vieux modèles néo-classiques. Montalembert ne raisonne pas en esthète, mais en militant, et sa détestation du néo-classique recoupe des préoccupations idéologiques bien précises: trop "lourd" et "étriqué", le néo-grec ou le néo-romain annonce moins bien au peuple l'évangile (et accessoirement le respect des pouvoirs établis) que ne le ferait le néo-gothique. Ou en d'autres termes le néo-gothique parle architecturalement mieux et plus clairement que ne le fait le néo-classique:

"Quand finira-t-on de voir s'élever, avec l'approbation du clergé ou par ses soins directs, des édifices comme Notre-Dame de Lorette, Saint Pierre du Gros Caillou, Saint Denis du Saint Sacrement, Notre Dame de Bonne Nouvelle, la Chapelle de MM. les Lazaristes, rue de Sèvres, où repose le corps de Saint Vincent de Paul, indignes mesures dont les formes lourdes et étriquées à la fois ne sont conformes qu'aux plus tristes échantillons du genre classique et païen, contemporain de la réforme ?" (14)

Admirable amalgame, où le jugement de valeur esthétique ("mesures indignes"), voisine avec le religieux ("païen", "réforme") et le culturel ("genre classique") !

(12) Essay on the Picturesque..., pp. 63-64.

(13) J. Walsh, Suite aux Lettres Vendéennes..., Paris 1829, p. 230.

(14) De l'état actuel de l'art religieux en France, Paris 1837.

Une génération plus tard, un érudit local invoque le nom et les théories de Montalembert, regrette que le monument aux émigrés de Quiberon n'ait pas été édifié en néo-gothique, et reprend presque mot pour mot les arguments gothicistes du début du siècle:

"Au fond de l'arène (de Quiberon) s'élève la chapelle expiatoire: Hic ceciderunt, c'est ici qu'ils sont tombés ! Vous foulez le champ des martyrs. Malheureusement, à l'époque où le monument fut construit, la renaissance de l'art chrétien, due en grande partie à l'initiative de M. de Montalembert, de M. Victor Hugo, alors fervent admirateur du Moyen-Age (15), et de M. Rio (16) et de l'école qui se forma autour d'eux, ne s'était pas encore manifestée. On ne songea point à ces chapelles ogivales du Moyen-Age, qui, surgissant tristes et pleines de pensée au milieu de ce paysage breton, comme l'élan d'une âme souffrante vers Dieu, auraient été mieux en harmonie avec la physionomie des lieux, et les sombres et douloureux souvenirs qu'il sa'gissait de rappeler." (17)

On ne saurait mieux dire que le monument de Quiberon retarde en quelque sorte sur l'idéologie dominante, celle de "la renaissance de l'art chrétien" ou néo-gothicisme. On remarquera aussi que les traits essentiels de la vulgarisation du gothique sont fixés dès la seconde moitié du XIXème siècle: "élan vers Dieu", aspect "triste", "sombre" et "douloureux". Il ne manque guère que "la dentelle de pierre". Mais le conformisme sans faille de Nettement le conduit cependant à se féliciter de ce qui est, à savoir l'architecture néo-classique de Caristie:

"Tout en regrettant que l'art chrétien n'ait pas été appelé à ériger le monument destiné à abriter ces morts chrétiennes, il faut rendre hommage au talent de l'artiste Caristie, ancien pensionnaire de France à Rome, et membre du Conseil Royal des Monuments. Toute l'ordonnance de l'architecture de la chapelle sépulchrale du Champ des Martyrs respire une gravité majestueuse et morne. C'est la douleur, mais la douleur antique, sans cet élan de l'immortalité jaillissant du sein de la mort même, sans ses rayonnements de lumière au milieu des ténèbres, que l'art chrétien s'entend seul à donner à la demeure des morts. Les inscriptions empruntées à l'Écriture prient et espèrent; le monument, tout remarquable qu'il soit, ne fait que pleurer, et son fronton aplati ne montre guère aux âmes des victimes le chemin des cieux." (18)

On ne se lasserait pas de citer ces platitudes et autres balivernes. Mais c'est justement dans la mesure où elle est répétitive et platement conformiste que la prose de Nettement est révélatrice: la pensée conservatrice du temps exige davantage de l'architecture commémorative que des pleurs. Elle doit aussi pointer vers le paradis. Il est clair dans ces conditions que l'ogive parle mieux que le fronton néo-classique "aplatis"...

Ce type de raisonnement, qui veut voir dans le néo-gothique une "renaissance de l'art chrétien" opposée au style "païen" et protestant à la fois de la Re-

(15) Fine allusion à la "trahison" de Hugo, passé du légitisme ultra, et donc de l'amour du moyen-âge, au républicanisme socialisant. Voir Appendice, Ode à Quiberon, février 1821.

(16) Alexis-François Rio, 1798-1874, critique d'art, né à l'île d'Arz en Bretagne, mort à Paris. S'est consacré "à l'étude de l'art catholique". Voir De l'art chrétien.

(17) A. Nettement, Quiberon: souvenirs du Morbihan, Paris 1869, p. 314.

(18) Ibidem. Souligné par nous.

naissance, se poursuit en plein XXème siècle. Au point qu'il est tentant de rapprocher cette vision utilitariste-idéologique de l'architecture parlante néo-gothique de celle de l'architecture soviétique rappelée à l'ordre dans les années 30: le réalisme chrétien néo-gothique anticiperait ainsi sur le réalisme socialiste néo-néo-classique de l'époque du culte de la personnalité.

Et si le néo-gothique est une renaissance anti-renaisante, peut-être n'est-ce pas un hasard si ses premières manifestations se font jour en Vendée militaire:

"Au coeur du Bocage, au sommet de la montagne des Alouettes où se profilent sur un ciel vaste les sept moulins dont les ailes indiquaient aux Vendéens la position des troupes républicaines, une chapelle commémore le voyage de la Duchesse d'Angoulême. Cette église est peut-être la première église néo-gothique construite au siècle dernier, renaissance du bon goût architectural." (19)

Et peut-être n'est-ce pas un hasard non plus si cette chapelle-église-monument, inachevée pendant plus d'un siècle, a été terminée dans les années 60 par le "Souvenir Vendéen", et enfin inaugurée en juin 1968.

(19) E. Gabory, "La gloire et la paix vendéennes", in RBP, 1er trim. 1916, p. 175, souligné par nous.



BIBLIOGRAPHIE

1. Architecture.

- Boulée, E.L. : Essai sur l'art, Paris 1793.
- Clark, K.M. : The Gothic Revival, an Essay in the History of Taste, Londres 1928.
- Collectif : Architecture gothique et néo-gothique en Pays de Loire, Nantes 1984.
- Collectif : Le gothique retrouvé, Paris 1979.
- Collectif : Le Temple, Paris 1982.
- Colquhon, A. : Recueil d'essais critiques, Bruxelles 1985.
- Didron : Annales Archéologiques, Paris 1852.
- Frankl, P. : The Gothic, Literary Sources and Interpretations Though Eight Centuries, Princeton 1960.
- German G. : Gothic Revival in Europe and Britain : Sources, Influences and Ideas. Londres 1972.
- Gourlier, ... : Choix d'édifices publics projetés et construits en France depuis le commencement du XIXème siècle, Paris 1825-1850.
- Hautecoeur, L. : Histoire de l'architecture classique en France, Paris 1954.
- Husarski, V. : Le style romantique, Paris 1931.
- Léon P. : La vie des monuments français, Paris 1951.
- Middleton R., Watkin D. : Architecture moderne, du néo-classicisme au néo-gothique, 1750-1870, Paris 1983.
- Mortier, R. : La poétique des ruines en France, Genève 1974.
- Mouton B. : Monuments majeurs à sauver, Paris.
- Rykwert, J. : Le rituel et l'hystérie, Paris 1985
- Viollet le Duc, E.E. : Dictionnaire raisonné, Paris 1854.

2. Histoire des guerres de Vendée.

- Béraud, E. : Georges Cadoudal et les siens, in Revue du Bas-Poitou, Itrim. 1929
- Billaud : La guerre de Vendée, à l'usage des écoles catholiques, Fontenay le Comte 1945.
- Blanchet, L. : La Vendée militaire, s.n.l.d.
- Bordier-Langlois : Angers et le département du Maine et Loire de 1787 à 1895, Angers 1837.

- Chassin, Ch. L. : La Vendée patriote, Paris 1893-1895.
Les pacifications de l'ouest, Paris 1897-1899.
- Charpentier, F. : De Nuaille à Saint-Aubin, in Revue du Bas-Poitou,
1e trim. 1907.
- Chiappe, J.F. : La Vendée en armes, 1793, Paris 1982.
- Collectif : Les traces des guerres de Vendée dans la mémoire collective,
Les Sables d'Olonne 1984.
- Costa, D : Nantes et la Vendée militaire, Paris 1967.
- Crétineau-Joly : Histoire de la Vendée militaire, Paris 1840-1842.
- Daniel, E. : Les martyrs de Quiberon, 1795, Paris 1928.
- du Fontenioux, M. : Il y a cent ans..., in Revue du Bas Poitou, 1945.
- Gabory, E. : La gloire et la paix vendéennes, 1815-1830, in Revue du
Bas Poitou 3e trim. 1921.
Les Bourbons et la Vendée, in Revue du Bas-Poitou 3e trim 1921.
- Grimaud E. : Bataille de Savenay, Nantes 1894.
- Huchet, M.A. : Le massacre des Lucs-sur-Boulogne, La Roche-sur-Yon, 1983.
- Lagniau, J. : Les guerres de Vendée, Paris 1982.
- Lasserre, B. : Les cents jours en Vendée, Paris 1906.
- L' Ermite, P. : Hommage à d'Eblée, in Revue du Bas Poitou, 3e trim 1926.
- Lidove, M. : Les vendéens de 93, Paris 1971.
- Louis, E. : Visites souveraines et princières à La Roche-sur-Yon,
in Revue du Bas Poitou 1897.
- de Maupeau, J. : La chapelle des Alouettes, in Revue du Bas Poitou, 1945.
- Mazarnic : Vendée et Chouannerie, in Sur la Révolution Française, Paris 1970.
- Montagnon, A. : Les guerres de Vendée 1793-1832, Paris 1974.
- Mulot, A.J. : La Duchesse de Berry aux Mathes, in Revue du Bas Poitou 1922.
- Nettement, A. : Quiberon: souvenirs du Morbihan, Paris 1869.
- Petitfrère, C. : La Vendée et les Vendéens, Paris 1981.
Fête et commémoration en Vendée militaire, in Annales
historiques de la révolution française, Paris 1982.
- de la Rochejaquelein : Mémoires de Mme de la Rochejaquelein, Paris 1815.
- Uzeau : Inauguration du monument de Bonchamps à Saint-Florent,
in l' Anjou historique.
- Walsh : Suite aux lettres vendéennes, Paris 1829.
- de Wismes, A. : Histoire de la Vendée, Paris 1975.

3. Divers.

- Ariès, P. : L'homme devant la mort, Paris 1977.
- Barberis, P. : Structure et dynamisme du romantisme, in Histoire littéraire de la France, tome 7.
- de Chateaubriand, A. : Le génie du christianisme, Paris 1801.
- Christ, Y : L'art du XIXème siècle, Paris 1961.
- Collectif : 1830, Paris 1980.
- Hugo, V : Odes et Ballades, Paris 1853.
- de Lamennais, F.R. : De la Religion considérée dans ses rapports avec l'Ordre politique et civil. Paris 1827.
- Larousse, P. : Dictionnaire du XIXème siècle, Paris.
- Lequinio, J.M. : Préjugés détruits, 1792.
- de Montalembert, Ch : De l'état actuel de l'art religieux en France, Paris 1837.
Du vandalisme en France, in tome 6 des Oeuvres, Paris 1833.
Mélanges d'art et de littérature, Paris 1861.
- Michelet, J. : Histoire de la Révolution française, Paris 1847-1853.
- Price, U : An Essay on the Picturesque as Compared with the Sublime and the Beautiful..., Londres 1794.
- Ragon, M. : L'espace de la mort, Paris 1981.
- Vidalenc, J. : La Restauration (1814-1830), Paris 1966.

Monuments contre-révolutionnaires en Vendée, 1815-1832.

1. Introduction.....	2
2. <u>La restauration, la bataille d'idées et le mouvement artistique.</u>	10
3. <u>Tourisme politique et invention des reliques vendéennes.....</u>	18
4. <u>Les "chefs", Commémoration individuelle et sépulture.....</u>	33
Le monument de Bonchamps, Saint-Florent-le-Viel, Maine et Loire	
Les monuments à Cathelineau, Saint-Florent-le-Viel et	
le Pin-en-Mauges.....	36
Monument de la famille La Rochejaquelein, St Aubin de Baubigné..	40
Le monument à G. Cadoudal, Kerléano, Ille et Villaine.....	41
Commémorations individuelles sans sépulture.....	44
La pyramide de Stofflet à Maulévrier, Maine et Loire.....	45
La chapelle funéraire et la statue de Charette à Légé.....	47
Le monument manqué à Gigot d'Elbée.....	54
La chapelle du prince de Talmont.....	56
Les cénotaphes des frères La Rochejaquelein.....	58
5. <u>La commémoration des masses paysannes ou l'invention des</u>	
<u>"Vendéens".....</u>	61
La croix de Vezins et le "cimetière des martyrs".....	62
La colonne de Savenay.....	65
Les monuments de Quiberon-Auray.....	69
Les monuments sans sépulture.....	84
La colonne de Torfou	84
Le monument manqué des Quatre Chemins de l'Oie.....	86
La colonne de Saint-Florent-le-Viel.....	87
La chapelle du Mont des Alouettes aux Herbiers.....	88
6. <u>L'architecture parlante et le problème du néo-gothique.....</u>	96
7. <u>Bibliographie.....</u>	104
9. <u>Carte</u>	103